

L'Exécuteur [259]

– Le sang du repenti

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE SANG DU REPENTI

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LE SANG
DU REPENTI**

Adapté de l'américain par
Urban Aeck



CHAPITRE PREMIER

— Mamma ! Je ne veux plus de pâtes !

Excédée, Alberta Fragole se retint d'envoyer une torgnole au petit. Depuis qu'Emilio l'avait plaquée pour s'évanouir dans la nature avec une petite grue de vingt ans, non seulement l'argent commençait à manquer, mais depuis sa disparition, les gosses n'en faisaient qu'à leur tête. Mais un jour, Emilio se lasserait de l'autre salope, et il reviendrait. Comme c'était déjà arrivé. Deux fois. Sans prévenir. Un soir, un coup de sonnette à l'heure du dîner...

Bouquet de fleurs au poing, sourire dentifrice aux lèvres. Bien sûr, Alberta avait fait la gueule quelque temps, mais ce salaud d'Emilio savait y faire. Quelques séances de plumard, petits cadeaux aux gosses, et, pour elle, une belle croix en or avec sa jolie chaîne en forme de torsades. Et le tour était joué.

Jusqu'à la prochaine.

Soudain, casserole et torchon en suspens, Alberta Fragole avait tourné la tête vers la porte ouverte sur l'entrée de l'appartement. L'impression d'avoir perçu un coup de sonnette.

Subitement, le cœur d'Alberta s'était mis à cogner dans sa poitrine. Ce salopard d'Emilio revenait ! La gorge nouée par une émotion qu'elle se refusait d'admettre, les jambes un peu molles, elle lâcha casserole et torchon, dénoua son tablier, remit sa coiffure en place, et elle allait se précipiter, quand la raison lui revint.

Pas de hâte ! Surtout pas !

Comme d'habitude, ce faux-jeton en profiterait pour lui sauter dessus dès que les gosses seraient couchés. Pas question. Cette fois, elle allait lui en faire baver.

Jugeant l'attente suffisante, la jeune femme fila vers l'entrée. Affichant la mine hautement réprobatrice de circonstance, elle s'écria :

— *Va bene ! Va bene ! Momentito !*

Avant d'ouvrir la porte d'entrée à la volée, en lançant derechef :

— *Momen...*

La suite lui resta dans la gorge.

Sur le pas de la porte et dans la lumière de l'entrée, deux

silhouettes. Deux jeunes hommes. Jeans, blousons, baskets. Visages mal rasés genre tendance actuelle, souriants. Assez beaux, mais un peu vulgaires. Surtout le plus jeune, avec son mégot mal roulé au coin de la bouche.

— *Signora Fragole ?*

Sous le coup de la surprise, et aussi un peu de la déception, la jeune femme hocha la tête. Encore des représentants. Des vendeurs d'assurances ou quelque chose comme ça. Ravalant sa déconvenue, Alberta Fragole renvoya, peu amène :

— *Non é bisogno de...*

— *Polizia, signora.*

Le plus grand des deux avait sorti un porte-cartes de sa poche de blouson. Sous le plastique, une carte de police. Brusquement inquiète et toute expression renfrognée disparue, la jeune femme bafouilla :

— *Sì, perd...*

— *Il signore Fragole è qui ?*

— *Euh, no... ma...*

Tout se passa alors très vite. Brusquement repoussée en arrière, Alberta Fragole faillit s'écrouler dans l'entrée. Se rattrapant de justesse contré le mur, elle protesta :

— Espèce de brute ! Qu'est-ce qui...

Elle entendit la porte d'entrée se refermer, eut à peine le temps de surprendre le geste, eut celui d'entrevoir un éclair dans le poing de l'homme qui l'avait poussée, ressentit un choc au niveau du cou, suivi d'une brûlure. Incrédule et choquée, elle vit un jet rouge sombre fuser vers le mur opposé, s'y écraser sur le papier à fleurs en éclaboussant partout.

Rouge comme...

Puis, alors qu'elle sentait ses jambes plier sous elle, que sa vue se brouillait lentement et qu'un froid glacial envahissait son corps, elle aperçut dans une sorte de brume rousse l'autre policier passer de l'entrée dans la cuisine. Elle eut encore le temps d'entrevoir plus loin la frimousse de Lucito, qui, fourchette toujours en l'air, regardait le deuxième policier se pencher vers lui et lever le bras dans un geste fulgurant. Elle distingua une sorte d'éclair dépassant de son poing. Le même éclair qu'elle avait aperçu dans celui du premier policier, et qui...

— *Mamm...*

Un cri stoppé net, qu'Alberta Fragole ne put qu'à peine entendre, à travers le vacarme de sons stridents qui labouraient son cerveau.

Puis son corps acheva de s'écrouler aux pieds du premier policier,

et, au bout de sa chaîne, la belle croix en or offerte par Emilio glissa sur sa poitrine, pour rebondir sur le carrelage en tintinnabulant.

Mais cela, Alberta ne l'entendit pas.

Du beau travail.

Rapide, sans bavures... si l'on pouvait dire, en voyant tout ce sang sur les murs et le carrelage. Mais depuis longtemps déjà, malgré ses vingt-quatre ans, la vue du sang ne gênait plus Genio Vasari. Au contraire. Cette belle couleur vermillon et cette odeur fade étaient le signe, le symbole de sa propre réussite. Leur réussite. À Pepe, son cousin, et *aux fratelli* Capista, leurs *cugini* à tous deux. Tous du même *quartiere* pourri du nord de Naples. Scampia. Tous quatre inséparables, tous quatre la même galère... avant d'être repérés par le boss.

Rico.

Quand Genio Vasari faisait du beau travail, c'était toujours ainsi. Il ne pouvait s'empêcher de penser à tout ça. Avant, ils n'étaient rien que de pâles traîne-savates, de simples *mascalzoni*. Des petits voyous. Condamnés aux règlements de comptes entre bandes rivales, aux minables trafics de shit, de flingues déjà usés, et parfois de filles. Des *ragazze* encore adolescentes, et déjà plus très fraîches, échangées contre des bagnoles, des pièces détachées, des ordinateurs ou des télé. Du business de débutants. Pas encore des *uomini* et pressés d'en être.

Genio Vasari pensait à tout ça, juste le temps de se faire plaisir, et de songer à la rogne des deux cousins que Rico n'avait pas choisis pour ce super boulot. Un job délicat. Discret, de confiance.

Une vengeance transversale.

La pire des sentences, chez les hommes d'honneur. La punition des balances. Les donneuses. Et c'était à eux, à Pepe son cousin par la branche masculine et à lui, que le boss avait confié cette mission sacrée. Le petit voyou ignorait qui avait donné l'ordre, tout en haut de la pyramide. À son niveau, personne ne connaissait les vrais *capi*. Mais il savait une chose, ce que Pepe et lui faisaient ce soir constituait le passage au rang supérieur. La consécration. Ils seraient des *sgarriste*, des vrais tueurs, reconnus par leurs pairs. Après ça, ils n'inspireraient plus que de la terreur et le respect autour d'eux, et ils...

Mais le temps passait.

Enjambant le corps pantelant de la femme, Genio Vasari glissa dans une flaque de sang, faillit tomber, se rattrapa au chambranle de la porte donnant sur la cuisine, découvrit le corps du gamin. Écroulé sur la table, la face enfouie dans son assiette de pâtes, avec plein de

rouge tout autour. Pepe aussi avait fait du bon boulot, mais, au fond de lui, le jeune *assassino* se dit qu'il préférerait que ce soit son cousin qui l'ait fait. Les gosses, ça le gênait encore un peu. Surtout avec un rasoir. Et, justement, Pepe n'était plus dans la pièce. Il avait entendu une porte grincer quelque part, dans les profondeurs de l'appartement. Déjà attaqué la fin du travail, Pepe. Un vrai mordu. Plus il jouait du rasoir, plus il jouissait.

N'empêche, fallait pas tramer.

— Psst !

Le faible sifflement de Genio fut couvert par le fracas. Un craquement sonore, qui se répercuta dans les cloisons, suivi d'une exclamation :

— *Eh ! Che...*

La suite s'acheva dans un gargouillis, ponctué d'un souffle rauque. Insolite. Pas pour Genio. Il connaissait bien ce bruit-là. Et pour cause. Celui de la mort, par égorgement. Émergeant de la cuisine en deux bonds, il se retrouva dans un couloir sombre, au fond duquel une lumière verdâtre découpait le cadre d'une porte ouverte, découvrant la silhouette de Pepe. De dos, penché en avant, jambes écartées. Entre celles-ci, une autre paire de jambes. Fines et nues, avec un jean et un slip descendus sur les chevilles, le tout masquant le bas d'une cuvette de WC. Facile à comprendre.

Pepe avait coincé la fille dans les chiottes.

Le troisième volet du contrat. Entre les jambes de Pepe, celles de la fille étaient agitées de tremblements. Les derniers. Car au sang qui souillait les murs verdâtres et le jean sur les chevilles de la gonzesse, Genio Vasari comprit que le travail était fait. Pourtant, Pepe restait là, immobile, le bras droit le long du corps, avec le rasoir dégoulinant serré dans son poing crispé.

Puis il y eut le râle, sourd, sauvage. Et le violent sursaut de Pepe. Alors, Genio Vasari réalisa. Esquissant une grimace, il pressa, agacé :

— *Putana !* Magne un peu ton cul !

Il n'avait jamais compris comment le fait de tuer pouvait déclencher de tels effets chez son cousin.

Mais, au fond, il s'en foutait.

CHAPITRE II

— *Silencio !*

Pedro Chavez s'était brusquement figé. Tel un chien de chasse à l'arrêt, il avait redressé le cou, et, face tendue en avant, il fouillait les zones d'ombre de l'immense cour en friche de son regard noir d'encre. Mais cette putain de fièvre et ce mal de crâne lui brouillaient la vue. Méga crève, et trop de tequila hier soir. Malade. Autour de lui, les hommes affairés à charger les lourdes caisses continuaient sur leur lancée. Trop de bruit autour des camions, et, malgré sa corpulence de taureau, Chavez avait une voix qui portait peu. Cassée. Hargneux, le colosse hurla cette fois :

— *Silencio ! Mierda !*

À cet instant seulement, les gars les plus près de lui remarquèrent l'énorme .44 dans son poing. Jailli comme par miracle de sous son blouson. Ridicule. À part Diego « Big » Armandariz le boss, son abruti de fils Archie, leur âme damnée Sol « Ráfaga », leurs deux porteflingues et leur chauffeur Mario restés à la fraîcheur de la clim du 4x4 Mercedes aux glaces fumées, il n'y avait personne. Tous connaissaient les lieux, avaient surveillé de loin et aux jumelles la livraison opérée par Ortès une heure plus tôt, et, comme chaque fois, ils avaient tout inspecté sitôt arrivés sur place.

Rien. Personne, le désert.

Comme d'habitude, caillasse, gravats, épaves et compagnie. Cette ancienne usine de concassage située au nord de Newfield, à vingt miles de la frontière mexicaine, était abandonnée depuis des décennies, et ses bâtiments noyés dans la rocaille écrasée de soleil n'étaient plus que ruines branlantes et poussiéreuses, plus écroulées de jour en jour. Secteur inhospitalier et dangereux, où les flics et les gardes-frontières ne s'attardaient guère. Pas des héros. Quant aux passeurs de la région, tous sous le contrôle de la Famille Armandariz, leurs lots de clandestins entraient aux States plus à l'Ouest, du côté de Shaotkam. Ici comme là-bas, jamais eu le moindre problème. Alors, pourquoi chercher la petite bête ? Les ruines de ce complexe industriel constituaient l'endroit idéal. Simple lieu de ramassage. Ortiz livrait,

Chavez et ses hommes ramassaient... sous le contrôle attentif du boss.

Chez les Armandariz, la confiance n'excluait pas la méfiance.

Opérations irrégulières. Jamais la même date, jamais le même jour, jamais la même heure, jamais de contact entre les deux équipes, jamais de fric échangé. Tout circulait de banque à banque, par le biais de sociétés écrans domiciliées dans divers paradis fiscaux. Un système très élaboré, mis en place entre les boss U.S. de la région, et les *jefes* mexicains. Notamment celui de Sinaloa.

Don « Navaja ».

Ni Pedro Chavez, ni aucun de ses hommes ne connaissait la véritable identité du Don. Ils savaient seulement que le Mexique prenait de plus en plus d'importance sur le marché de la dope, que le *jefe* de Sinaloa était le fournisseur du boss, qu'il était très riche, très puissant, et qu'il infligeait lui-même la punition suprême à ceux qu'il condamnait. Avec sa navaja. D'où son surnom. Une arme spécialement fabriquée pour lui, dotée d'une lame courte et épaisse, faite pour perforer l'os du front de ses victimes.

Et le cerveau, bien sûr.

Un truc qui foutait la trouille. Bien plus qu'une rafale de P.-M.

Mais, à cet instant, le chef des soldados de don Diego Armandariz ne songeait plus au *jefe* de Sinaloa. Ni même à la fièvre et la gueule de bois qui lui brouillaient la vue. À cause de ce bruit. Une sorte de ronronnement ténu, à peine audible, mais que son ouïe exercée à tous les dangers avait immédiatement dissocié des sons ambiants. Pourtant, il n'y avait rien. Les moteurs des deux camions étaient arrêtés, et, tournant au ralenti, celui du Mercedes était quasiment silencieux. Alors, il ne comprenait pas l'origine de ce son étrange.

— Tu n'aurais pas dû venir, le Gros !

Une voix au timbre dur, puissant, vibrant dans le soudain silence. Inconnue. Glacée, comme émanant des entrailles de la Terre.

Sinistre comme la mort.

Dans un sursaut, Pedro Chavez pivota sur lui-même, son regard exorbité fouillant les ruines. Le crâne en ébullition et les oreilles bourdonnantes, il pointait le canon de son gros .44 tous azimuts. Rien. Autour de lui, tout le monde s'était figé. Et le son continuait. Plus fort dans le silence pesant, mais comme étouffé par des murs épais.

Pourtant, là-bas à l'écart, on s'agitait dans le Mercedes. Le chauffeur avait passé la tête à l'extérieur, l'air de chercher à comprendre lui aussi.

— ¡ *Qué pasa* !

Pedro Chavez se posait la même question. Interrogation totale.

Sauf sur un point. Danger. Mais quoi ? Où ? Autour des camions, ses gars venaient également de le comprendre, et, d'un seul coup, les flingues émergèrent de partout. Au même instant, et tandis que cet abruti d'Archie Armandariz se penchait également hors du Mercedes pour essayer de piger lui aussi, les bruits des culasses couvrirent le son étrange venu de n'importe où.

— ¿ *Qué pasa ?* lança un des gars.

Pas de réponse.

— Tu n'aurais vraiment pas dû venir, Diego !

Sinistre, la voix venue de partout résonna bizarrement dans l'espace. Sourde et vibrante à la fois. Complètement dépassé, agitant son .44 en tous sens, Pedro Chavez sentait son crâne au bord de l'explosion. Il hurla de nouveau :

— ¡ *Putá !* Qu'est-ce que...

Il n'acheva pas. Halluciné, son regard venait de se fixer sur le sol, à trente mètres. Entre ces deux pans de murs écroulés. Exactement au niveau de la terre jonchée de caillasse et de gravats. Un sol qui... qui bougeait ! Qui tremblait ! Qui... se soulevait !

Pedro Chavez devenait dingue. Un tremblement de...

— Je t'attendais, Diego ! Je t'attendais, toi, ta larve de fils et tes sales rats de flingueurs !

La terre se soulevait de plus en plus ! Et, brusquement, il y eut un machin bizarre, qui creva d'un coup la surface caillouteuse, éjectant loin de là débris et gravats, et qui...

— ¡ *Putá de... Fuego ! ¡ Fuego !*

Pedro Chavez avait crié sans savoir exactement ce qu'il disait. Ni ce sur quoi il fallait tirer, car il ne comprenait pas ce qu'il voyait. Il n'y croyait pas. Des volcans dans la tête. L'envie de gerber. Mais, instantanément, une tempête de plomb se mit à jaillir de toutes les armes de son équipe. Tous les tirs dirigés dans la même direction. Y compris les grosses .44 de son propre revolver.

Vers cette chose qui venait d'émerger du sol, qui s'en extrayait en rejetant de côté la caillasse et la terre, plus quatre panneaux de tôle rouillée qui retombèrent avec fracas. Une « chose » mécanique, qui pivotait lentement, dressant vers le ciel cette espèce de tourelle, d'où sortaient ces machins...

Un OVNI !

Pedro Chavez avait vidé son flingue, sans parvenir encore à identifier ce qu'il voyait sortir de terre. Du coin de l'œil, complètement hébété, il aperçut un de ses gars qui jaillissait d'un des camions, une arme dans les bras.

Fusil d'assaut M-16, équipé d'un M-203 avec son tube lance-grenades sous le canon 40x46 mm OTAN. La grosse artillerie. Bon réflexe. Déjà, le flingueur engageait une ogive dans le gros tuyau de l'arme, quand, soudain, là-bas, toute une large portion de sol se souleva d'un coup, libérant une masse énorme et sombre, qui sortait de terre dans un épais nuage de poussière. Tel un colossal animal, il s'était mis à gronder si fort que tout l'espace frémissait autour de lui. Un monstre d'acier. Noir. Massif, menaçant. Sa tête ressemblait à une tourelle, qui tournait lentement sur elle-même, dardant en avant comme une sorte de tuyère. Comme un pot d'échappement qu'on aurait...

— Non, Diego ! C'est inutile !

La voix émanait de ce monstre d'acier noir...

À cette seconde, Pedro Chavez vit tout en même temps : le monstre d'acier noir, d'autres plaques de tôle, qui s'éjectaient d'un coup et, en même temps, le large écran sombre et opaque en forme de pare-brise, avec, juste au-dessus, deux autres tuyaux qui émergeaient de la masse par deux orifices sombres.

Des canons de mitrailleuses pointés sur le 4x4 Mercedes, qui, là-bas, venait de se jeter en marche arrière, faisant gicler terre et cailloux sous ses pneus. Pendant ce temps, le flingueur armé du M-203 avait levé le canon de l'arme, et il allait poser son index sur la détente du « tube », quand les deux canons situés au-dessus du pare-brise opaque se mirent à cracher le feu. Deux courtes rafales, qui cisailèrent l'espace, coupant littéralement en deux le servant du lance-grenades. Comme pris de la danse de Saint-Guy, celui-ci bascula en arrière, vomissant le sang comme une fontaine. De plus en plus malade, Pedro Chavez ne réalisait pas vraiment. Pourtant, quelque part dans sa mémoire, l'apparition de cet engin diabolique sortant de terre lui rappelait vaguement quelque chose. Des histoires qui circulaient parmi...

— ¡ Mierda de mier... !

Dans son dos, deux des gars restés autour des camions avaient écopé au passage. L'un d'eux, torse perforé au niveau du cœur, tournoya sur lui-même, lâchant une rafale de P.-M. qui faucha deux autres de ses voisins. Tandis qu'ils s'écroulaient, les survivants s'aplatirent à l'abri des véhicules, envoyant par-dessous les châssis des rafales nourries vers le monstre d'acier noir. Quelqu'un hurla en anglais dans le vacarme :

— *Careful !*

Une voix provenant du 4x4 Mercedes.

Celle d'Archie, le fils du boss. Par la glace baissée de sa portière à

l'arrière de la berline, il venait de brandir un P.-M., imitant le voisin du chauffeur qui avait pris les devants de la même manière. Mais, gênés par la manœuvre de la voiture qui reculait en catastrophe pour tenter de se mettre à l'abri, le jeune pourri et son flingueur se mirent à rafaler n'importe où. Paniqué, le fils Armandariz hurla de nouveau :

— *Careful ! Careful !*

Il lâcha encore une rafale, et, son arme vide, il cria à l'adresse du chauffeur :

— *Shit !* Arrête cette putain de bagnole !

Peine perdue, le flingueur de l'avant vidait un nouveau chargeur vers le monstre mécanique.

Dans une étrange ironie du sort, deux lourdes rafales de mitrailleuses couvrirent les grondements du 4x4, et Pedro Chavez vit le véhicule s'affaïsser. Pneus avant explosés. Raclant le sol de ses jantes à nu et dans un panache d'étincelles, le 4x4 dérapa de côté, tournoya sur lui-même, et alors que son avant se présentait de nouveau de face, une autre lourde rafale hacha sa calandre, faisant sauter sa grille et le pare-chocs. Dans la foulée, le capot se souleva violemment, alla buter contre le toit de l'habitacle. Il parut hésiter, retomba mollement, libérant le pare-brise au verre feuilleté fumé. Enfoncé, dévasté. À cet instant, les deux porte-flingues qui accompagnaient le boss jaillirent du 4x4 avec un ensemble parfait. Tandis que l'un d'eux se mettait à arroser le van avec son P.-M., l'autre se précipitait vers l'arrière du Mercedes. De nouvelles rafales partirent du monstre noir. Lourdes. Puissantes. Mitrailleuses. Chavez savait faire la différence. Hachés sur place les deux *assassininos* s'écroulèrent avec le même ensemble. Tandis que les lourdes rafales venues du monstre cessaient, la voix lugubre ordonna :

— Bouge plus, Diego !

Le timbre était toujours aussi calme, simplement amplifié par un puissant haut-parleur.

— Et dis à tes deux autres guignols de larguer leurs flingues. Le chauffeur aussi. Vite.

Chez les hommes de Chavez, il y eut un temps mort, entrecoupé de coups de feu épars. Puis les rafales se turent. Rechargement des armes. Flottement dans les troupes. Il y avait de quoi.

— Vite ! répéta la voix métallique.

Ivre de rage, Archie Armandariz agitait son arme en tous sens. Sans tirer. Chargeur vide. Tendant le cou vers le gros engin noir, il éructa :

— Va te faire foutre, *maricon* !

Du coin de l'œil, Chavez vit les P.-M. et le calibre de Mario, le chauffeur, hésiter aux portières, avant d'atterrir finalement par terre. Pendant ce temps, l'étrange véhicule avait fini d'émerger, écrasant gravats et tôles sous ses roues épaisses. Dans un grondement d'enfer et tandis qu'affolés, les *soldados* reprenaient leur canardage de plus belle, tandis que les balles ricochaient sur son acier noir et son pare-brise sombre comme des guêpes enragées, le monstre mécanique s'était mis à foncer. Droit sur les camions. Comme dans un cauchemar, Pedro Chavez le vit venir vers lui, son moteur hurlant comme un ouragan. Il ouvrit la bouche pour crier, ne parvint à émettre qu'un couinement ridicule, se jeta enfin à terre, et, recouvrant un début de lucidité, il arracha le M-203 des mains crispées du *soldado* cisailé par la première rafale de mitrailleuse. Comme un fou, il roula dans la poussière, se retrouva à l'abri de l'avant du deuxième camion. Déjà, son index trouvait sa place sous le tube du lance-grenades. Dans le vacarme grandissant et alors que le monstre noir n'était plus qu'à une quinzaine de mètres, il leva son arme, et enfonça la détente. L'arme sursauta dans ses poings, une langue de feu jaillit du tube, s'éjecta droit devant, fonçant vers le lourd véhicule qui fondait sur lui à la vitesse d'un cheval au galop.

CHAPITRE III

Tonino Marraca en avait plus qu'assez. La fumée, la sono hurlante, les vapeurs d'alcool, la chaleur et les hurlements des clients. Et la soirée allait s'éterniser. Toute une bande de jeunes cons arrivés une demi-heure plus tôt déjà bourrés, qui foutaient le bordel, qui emmerdaient les trois barmaids, qui renversaient sans arrêt leurs verres et qui n'avaient pas l'air de vouloir décarrer. Normalement, le Bimbo devrait fermer dans un quart d'heure, mais, avec ces excités, ça n'en prenait pas le chemin. Par deux fois, à l'interphone, le barman en chef avait prévenu le boss que ça risquait de dégénérer. Il faisait plus ou moins office de directeur, mais quand le boss était là, pas question de décider seul. Cloîtré dans son bureau avec cette pétasse draguée dans la salle un peu plus tôt, Caprioli lui avait répondu de gérer au mieux. En clair, de se démerder. Sans vagues. Le boss du Bimbo n'aimait pas les histoires, et encore moins les descentes de carabinieri. Très mauvais pour le business. Et puis pour l'heure, Bruno Caprioli avait un autre chat à...

— Ils en sont à combien, ces connards ?

Tonino Marraca faillit sursauter. La voix du boss.

Littéralement hurlante, tout près de son oreille, à cause du vacarme. Bouteille de gin en main, le chef de bar tourna la tête. Son regard rencontra l'étroite face bronzée, les yeux de velours sombre, la mèche de frisottis noirs tombant sur le front de Caprioli, l'élégante veste de soie bise rayée bleu. Le boss adorait la soie. Avec sa silhouette de danseur et ses fringues délicates, on aurait pu le croire pédé. Ou gigolo. Ou maquereau. Il n'était que *prosseneta*.

Ruffiano. Entre autres.

Mais surtout, il était le boss du secteur. Dangereux. Très.

De tête, Marraca fit rapidement le compte des consos vendues à la bande des jeunes cons. Car bien sûr, c'était ça, la question. Caprioli ne s'intéressait qu'au fric. Tout le global, résumé en un mot. Les détails, c'était pour le personnel, et surtout, pour celui qui le gérait. C'est-à-dire lui, Marraca. Y compris ce qui se passait extra muros. Le marché parallèle. L'herbe, la poudre, et les putes. En fait, le vrai chiffre

d'affaires du Bimbo. La raison d'exister de l'établissement, en tant qu'antenne locale de la camorra.

Sa boutique de quartier, en quelque sorte.

— Deux cents euros, renseigna le chef barman.

— *Bene*, renvoya Caprioli en hochant la tête. *Molto bene*. Envoie les filles au charbon. Qu'elles leur vident les poches, à ces minables.

Sous-entendu, qu'elles usent de leurs charmes pour forcer sur les consos les plus chères. Disant cela, le boss du Bimbo avait cligné de l'œil d'un air salace en direction de la salle. Vers la blonde à la mini rouge qui l'attendait sagement devant le rideau masquant la sortie du night. Reluquée avec envie par Tito le videur, la fille affichait une expression béate, les yeux dans le vague. Tonino Marraca connaissait la raison de cet air-là. La poudre. Le boss du Bimbo offrait souvent une petite dose à ses nombreuses conquêtes de passage dans son bureau. Histoire de les décontracter... voire d'en faire de futures clientes. *Business is business*. Ensuite, il les embarquait à l'hôtel. Son hôtel, Le Vesuvio, au nord du quartier espagnol. Pas loin d'ici. Deux étages de piaules sordides, principalement occupées par les putes du clan familial. Un bordel, connu de tous, mais où les flics ne venaient jamais traîner. Sauf un, Mauricio Figocento, le chef de la brigade locale. Un habitué. Gros, moche et vicelard. Toujours la même fille. Lola « *Martinete* ». Une grande brune, grosse gagneuse. Ce con en était amoureux, le fouet le faisait bander et, en retour, il protégeait le business des frères Caprioli. Quant au boss du Bimbo, il adorait baiser là-bas. L'attirait du sordide. Ça l'excitait. Ça le changeait de l'atmosphère familiale, lisse et coincée. Cloîtrée dans leur appartement-terrace de la via Toledo, sa femme Maria-Teresa passait son temps à traquer la moindre poussière, à houspiller la bonne et à prier le Seigneur. D'après la rumeur, Caprioli ne la sautait plus que très rarement, elle n'avait pas pu lui faire de gosses, et il l'aurait bien virée, mais Maria-Teresa était la nièce de don « Gigante », *capo crimine*, patron du crime de tout le secteur Nord de Naples. Un mariage de raison douze ans plus tôt, indissoluble par sacro-principe, qui avait hissé Caprioli, et par conséquent ses deux frères avec lui, à un niveau qu'ils n'auraient jamais pu atteindre autrement. À l'origine, rien que de minables hommes de main. Tonino Marraca savait tout ça. Il avait commencé sa carrière avec eux. Flingueur lui aussi. Alors forcément, il avait la confiance des Caprioli. Presque de la famille.

Presque seulement. Pas d'amalgame intempestif.

L'œil allumé sous sa frange de frisottis, Bruno Caprioli dut hurler pour se faire entendre :

— Je vais faire un tour.

À cette heure et avec la blonde qui attendait devant la sortie sous la protection discrète de Rico, et ses trois porte-flingues, pas difficile de comprendre le message. Traduction : « Je vais la sauter, tu t'occupes de tout. » Du moins durant son absence. Sûrement pas trop longue. Apparemment pas l'intention de passer la nuit avec la fille, car il partait les mains vides. Du moins, sans son P.C. portable. Le genre de matériel qu'il emportait toujours quand il décidait de ne pas revenir.

Songeur, le barman en chef suivit du regard le boss qui embarquait la blonde, aussitôt escorté par Rico et ses gars. Jamais loin du boss, ceux-là. D'ailleurs, Caprioli ne portait jamais d'arme. Pas d'emmerdes avec les flics. Jamais de fric non plus sur lui. Les petits frais, l'essence, les notes de restau etc, c'était toujours Rico qui raquait à sa place. Le genre de détail qui faisait super caïd. Qui en imposait devant les gonzesses. N'empêche que cette blonde-là, Tonino Marraca se la serait bien faite à la place du boss. Mais lui, il était trop énorme et trop moche. Les pétasses, il leur faisait peur. Depuis toujours. Alors...

— Toni ?

Arraché à ses fantasmes, le barman en chef tourna la tête, revint au présent.

Sandra.

Cette gonzesse lui foutait le feu au sang. Pas qu'à lui, d'ailleurs. À chaque incursion dans la boîte, Rico lui faisait du gringue. Et il se ramassait. Deux mois qu'elle était barmaid ici, deux mois que Tonino était dingue de ses yeux noirs pleins d'étincelles, de son corps à la fois délié et plein de courbes, et de sa façon de balancer son joli cul sur ses talons aiguilles rouge fluo pendant le boulot. Seul bémol, sa tignasse rousse toute frisée. Il l'aurait préférée brune, genre coupe garçonne. De toute façon, ça lui aurait mieux été... vu qu'elle était gouine.

Ce con de Rico n'y voyait que du feu ! Un peu primaire, le *caporegime*.

Tonino, ça lui foutait les boules. Mais ce soir, Sandra faisait grise mine. Comme souffrante et gênée à la fois. Elle n'allait pas foutre le camp, maintenant. Mais non, elle portait son collant intégral rouge pailleté de travail, et ses godasses assorties à talons aiguilles. Néanmoins, méfiant, Marraca fronça les sourcils :

— Tu vas pas me dire que tu te casses !

La barmaid secoua la tête.

— Non, non ! Mais je... je ne suis pas très bien.

Marraca insista :

— Comment ça, pas très bien ?

Ils devaient hurler. La sono. Les mains plaquées au ventre, la rouquine déclara :

— J'ai mes ragnagnas ! Et puis j'ai dû manger un truc pas frais ! Faut que j'aille aux toilettes !

Un usage édicté par le boss : les filles devaient avertir quand elles allaient aux toilettes. Et lui, il était chargé de chronométrer leurs absences. Celle-là avait attendu le départ du patron pour se faire une petite pause, mais lui, il se foutait du temps passé aux chiottes par les filles.

Sauf quand c'était le coup de feu comme ce soir, à cause de ces jeunes cons qui...

— Ça risque d'être... enfin, d'être un peu long. Je suis vraiment pas bien.

Sandra se tenait toujours le ventre, grimaçant de plus belle. Agacé, Marraca renvoya d'un ton rogue :

— Magne-toi le cul, et fais pas chier !

Cette nana lui prenait trop la tête. Pour rien. Une gouine ! Il en était certain. La salope ! Il s'en était convaincu à sa façon de mater les autres filles. Un truc qui ne trompait pas le vicelard qu'il était. Ça le rendait nerveux. Alors, tandis qu'elle disparaissait, Tonino Marraca se remit à ses cocktails. En rogne.

Olga Borodine cherchait. Tout en regardant sans le voir le décor nocturne de Naples défiler derrière le pare-brise de la BMW, elle se creusait la cervelle. Petite torture mentale, qui avait commencé dès le démarrage de la voiture devant le Bimbo. Cette sniffette inhalée sur le canapé du bureau de l'italien lui brouillait l'esprit. Alors, tandis que la main libre du boss du night malaxait ses cuisses sous sa mini de cuir rouge, elle se triturerait les neurones.

Elle avait oublié un truc, mais quoi ?

Pourtant, elle avait l'impression que sa cervelle carburait à dix mille tours, et qu'elle aurait été capable d'apprendre le dictionnaire par cœur. Les effets de la poudre. Alors cet oubli, cette zone « vide » dans sa tête la paniquait. Pourtant de la neige, elle en avait déjà pris, sans jamais ressentir cet effet-là. Un trouble qui lui donnait l'impression de ne plus être au centre de son propre cercle...

— *Midagla !*

— *Checosa ?*

Les doigts moites de Bruno Caprioli s'étaient figés sous la mini de

cuir. S'agitant sur le siège comme pour lui échapper, la jeune Russe cherchait le mot en bon italien. Pas moyen. Énervée, elle s'exclama :

— *La mia medaglia du... di Vergine di Vladimir ! Io... io dimenticare !*

— Comment ça, oubliée ? Où ça ?

Essayant sans succès de dégager ses cuisses de l'étreinte, la Russe paniquait littéralement. Sa médaille en or de la Vierge de Vladimir était son trésor le plus cher. Offerte par sa mère le jour de ses douze ans, quelques semaines avant sa mort. Une médaille si sacrée qu'elle la déposait de côté, quand elle faisait des choses pas propres avec des hommes. Comme ce soir, dans le bureau de l'italien, avant d'entamer sa fellation. D'habitude, elle remettait la médaille à son cou sitôt ces machins-là terminés, mais, ce soir, avec cette poudre qu'elle avait sniffée... Cherchant ses mots, elle s'écria :

— *Tuo... Il tuo ufficio !*

Caprioli fit la grimace. Il se souvenait. Cette conne avait dégrafé la petite chaîne en or de son cou, juste avant de le sucer. Et elle l'avait oubliée ! Sans lâcher sa prise sur la cuisse de la fille, Caprioli temporisa :

— Pas grave. On passera la prendre plus tard, ta médaille.

— *No !*

— *Come no !*

— Non ! Je la veux maintenant ! Si quelqu'un...

— Quoi, quelqu'un ! Personne ne vient dans mon bureau quand...

— *Si !* La femme de ménage ! N'importe qui ! *Ora !* Maintenant !

— *Emerda !*

Bruno Caprioli n'était pas idiot. Il avait compris qu'il ne la ferait pas changer d'avis. Les gonzesses et la religion ! Or celle-là, il en avait très envie. Surtout après les préliminaires qui s'étaient déroulés dans son bureau.

— *Bene !* abdiqua-t-il.

Rageur, il empoigna le talkie-walkie posé sur la console centrale, enfonça une touche verte pour appeler ses gars dans la voiture suiveuse. L'appareil émit un grésillement, puis une voix :

— *Si, padrone ?*

— On repasse à la boîte. Un truc à prendre.

Contournant la piazza Capuana, il reprit la via Garibaldi et, toujours suivi par le 4x4 Nissan de ses anges gardiens, il accéléra. Cinq minutes plus tard, la BMW se frayait péniblement un chemin parmi les voitures stoppées n'importe comment devant le Bimbo. Des groupes de

jeunes buvaient des canettes à la régalade, et des pétards circulaient allègrement. La poudre sûrement aussi, mais plus discrètement. De toute façon, ici, les flics ne venaient jamais. Limitrophe du quartier espagnol. Zone « sous contrôle ». Retirant sa main de sous la mini d'Olga Borodine, il s'éjecta du véhicule en envoyant par-dessus son épaule :

— Garde-moi tout ça au chaud, *cara*.

Sous les regards obséquieux des deux costauds qui filtraient l'entrée du night, il fit signe aux occupants du Nissan de ne pas bouger, fendit la petite foule de jeunes, pénétra dans l'établissement, et, sans passer par la salle, grimpa l'escalier privé menant à son bureau. Même ici, la sono emplissait l'air de ses vibrations quasi insupportables. Mais, depuis longtemps, Caprioli n'y faisait plus attention. Arrivé sur le palier son trousseau de clés en main, il inséra l'une d'elles dans la serrure, voulut la tourner, rencontra une résistance, se figea en fronçant les sourcils.

Il était pourtant sûr d'avoir fermé en partant et...

Mais il devait se tromper. La sniffette de tout à l'heure l'avait sans doute un peu embrumé. Durant une parcelle de seconde, il songea à rameuter la cavalerie, se trouva encore idiot. S'il n'y avait rien, il aurait l'air fin... Ouvrant la porte à la volée, il se rejeta de côté, pour le cas où.

Et bien sûr, rien.

Ou presque. Juste ce halo bleuâtre. Une lueur qui irisait la pénombre du bureau. Une luisance qu'il connaissait bien. Son portable. L'écran de son PC. Allumé !

Il était pourtant sûr. Absolument certain que...

Puis il y eut comme un souffle dans l'air nocturne. Et cette ombre furtive qui...

Dans un élan de tout le corps, mû par les réflexes d'un temps encore proche, l'ex-tueur à gages s'était jeté en avant en criant :

— *Putadi...*

Une exclamation avalée par la sono. Sans importance. Déjà, il arrivait sur l'ombre. Plongeant sur elle, il l'agrippa des deux mains, et l'écrasant de tout son poids il cracha :

— *Specie di...*

Ses doigts crochèrent dans une masse. Molle. À la fois vaporeuse et touffue. Des cheveux. Il tira si fort que son bras repartit en arrière, et que son poing fermé cogna contre un pied du bureau. Cela craqua, lui fit très mal. Saisi par la douleur, il voulut renvoyer son bras en avant. À cet instant, son poing passa dans le halo bleuté renvoyé par

l'écran du P.C., et son regard s'agrandit de stupeur.

La tête de...

Pas la tête. Seulement la masse de cheveux frisés d'une couleur rendue bizarre par la lumière de l'écran. Vaguement mauve et... Le coup l'atteignit exactement à cette seconde. En pleine tempe. Si violent qu'il ressentit comme un craquement, et que des milliers d'étincelles fulgurèrent au fond de ses yeux. Dans le même temps, un sifflement aigu emplît son crâne ; ses vieux réflexes de tueur jouèrent, et roulant sur lui-même, il envoya son poing gauche vers la forme sombre penchée sur lui. Un poing qui ne rencontra que le vide.

De nouveau, il ouvrit la bouche pour crier, réussit à agripper un pied, se rendit compte qu'il arrachait une chaussure. Un escarpin à haut talon, qui craqua sous la pression de sa poigne. Le temps d'un éclair, il se demanda ce que cette petite salope...

Juste avant de recevoir le deuxième coup.

En plein plexus. Un coup sec, aigu, si douloureux qu'il ouvrit cette fois la bouche sur un hurlement muet. Un voile rouge s'abattit devant ses yeux, sa gorge se noua, et, tandis qu'une brume de sons confus emplissait son crâne, il sentit son cœur s'affoler, battre une chamade endiablée...

Avant de s'arrêter.

CHAPITRE IV

Dans une demi-seconde...

Et l'explosion. Incrusté dans le sol poussiéreux, des cymbales plein le crâne et ses poings serrant le M-203, Pedro Chavez vit nettement l'impact. Et l'éclair aveuglant. Il ferma les yeux, les rouvrit aussitôt. Des éclats lumineux cisaillaient l'air brûlant, s'éparpillant en tous sens dans un concert de détonations sèches. Accords aux accents décalés, insolites. Comme le spectacle. Surprenant. Car il aurait dû voir l'avant de l'énorme engin se désintégrer sous la charge dévastatrice de la 40x46 mm OTAN. Au lieu de cela, l'explosion semblait avoir eu lieu une demi-seconde avant l'impact. Un instant aveuglé, il referma les yeux, les rouvrit, sentit ses boyaux se tordre. Crevant le nuage de poussière, le monstre d'acier continuait d'avancer. Intact.

Une sorte de mobil-home noir, massif, qui fonçait droit sur lui. Pedro Chavez hurla :

— Bordel de...

La suite lui resta dans la gorge. Il allait mourir, c'était une certitude. À travers la poussière, il vit la tourelle pivoter au sommet du mobil-home, pointant sa tuyère vers le gros Ford qui lui servait de refuge. Dans un réflexe fulgurant d'instinct de conservation, il roula sur lui-même, le M-203 toujours au poing. Halluciné, alors qu'il achevait son mouvement contre la carrosserie de l'autre camion, il vit une langue de feu jaillir du tube de la tourelle, et une comète étincelante fusa en chuintant, droit vers le Ford. Il y eut une explosion démente, un souffle dantesque plaqua Chavez au sol et, dans une orgie de débris et d'éclats, le véhicule et les gars réfugiés derrière se volatiliserent dans l'espace.

Recharger le M-203 ! Vite !

L'esprit en déroute, il cherchait à tâtons autour de sa ceinture la cartouchière du lance-grenade. En vain, bien sûr. Elle était restée sur le cadavre du précédent servant. Simultanément, il y eut plusieurs explosions fracassantes. Il eut l'impression d'être soulevé de terre à trois ou quatre reprises, ressentit des brûlures dans le dos, eut l'impression qu'on lui enfonçait des lames dans les poumons. Il se mit

à tousser, à cracher quelque chose de salé et douceâtre à la fois, eut un étourdissement qui lui donna la nausée, mais, se reprenant au prix d'un gigantesque effort, il parvint à relever le M-203 et hurla :

— Les grenades ! Passez-moi ces putains de grenades !

Mais son hurlement n'avait été qu'un coassement ridicule. À la même seconde, parti de n'importe où, un concert de rafales se déchaîna autour de lui, des cris fusèrent tous azimuts et il ressentit une autre série de chocs. Dans les reins, dans le flanc.

Baissant les yeux, il aperçut vaguement des « choses » s'échappant du ventre ouvert d'un de ses gars allongé tout près, et, alors que des sons traînants envahissaient son ouïe et que poussière et fumées brûlaient ses poumons, il entendit vaguement à travers le vacarme des armes :

— C'est qui, ce fils de pute ?

La voix de ce con d'Archie. Lointaine. Il y eut un « blanc » dans le concert des rafales, et, soudain, le timbre sinistre fit vibrer l'air épais :

— Ce fils de pute, minable larve, c'est Mack Bolan ! Bolan le Fumier !

D'un coup, l'évidence s'enfonça dans le cerveau de Chavez à la façon d'un fer rouge. Bolan le Fumier ! Bolan la grande Salope. Ce type n'était donc pas une légende ! L'ennemi mortel de tous les *amici* de la planète existait donc vraiment ! Et... et il était ici ! À bord de ce putain d'engin de merde, auquel il n'avait jamais vraiment cru non plus !

Son putain de char de guer...

La bouche de Pedro Chavez s'ouvrit sur un affreux borborygme, un spasme le secoua, il vomit de l'aigre et du salé qui l'étouffa. Il toussa, voulut cracher, du liquide chaud coula à flots sur son menton, dans son cou. Étranglé par son propre vomi, il hoqueta :

— *Hijo de pu...*

Puis il plongea dans la nuit sur cette révélation : ni le grand Fumier, ni ce putain de char de guerre n'étaient une légende...

— Arrête ça, bordel !

Rico Stassi détestait ce petit bruit de succion écoeurant. Un tic dégueu que Blesio, le chauffeur, infligeait aux autres, quand il se curait les dents avec la langue. Un son mouillé, si aigu et si fort que le bruit du moteur ne parvenait pas à le couvrir.

Calé dans son siège derrière le volant, devant le Bimbo, avec moulin du Nissan au ralenti, le costaud en veste de cuir brun tourna la

tête vers son *caporegime*, allumette coincée entre ses dents.

— Cosa !

Une voix étrangement essoufflée. Agacé, Rico gronda :

— Tu gonfles, avec ton tic à la con ! Cure tes chicots ailleurs que dans cette tire. Et de préférence, quand je suis pas avec toi !

— C'est pas des chicots, renvoya le chauffeur, du même ton pénible. Et c'est parce que je les nettoie, que mes crocs sont si solides.

Gamins, les deux flingueurs avaient couru ensemble les ruelles du vieux Naples, et plus tard, ils avaient commencé à « racketter » les commerçants de leur quartier, contre de menus services. Jusqu'à ce que le *capo* du coin les remarque. Don Gigante. Déjà bien installé dans la nébuleuse du crime local et ayant décelé leurs talents, le *capo crimine* les avait pris sous son aile. Il était à la tête d'un gang puissant, dont tout le monde avait la trouille. Méthodes musclées, disparitions suspectes, « accidents » mortels, etc. Une organisation qui tournait déjà rond à l'époque. Et qui attirait quelques jalousies. Une petite guerre s'en était suivie, que Rico avait su régler au bénéfice de son boss. Cadavres à la clé. Depuis, le temps avait passé, la police, la justice, le grand nettoyage du programme *mani pulite*, plus quelques autres avanies venues de l'extérieur avaient fait rentrer certains caïds dans leur coquille, et don Gigante, alors *capo crimine* de Rico et de Blesio, en avait fait autant. Il avait vieilli, il était veuf, et sa fille unique avait épousé un jeune loup ambitieux nommé Caprioli. Il avait confié certaines de ses affaires à ce dernier, ainsi qu'à ses deux frères. Pietro et Mauro. Bombardés gérants de ses hôtels. Ses bordels. Sous contrôle, bien sûr.

Un contrôle nommé Rico, l'homme de confiance de don Gigante. En l'occurrence, sa taupe, mais à l'insu des Caprioli. La confiance, c'était bien, la prudence, c'était mieux. Et, bien sûr, Rico avait choisi Blesio comme chauffeur. Seulement comme chauffeur. Car, au temps de la guerre inter gangs, Blesio s'était pris une 9 mm dans un poumon. Sans Rico, qui avait fini d'éclaircir les rangs ennemis, il y serait resté. Conséquences immédiates, intervention d'urgence... et clandestine dans une clinique pas trop regardante. Séquelles, gêne respiratoire sévère. Résultat pour Blesio, plus d'opérations musclées. Rien que de la conduite, mais la vie continuait.

Et le curage de dents.

Parfois, Rico avait envie de le cogner. Comme quand ils étaient gosses et qu'il n'avait personne d'autre sur qui passer ses nerfs. Mais ce temps était révolu, et il savait que ça ne changerait rien. Et puis, sur les sièges arrière, les deux autres avaient l'air de supporter. Pas de nerfs, Genio et Pepe. Deux petites crapules des bas-fonds de leur

quartier, qui avaient fait leurs preuves dans le registre de l'efficacité. Sans le moindre scrupule. Des robots. Recrutés par Caprioli en personne, justement pour leur cruauté. Leur absence totale de nerfs. Comme leurs cousins. Issus du même quartier, de la même culture tueuse, engagés en même temps qu'eux quelques mois plus tôt, et formant à eux quatre la deuxième équipe de porte-flingues du boss. Un quatuor très dissuasif, face à la concurrence. Ces quatre-là auraient pu assassiner père et mère sans sourciller. Suffisait d'un ordre. Même tuer des *bambini*. Comme le mois dernier chez les Fragole. Le gamin dans la cuisine, et sa sœur réfugiée dans les chiottes. Six ans pour le gamin, onze pour la *ragazzina*. Genio et Pepe n'avaient pas hésité. Il s'agissait d'une vengeance transversale. La punition suprême. Le boss avait dit pas de survivants dans la famille, et, pour les deux cousins, c'était l'épreuve, l'examen final d'entrée dans le clan. Leurs galons de *sgarriste*. De vrais *assassini*. Habitué à tuer dès l'adolescence. Leur raison de vivre et...

— Le voilà.

L'avertissement de Blesio stoppa net les pensées de Rico. Regard levé vers le rétro de bord, le chauffeur rouvrit la bouche pour dire autre chose, hésita, se reprit :

— Négatif. Pas lui.

Il avait regardé ce qui se passait derrière leur 4x4, or cinq minutes plus tôt, le boss avait disparu par l'entrée du Bimbo. Pas par l'issue de service située derrière eux, à l'angle de la rue. Instinctivement, Rico tourna la tête vers son rétro de portière, son regard parcourut les groupes de jeunes fêtards, hésita, se figea. Une silhouette. Vue de dos. Furtive. Derrière eux, l'air de serrer quelque chose contre elle. Si rapidement disparue à l'angle, que, comme Blesio, le *caporegime* crut une demi-seconde avoir aperçu Bruno Caprioli, avec un truc sous le bras. Instantanément, tout se mit très vite à fonctionner dans sa cervelle.

Veste claire et rayure plus foncée. Nuque brune. À cette distance et de nuit, impossible d'identifier les autres couleurs, mais le temps d'un battement de cils, le regard du *caporegime* avait parfaitement intercepté le rouge. Deux jambes écarlates sous le bas de la veste. Un rouge vif, qui avait nettement scintillé dans l'éclairage public pourtant modeste du lieu. Et les godasses au bas des jambes. Le même rouge, la même brillance.

Moralité, on aurait dit le boss. En plus petit, avec les collants et les godasses de ses barmails !

Une apparition qui provoqua des exclamations, et quelques gestes obscènes parmi les groupes de fumeurs de shit. L'un d'eux se mit à souffler la fumée par le nez, et à imiter le hurlement du loup, aussitôt

imité par d'autres. Des rires hystériques éclatèrent, des cris de Sioux montèrent dans la nuit, une canette de bière vola, s'écrasa sur le trottoir, presque à l'angle de la rue, deux mètres derrière la silhouette. Lèvres serrées, Rico gronda :

— *Problema.*

Dans la cervelle du chef flingueur, un signal d'alarme s'était allumé. En rouge. Plus vif encore que celui des collants des filles. Une lueur aiguë fulgura dans ses petits yeux noirs, et un chuintement fusa entre ses lèvres serrées :

— C'est quoi, ce cirque ?

La phrase fit lever les regards des trois autres sur lui. Derrière son dos, Pepe questionna :

— *Cosa ?*

— *Problema*, répéta le *caporegime*.

Dans les rues de Naples à cette heure, la circulation était plus fluide, mais toujours existante. Surtout ici. Voitures en double file, voire plus. Et des jeunes excités, penchés à l'intérieur des véhicules, d'autres lapant leurs canettes sur les capots. Impossible de reculer. Pendant ce temps, la silhouette avait disparu à l'angle de la rue.

Déjà, Rico avait ouvert sa portière et empoigné son téléphone portable. En s'éjectant sur le trottoir, il ordonna à Blesio :

— Marche arrière ! Dès que tu peux ! Ou fais le tour !

Disant cela, et tout en filant vers l'angle de la rue, il avait enfoncé la touche d'appel vocal de l'appareil et porté ce dernier devant sa bouche.

— *Uno !* lança-t-il dans le micro.

L'appel au boss. En quelques pas, il fut à l'angle du pâté d'immeubles. Une boutique, au rideau de fer baissé. Tandis qu'il entendait la sonnerie dans l'écouteur de l'appareil, il risqua un regard au coin du mur. À trois mètres, une porte cochère. Dans le renforcement, un couple en plein préliminaires. Personne d'autre en vue. Plus de jeunes fêtards, voie déserte, hormis quelques voitures pressées. Puis il la vit. Rasant les murs et émergeant fugacement dans une zone moins sombre. La fille. Tout là-bas, presque à l'autre bout de la rue. Marchant vite, l'air de boiter légèrement. Au même instant, une voix dans l'appareil. Ou plutôt, une sorte de grognement. Comme une plainte. Sans perdre la fille de vue et dépassant le couple enlacé, Rico lança dans le micro :

— *Padrone ?*

Une espèce de borborygme lui répondit, puis :

— *Put... Putana !* La... La gonzesse ! Cette salope de Sandra ! La...

la laissez pas se tirer ! Elle... cette pouffiasse m'a...

Rico n'écoutait plus vraiment. Il ignorait ce qui s'était passé au Bimbo, mais c'était bien la veste du boss qui était sur le dos de cette fille. Détail qui lui semblait encore plus alarmant que le ton mourant de Caprioli. Alors, il s'élança. Rasant les façades à son tour, espérant à tout instant voir débouler le Nissan. En vain.

Pressant encore le pas, il vit la fille tourner à l'autre coin de rue, jura tout bas, se mit à courir, plaquant machinalement de son bras gauche le Beretta logé sous sa veste. En quelques bonds et sous les regards intrigués de quelques occupants de voitures, il dépassa le coin de rue, s'arrêta.

Personne.

Voie étroite, sombre, apparemment déserte. Méfiant, la main droite passée sous sa veste et posée sur la crosse du Beretta, Rico reprit sa marche. Silencieux, tendu. Brusquement, alors qu'il hasardait un œil dans l'ouverture de ce qui semblait être une cour, un frôlement précipité déboula entre ses jambes, accompagné d'un feulement bref.

Un chat.

Un chat dérangé par lui ? Par quelqu'un d'autre ? Le temps d'une milliseconde, il lui sembla avoir surpris une ombre. À trois mètres, plaquée dans un renforcement. Et surtout comme un reflet au ras du sol. Fugace, extrêmement ténu... et vaguement rouge ! Alors, tout en avançant, il arracha le Beretta de son holster et l'arma en grondant :

— Sors de là ! *Presto* !

D'abord, il crut que rien ne se passerait. Un chat miaula quelque part dans les profondeurs d'une cour invisible, puis le reflet rouge bougea, et, sortant du renforcement, la silhouette se dessina dans l'ombre. Distinguait les rayures de la veste, Rico bondit, attrapa cette dernière au col en grondant de nouveau :

— Viens par-là, ma salope !

Mais alors qu'il tirait la veste vers lui et qu'il levait son arme pour l'enfoncer dans le cou de la fille, il se sentit brusquement fauché au bas des jambes. Si violemment que, malgré ses réflexes et sa science du combat de rue, il ne put complètement contrer l'effet de bascule de son corps. Catapulté de côté, il essaya de s'accrocher au col de la veste, mais le vêtement lui resta dans la main, et il se retrouva au sol, roulant sur le pavé gras.

Incompréhensible !

Heureusement, il n'avait pas lâché l'automatique, et, dans un réflexe de défense, il commençait à en relever le canon vers la silhouette de la fille, quand il sentit son bras armé fauché à son tour.

Un coup qui lui fit craquer le coude, lui causant une douleur intense. Instinctivement, son index avait enfoncé la détente du Beretta, et la détonation roula sous la voûte du porche à la manière d'un coup de canon. Il voulut tirer de nouveau, mais alors que son doigt s'apprêtait à presser de nouveau la détente, il eut l'impression qu'on le lui arrachait, et qu'il s'envolait avec l'arme.

Il ne comprenait vraiment pas. Une gonzesse !

Ne pouvant contenir un grognement de douleur, mais galvanisé par la rage, il voulut se redresser. Simultanément, un coup violent lui laboura la face, lui arrachant cette fois un cri sauvage. Il rua, envoya ses deux jambes vers le haut, sentit un de ses pieds heurter un corps, perçut une plainte brève. Dans le même temps, un grondement de moteur résonna quelque part du côté de la rue.

Bruit familial ! Le Nissan !

— Hé ! hurla-t-il en se redressant cette fois sur un genou. Hé ! Les gars ! Par ici !

La suite lui resta dans la gorge. Bloqué par le deuxième coup. En pleine pomme d'Adam. Alors qu'il cherchait en vain un air impossible à inspirer, que ses yeux s'emplissaient de rouge, qu'une nausée lui tordait l'estomac et qu'un bourdonnement sourd envahissait son crâne, il perçut vaguement des claquements de portières, des appels, puis des bruits de cavalcades.

Puis plus rien.

CHAPITRE V

— Hé, Bolan !

Grâce aux senseurs acoustiques du TACOM et malgré le grondement de son gros moteur Tornado de 400 ch, la voix avait résonné dans la cabine de pilotage. Aiguë. Nerveuse.

— Hé, Bolan ! C'est vrai ? C'est bien toi, grande Salope ?

Puis une deuxième voix. Rogue :

— Archie ! Ta gueule !

À travers le pare-brise en quadriplex metacrylate maculé de terre et de poussière et criblé d'impacts, le regard polaire de l'Exécuteur scrutait le décor. Deux carcasses de camions carbonisés, des flammes, de la fumée, des cadavres tout autour des brasiers. Pas de survivants. Sauf dans le 4x4 Mercedes. Là-bas. À cinquante mètres à peine. Sur l'écran de contrôle de la cabine relié aux caméras extérieures, il obtenait la même scène sous des angles différents, dont un plan fortement rapproché, grâce au puissant zoom. Sous les doigts de sa main droite, le clavier informatique des commandes de combat n'attendait qu'un nouvel ordre.

— C'est bien toi, Bolan ? Toi, bien planqué dans ta saloperie de van à la con ?

La voix d'Archie Armandariz. En l'occurrence, cet imbécile avait raison. Le TACOM, Tactical Combat Module, était une véritable forteresse. L'instant d'avant, grâce au petit radar couplé aux ordinateurs de bord, le système de contre-mesures à détection thermique avait parfaitement rempli son office. Interceptée en vol par le missile de tourelle à déclenchement automatique, l'ogive du M-203 ennemi n'avait pas fait le poids. Détruite à mi-course.

Tel un pigeon d'argile.

— Hé, Bolan !

Archie Armandariz. Le fils du boss du secteur. Imbécile, prétentieux, hâbleur. Et couard. Son ton le trahissait. Exactement comme le décrivait la fiche informatique envoyée par Hal Brognola.

Un imbécile que son père ne parvenait visiblement pas à calmer.

Grâce à l'amplificateur des senseurs acoustiques, l'Exécuteur répondit :

— C'est bien moi, jeune pourri. Je savais que tu viendrais. Ici même. Avec ta saleté de géniteur. Je vous attendais.

— Et tu nous attendais dans ce trou, hein ?

— Affirmatif.

— Affirmatif, mon cul ! On peut savoir comment t'as fait ? T'as creusé un souterrain depuis la ville, ou quoi ?

— Pas depuis la ville, Archie, répondit l'Exécuteur de sa voix sépulcrale. Pas depuis la ville. Je vous ai seulement attendus ici.

— Mon cul ! On surveille le secteur depuis plus de vingt-quatre heures.

— Je suis là depuis trois jours.

— Tu veux dire... trois jours à nous attendre dans ton trou ?

— Affirmatif.

— Tu déconnes, justicier de mes deux !

— Archie ! Tu devrais la fermer !

Le timbre rogue d'Armandariz père était monté de plusieurs tons. Pas encore un cri. Seulement de la colère contenue. Glacée. Il y eut encore un silence, et cette fois, ce fut le boss qui prit la parole :

— Ce qui étonne mon fils, Bolan, ce n'est pas tant comment cette excavation a été creusée, mais comment tu as pu faire pour la reboucher avec ton van au fond, et toi à l'intérieur. ¿ *Verdad, hijo* ?

Pas de réponse du fils, mais c'était bien la question. Sec, Bolan éluda :

— Seul le résultat compte, ¿ *Verdad* ?

Le fils comme le père avaient raison de se poser des questions. Ils ignoraient le principal. Le rôle important joué par Jack Grimaldi. Débarqué ici avec une pelleteuse empruntée quatre jours plus tôt à un de ses innombrables « amis », tous vétérans comme lui, tous rescapés du borbier vietnamien disséminés un peu partout sur le territoire fédéral, et même à l'étranger, il ne lui avait pas fallu plus d'une heure pour creuser la fosse. Une excavation dotée d'un pan incliné, au fond de laquelle Bolan et son char de guerre s'étaient enfouis, camouflés ensuite par d'épaisses plaques d'acier recouvertes de terre, de pierres et de gravats par la même pelleteuse. Pour l'aération, deux vieux tuyaux en tôle rouillée débouchant plus loin. Planque de trois jours, suite à une info émanant d'un « mouton » de pénitencier à la solde du F.B.I., suivie d'écoutes du portable d'Archie Armandariz, recueillies par les senseurs acoustiques et les scanners du TACOM lors de filoches discrètes du 4x4 de l'intéressé.

— Bolan ?

La voix rogue de Diego Armandariz.

— J'écoute.

Un « blanc » dans la sono, puis :

— Tu... tu vas nous buter. ¿ *Verdad* ?

Tout aussi sobrement, l'Exécuteur répondit :

— Je suis venu pour ça.

Un silence plus long régna, avant qu'Armandariz ne tente :

— Je... J'ai entendu dire que des fois, enfin, dans certains cas... enfin, quand on coopérait, tu passais l'éponge, ¿ *Esta la verdad* ?

Une lueur métallique passa dans le regard glacé de l'Exécuteur.

— Rarement. Très rarement. Et seulement quelques simples sous-fifres. Jamais d'ordures de ton acabit.

Nouveau silence dans la sono.

— Et... et si je te donnais deux choses importantes.

— Je te l'ai dit, je n'ai jamais gracié de grosse baleine chez les cloportes de ton espèce.

— Je veux dire... deux trucs, très importants.

— Il n'y a rien de plus important à mes yeux que vos éliminations.

— Tu m'as mal compris, Bolan. Je veux collaborer. Et en premier lieu, pour te le prouver, je tiens à te prévenir qu'avant de désintégrer le Mercedes et nous avec, tu devrais attendre qu'on t'ait donné le fric.

Impassible, l'Exécuteur questionna :

— Quel fric ?

— Celui de la transaction d'aujourd'hui. Les deux sacs de dollars qu'on devait régler cash ici même.

— Deux sacs de dollars, hein ?

— C'est la vérité ! Là. À l'arrière du 4x4 ! Si tu veux, tu...

— Et le deuxième ? coupa l'Exécuteur.

— ¿ *Qué* ?

Impavide, Mack Bolan insista :

— Je parle du deuxième truc. Ce deuxième truc dont tu viens de parler.

— ! *Si !! Si !* Une info capitale pour toi. Le nom du big *jefe* chicano qui fournit... Le Mexicain qui approvisionne tous nos réseaux locaux. Le *jefe* de Sinaloa. Enfin, plus exactement, de toute la région de Sinaloa.

Le cartel de Sinaloa était actuellement le plus important du

Mexique. La bête noire de la D.E.A.

— Le *jefe*. Tu veux dire... Navaja ?

— Tu sais ça, hein ?

— Je sais ça.

— Ouais ! Mais ni tes copains du F.B.I., ni ceux de la D.E.A., ni ceux d'aucune de vos foutues agences U.S. ne connaissent la véritable identité de ce Navaja.

Silence de l'Exécuteur. Une nouvelle lueur était passée dans son regard.

— Alors, reprit le boss frontalier, le vrai nom de Navaja, je te le donne, avec tout le fric qu'il y a dans ces sacs, si tu nous laisses filer après. D'accord ?

Silence de l'Exécuteur.

— Merde, Bolan ! Nous, on est pas grand-chose ! Rien que des intermédiaires ! Ce que tu veux, c'est la peau des vraies grosses légumes... Une vraie info ! Pour toi ou pour tes copains fédéraux ou je sais pas qui... c'est pas mes oignons ! Et puis... et puis y a le fric ! Tout ce fric. Là ! Derrière moi !

Impassible, l'Exécuteur interrogea :

— Combien ?

— Trois cent mille. Cash. Le prix de la livraison d'aujourd'hui. Archie, *sangre de Dios* ! Remue-toi le cul, bordel ! Descends sortir ces putains de sacs. ¡ *Rápido* ! Et va les porter à Bolan ! Vite !

Sa fièvre de sauver sa peau le faisait sauter de l'espagnol à l'anglais.

— ¡ *Vale* ! ¡ *Vale* ! Ça va ! J'y vais !

Très nerveux, Archie. Sa voix en tremblait. Il y avait de quoi et Bolan avait son idée là-dessus. Immobile aux commandes du TACOM, son regard de glace fixait l'écran de contrôle couplé au téléobjectif. Image très rapprochée, plein cadre. Derrière le pare-brise étoilé du 4x4 Mercedes, la face figée du chauffeur. Les mains sur le volant, le regard tendu, planté droit sur le char de guerre. Comme pour le retenir. Près de lui, large d'épaules et les mains sur le tableau de bord, un costaud frisé, aux petits yeux noirs, mobiles, aux aguets. Garde rapprochée d'Armandariz. Sage. Impuissant en la circonstance, et il le savait. Même s'il y avait encore des armes à l'intérieur du véhicule probablement. Pendant ce temps, Archie avait ouvert sa portière et sauté à terre. Athlétique, costume de lin blanc cassé, chaussures assorties, chemise anthracite, face lisse et bronzée, cheveux noirs, longs, frisés, retenus dans la nuque par un ruban gris perle, lunettes de soleil réfléchissantes. L'archétype du jeune mafieux latino qui se la

jouait.

— Magne, Archie !

Diego Armandariz s'impatientait, apparemment très pressé d'en finir. Mais décidément mauvais, son fils cracha par terre, et fixant le char de guerre de loin, il cria dans sa direction :

— ¡ *Maricon* !

Comme les précédentes, cette nouvelle injure ne s'adressait sûrement pas au van. Le macho chicano dans toute sa splendeur. Mais il n'avait pas le choix et il alla ouvrir l'arrière du 4x4. D'un mouvement rageur, il se pencha à l'intérieur, et disparut à la vue de l'Exécuteur. L'instant d'après, il réapparaissait, se redressant d'un coup et pivotant sur lui-même, serrant un gros tube verdâtre posé sur son épaule.

LAW !

Light Anti-tank Weapon. Lance-roquettes U.S., portée maxi 1000 m, portée efficace 200 m, ogives capables de percer des aciers de 30 cm d'épaisseur. Type M-72 A2, ou variante, identifiable grâce au téléojectif et à l'écran de contrôle.

De quoi désintégrer le TACOM !

Instantanément, l'Exécuteur avait analysé la situation, et son index avait activé le clavier du computer de cabine. Contre-mesure immédiate. Radar de poursuite activé, pré mise à feu du lanceur de tourelle et... signal sonore dans la sono de bord.

Strident. Alerte maximum.

Distance d'interception.

Depuis le tir du M-203 ennemi, le TACOM avait foncé vers ses cibles, et considérablement réduit la distance entre elles et lui. Trop. Notamment avec le Mercedes. Résultat, distance nominale insuffisante, contre-mesure électronique inopérante.

Urgence absolue ! Danger extrême !

CHAPITRE VI

Voir Naples, et mourir.

Milena avait trop mal pour se souvenir s'il s'agissait d'un titre de film, de livre ou de son imagination. Tassée dans l'ombre entre les poubelles puantes débordantes d'immondices, elle essayait de reprendre son souffle. Pas facile.

Naples ! Saloperie de ville !

Trop de pressions accumulées. Depuis trop longtemps. Aucun répit. Elle craignait de craquer. Les pensées en désordre, Milena percevait faiblement les sons extérieurs. Bruits de pas étouffés, frôlements suspects, chuchotements ténus, menaçants. Dans sa paume, les stries de la crosse du pistolet arraché à Rico lui meurtrissaient la peau. Un contact angoissant. Sans s'en rendre vraiment compte, elle avait ramassé le pistolet de ce salaud !

Il fallait attendre que l'orage passe, qu'ils abandonnent. Qu'ils repartent. Mais ces salauds insistaient. Malgré le coup de feu de Rico l'instant d'avant au cours de la bagarre, malgré les bruits de fenêtres, les appels inquiets et feutrés dans les étages de la cour. Malgré la police qui risquait de débarquer.

Pas sûr ! Ici, elle n'était pas la bienvenue. Le quartier était sensible, la population secrète, souvent mouillée dans des combines, toujours silencieuse. Omerta de rigueur. Plein de dealers, de *mascalzoni*, de voyous, de bandes armées. Presque dans chaque famille. Peu de chance qu'on sonne le tocsin. Et ces pourris le savaient aussi bien que Milena. Alors, ils prenaient leur temps.

Ils la voulaient. À tout prix.

À cause du P.C. portable serré sous son bras. Celui de Bruno Caprioli. Un appareil qu'elle n'aurait pas dû prendre. D'ailleurs ce n'était pas prévu. Elle devait simplement faire la copie de son disque dur, sur la clé USB dont elle s'était munie. Pillage discret. Ni vu ni connu. Facile. Mais au dernier moment, tout avait mal tourné. Le grain de sable. Et l'urgence. Le...

Des pas ! Un rayon de lumière blanche, éblouissante. Mouvante. Rampante. Une torche électrique. Instinctivement, Milena se tassa

davantage tout au fond du réduit, entre deux poubelles vomissant leurs ordures.

Index sur le pontet de détente du pistolet comme elle avait appris à le faire, suivant du regard le rayon lumineux qui progressait vers le réduit, elle cherchait une solution. À l'analyse, deux seulement : l'attente et une chance infime qu'ils finissent par décrocher, ou le passage en force. Grâce au pistolet, elle avait...

Milena sentit comme un frôlement dans ses reins, suivi d'un couinement infime.

Un rat ! Des rats !

Et brusquement, ce fut le cataclysme. Cymbales d'apocalypse dans le silence de la nuit. Vacarme en cascade. Boîte de conserve éjectée par les rats de la poubelle située au-dessus de sa tête. Une boîte de conserve, qui rebondit tout près de ses pieds, qui ricocha, qui roula, qui buta contre l'autre poubelle, qui roula encore. Plus loin. Six à sept mètres. Jusque dans le rayon de la torche soudain figé sur le pavé luisant. Pas longtemps. Juste le temps de se redresser, de zigzaguer, de chercher, de monter, d'éclairer un muret surmonté d'une grille sur la droite, de redescendre, de louvoyer, et de trouver l'ouverture du réduit !

Des bruits de pas précipités. Des appels étouffés, des glissements dans la nuit.

— Elle est là !

Une voix. Pas celle de Rico. Une des deux autres ordures. Le rayon de la lampe dévia légèrement, remonta encore. Au passage, Milena eut le temps d'apercevoir un poing armé, dirigé droit vers les poubelles, juste avant de recevoir le faisceau aveuglant en pleine face.

— Ici ! Ici !

Éblouie, Milena cligna des yeux, et son avant-bras droit se releva. Un mouvement, automatique, réflexe. Mais pour la suite... Plus difficile que prévu. Le combat à mains nues, elle savait. Mais ça... Le stress. L'inexpérience. Cette nuit, c'était le cas ou jamais... Alors, son index pressa la détente.

Deux fois.

Les détonations lui semblèrent assourdissantes. Longs échos suivis d'une plainte sourde, filée, le bruit d'une chute métallique. Le rayon lumineux s'acheva au sol, mourut sur les pavés, s'éteignit. Lampe brisée. Puis un autre son. Mou et lourd. La chute d'un corps. Celui du flingueur. Une cavalcade, un appel :

— Pepe ?

La voix venait de la gauche, débouchant dans la cour. Pour unique

réponse, un gémissement du flingueur touché. Tout allait très vite dans le cerveau de Milena. Pas d'autre lampe à l'horizon.

— Hé ! Pepe !

Pour Milena, l'instant T. L'opportunité. Sans doute la seule. Foncer vers le muret. La grille aperçue l'instant d'avant dans le rayon de lampe. Grille taillée en pics à son sommet. Dangereux, mais, de l'autre côté, une autre cour. Dans ses rétines et dans sa mémoire, elle avait conservé la localisation du porte-flingue nommé Pepe, celle du muret, la hauteur estimée de la grille. Franchissable à la faveur de la nuit, et avec de la chance. Problème, le P.C. genre notebook, format réduit, extra plat, mais handicap en la circonstance. Pourtant, pas question d'y renoncer. Milena posa le pistolet, tira sur le zip de sa combinaison de travail. Vraiment collante. À même la peau, exprès pour exciter les clients mâles. Heureusement, le textile était extensible. Fiévreuse, s'écrasant la poitrine et se griffant la peau, elle parvint à glisser l'appareil dans l'ouverture, réussit à enfourner ses escarpins à sa suite, se meurtrit un sein avec un talon, esquissa une grimace. Des points de couture craquèrent en refermant le zip, elle se cassa un ongle, mais son esprit était tendu vers le muret. Le salut, ou la mort.

Se redressant d'un coup et l'arme revenue dans son poing, elle prit son souffle et bondit en avant. Bousculant les poubelles et déclenchant un concert de couinements, elle jaillit de sa cachette et fonça. Quasiment aveugle dans l'ombre dense, évitant l'emplacement supposé du corps de Pepe, elle avait traversé la moitié de la cour, quand son pied heurta quelque chose. Un objet qui roula de côté... et qui s'alluma !

La lampe torche !

Pas brisée ! Simple faux contact ! La poisse. Dans le rayon mouvant tressautant sur les pavés, elle aperçut le corps écroulé, distingua le temps d'une seconde une silhouette qui rasait un mur sur sa gauche brandissant une arme. L'autre porte-flingue.

— *Eh ! Specie de...*

Un bruit de culasse. Un juron étouffé... Déjà, Milena avait engagé l'automatique dans l'ouverture de son col de combinaison, et, sautant sur le muret, elle empoigna les barreaux de la grille. S'aidant des pieds, elle se hissa d'un élan, envoyant une de ses mains à la recherche du barreau de traverse supérieure. Dans la lueur mouvante de la lampe qui continuait de rouler dans la cour, elle réussit à attraper la traverse, mais, alors qu'elle entamait le mouvement d'enroulement du corps pour tenter le franchissement des pointes de barreaux, une explosion fit trembler la nuit dans son dos. Forte. Un vrombissement passa tout près de sa tête.

Miracle ! Le faisceau blême de la lampe s'était éteint au même moment. Galvanisée, Milena passa une jambe entre deux pics, se hissa davantage, se blessa une main, glissa, se rattrapa, se crut tirée d'affaire en réussissant son rétablissement de l'autre côté, mais sa main blessée la trahit soudain.

— *Putana !*

Une nouvelle détonation assourdissante. Un choc, quelque part dans le mur près de là. Tout le poids du corps sur un bras, Milena bascula. Trop vite. Une violente douleur lui laboura la cuisse droite. Pointe d'acier. Bras tremblants, dents serrées à se briser, elle poussa sur ses bras, s'arracha au pic en étouffant un gémissement, se blessa encore, entendit un objet cascader au sol.

Son pistolet !

Elle se retrouva enfin de l'autre côté de la grille, se laissa littéralement retomber. Contact avec le sol. Brutal. Glissade sur du mouillé. Du gras. Douleur à la cheville. La tête en feu, Milena envoya ses mains par terre, fouilla, fouilla encore. Des choses visqueuses, des ordures. Et pas de pistolet !

Et une troisième explosion.

Et nouveau choc. Violent. En plein dans le ventre !

Une question de secondes !

Dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur, tous les paramètres s'étaient inscrits en chiffres rouge sang. Et, suivant le mouvement, ses doigts avaient activé deux curseurs sur la console de commande de la tourelle. Pré mise à feu, et stand-by. Et en même temps, il avait lancé le char de guerre.

Marche arrière. Pleins gaz.

Telle une fusée, arrachant terres et cailloux et dans un épais nuage de poussière jaune, le TACOM bondit, tressauta, dérapa. Grondant de toute la puissance de son gros Tornado, il avait reculé d'une dizaine de mètres. Calcul parfait, démarche quasi suicidaire. L'objectif, la rampe inclinée de l'excavation. Le seul endroit où...

Encore dix mètres ! Trop loin ! Beaucoup trop !

Là-bas, le fils Armandariz fut animé d'une sorte de frémissement, et, sur son épaule, le tube sursauta, crachant un éclair. Deux secondes. Une...

Si le char ratait la rampe...

Là-bas, une langue de feu avait jailli de l'engin. À la vitesse de 120 m/seconde, la roquette se propulsa en avant. Sur l'écran de

contrôle l'Exécuteur vit nettement sa trace pâle rayer le ciel.

Une trace bien rectiligne, fonçant droit vers le char de guerre.

Pour le désintégrer. Avec lui dedans.

Milena avait mal, très mal. Pourtant, elle courait. Vers n'importe où. Et elle avait de plus en plus mal. À la cheville, au dos, au ventre. Surtout au ventre. Cette fois, contrairement à tout à l'heure devant Marraca au Bimbo, elle ne feignait plus. Une vraie souffrance. Déchirante. Les entrailles dévastées. D'abord le pied de Rico. Salaud ! Puis le coup de feu de l'autre pourri. Cette balle en plein abdomen ! Une douleur si forte et si aiguë qu'elle l'empêchait de respirer. Et de courir droit. Surtout avec sa cheville ! Et ces saloperies de talons ! Dont un cassé ! Elle courait pourtant. Elle cherchait la sortie de ces cours puantes. Un dédale infernal. L'impression de tourner en rond. Un supplice.

Sortir d'ici !

Avec un seul but : déboucher à l'air libre, croiser des gens, arrêter un taxi. Se faire déposer en lieu sûr. Via Pigotti.

Un taxi ! Bon Dieu ! Un taxi !

Mais les taxis ne pénétraient pas dans les fonds de cours. Encore moins la nuit, et, de toute façon, elle n'avait pas un sou. Derrière elle, Milena percevait les pas précipités de son poursuivant. Ce salaud gagnait du terrain. Il allait finir par... Quelque chose roula brusquement sous ses pieds. Ou plutôt, son pied. Le droit. Avec sa cheville luxée. Un bruit d'enfer. Métallique. Là-bas, des voix étouffées. Milena se baissa, tâtonna, ramassa l'objet. Un bout de tuyau. Lisse et gras. Une arme. Elle savait se servir de ce genre de truc. Comme d'un nunchaku.

Sortir d'ici ! Aboutir n'importe où. D'ailleurs, elle ignorait où elle se trouvait. De toute façon, pas question d'aller reprendre sa ruine de Fiat Panda où elle l'avait garée. Trop près du Bimbo. Ces ordures la connaissaient, devaient déjà l'attendre sur place. Peut-être même chez elle.

Chez elle.

Désormais interdit. L'hôtel, des indics partout. Tous les macs, tous les dealers, tous les junkies aussi. Parfois les mêmes. S'ils avaient su...

Les sirènes approchaient. Surtout pas la police ! Surtout pas ! Une seule solution. La via Pigotti. Seulement la via Pigotti. Et un téléphone. Rien d'autre.

Pourriture de Rico ! Tous des pourritures ! Cet enfoiré de Caprioli avait bien failli l'avoir. Sans sa science du combat, sa rage d'avoir été

surprise, et sa peur de tomber entre leurs mains... mais elle s'en était sortie. Provisoirement. Très provisoirement.

Avec une balle dans les tripes !

Elle allait mourir ! Et si elle ne mourait pas tout de suite, ils allaient lui tomber dessus. Aucun doute là-dessus. Leur 4x4 patrouillait forcément dans le secteur. Et l'autre 4x4, le Toyota allait sûrement débarquer. Avec les *cugini*. La deuxième équipe de porteflingues. De vrais sadiques. Elle l'avait compris, rien qu'aux regards dont ils couvaient les filles au Bimbo. Des animaux sauvages, qui reniflaient la femelle à des kilomètres. Ils allaient la trouver. Avec ce collant rouge vif... Pas eu le temps de récupérer ses vêtements personnels. Elle avait certes eu celui de ramasser la veste de Caprio, que Rico lui avait arrachée au cours de la bagarre, mais hélas, pas un centime d'euro dans les poches. Pourtant, à la camorra, même les petits *capi* devaient être pleins de pognon.

Salaud de Caprio !

Les chacals lancés à ses trousses n'avaient rien à voir avec le fric. Le problème, c'était l'ordinateur, et, pour ça, ils ne la lâcheraient plus. Traquée, sans arme, hormis ce ridicule morceau de tuyau. Sans même un téléphone. De toute façon, elle ne tiendrait plus longtemps. Elle se souvenait des mises en garde. Une balle dans les boyaux, ça ne pardonnait guère.

Elle n'arriverait jamais via Pigotti.

CHAPITRE VII

La trace venait de disparaître de l'écran de contrôle, remplacée par un morceau de ciel.

Le TACOM avait plongé dans le plan incliné !

Le terrain d'hostilités était hors champ, le Char de guerre hors de portée de tir. À une seconde... un quart de seconde près ! Accroché aux commandes, l'Exécuteur stoppa la descente, et le van s'immobilisa, exactement à l'instant où la déflagration fit trembler l'espace au-dessus de lui. La roquette du LAW venait d'exploser dans les ruines.

L'instant idoine.

Pied sur l'embrayage, Bolan repassa en marche avant, accéléra, prêt à lancer la procédure suivante. Le LAW était un lance-roquettes à charge unique. Impossible de doubler. Opportunité de temps pour la riposte. Déjà, le char de guerre rejaillissait de l'excavation. Pour s'arrêter aussitôt. Là-bas, Archie Armandariz avait jeté le LAW au sol, et, conscient que le Mercedes ne lui serait d'aucun secours, il s'était mis à reculer à pas de plus en plus précipités, de plus en plus désordonnés. Comme un fou, bras tendus devant lui comme pour repousser la fatalité, il se mit à hurler :

— *No ! No !*

Puis à la cantonade et complètement hystérique :

— Hé ! Vous autres ! Butez-le ! Butez-le !

Il avait l'air de s'adresser à la fois aux deux passagers avant du 4x4, et aux cadavres répandus autour de deux camions, comme s'il n'avait pas bien réalisé la situation. L'Exécuteur balayait la scène du regard sur l'écran de contrôle, manœuvrant les trois caméras en même temps, grâce aux commandes électroniques reliées au computer de bord. Une lueur passa dans ses yeux, tandis que, penché sur la banquette arrière du 4x4 et le haut du buste engagé dans l'ouverture de la portière, Diego Armandariz criait à l'adresse de son fils :

— Imbécile ! T'es même pas foutu de...

Il éructait, bavant de rage. Balayant l'air d'un bras vengeur, son

héritier brailla :

— Je t'emmerde ! Tu m'as toujours fait chier, tu te prends pour un caïd, mais tu t'es fait niquer comme un puceau par ce connard de redresseur de torts !

Très agité, il s'était mis à gesticuler sur place, à sauter d'un pied sur l'autre, à lever les bras au ciel, semblant invoquer les dieux du Crime organisé. Se tournant de nouveau tour à tour vers le Mercedes et vers les camions incendiés, il s'égosilla :

— Qu'est-ce que vous attendez, bande de *cojones fiaccas* ! Butez-moi ce fumier ! Faites-moi péter ce putain de mobil...

La suite fut couverte par le staccato de la rafale. Lourd, bref, définitif. Mack Bolan en avait assez entendu. Du moins, dans ce type de registre. Vingt mètres au-delà du Mercedes, le fils Armandariz parut secoué par la charge d'un taureau. Littéralement soulevé de terre, il battit des bras, renversa la tête en arrière dans une espèce de croassement. Tandis que des fontaines de sang giclaient de sa bouche et de son poitrail éclaté par les grosses .50 de la mitrailleuse frontale du TACOM, il retomba sur ses pieds, donna l'impression de se stabiliser une seconde, avant de plier brusquement les genoux, et de s'écrouler d'un coup, inondant la caillasse et son beau complet de lin clair de son sang bouillonnant.

— ¡ No ! ¡ No ! *Mierda* ! Bolan, tu l'as...

Dans un élan de tout son corps massif, Diego Armandariz s'était jeté en avant. Le bas du corps engagé dans l'ouverture de la portière, il se tordait le cou pour essayer de voir derrière le 4x4. Avisant le cadavre sanglant allongé dans la poussière, il voulut s'éjecter du véhicule, mais une nouvelle rafale le cloua sur place. Aussi brève que la précédente, elle fit trembler le gros 4x4, cribla la portière avant droite, et pulvérisa ce qui restait de verre encore accroché au pare-brise et à l'autre portière avant. Armandariz sursauta si fort que son crâne heurta le haut de l'habitacle.

Sur les sièges avant, les corps de Mario et de Sol achevaient de s'écrouler l'un contre l'autre, tandis que du sang et de choses innommables projetées tous azimuts ruisselaient lentement sur le revêtement intérieur dévasté. Du chaud et du visqueux vinrent fouetter la face de Diego Armandariz. Cela lui coula sur le menton et dans le cou, et, alors qu'une nausée incoercible lui retournait l'estomac, il entendit la voix glaciale résonner de loin dans l'air chargé de poussière et d'odeurs écœurantes :

— On ne bouge plus !

Ponctuant l'ordre, une autre mini rafale vint cribler le sol, un mètre devant la portière ouverte, envoyant terre et caillasse à

l'intérieur. Un caillou frappa le *jefe* en plein front, un autre lui laboura la joue gauche, ajoutant son sang à celui reçu l'instant d'avant. Il sursauta, se tassa, eut un violent hoquet, se tassa un peu plus, et se vomit dessus. À longs jets répugnants et sans même réagir. Hagard, secoué de spasmes, il vit le gros mobil-home sombre redémarrer, rouler jusqu'à une dizaine de mètres du 4x4, et stopper de nouveau. La portière gauche de la cabine s'ouvrit, une haute silhouette athlétique et vêtue d'une sinistre combinaison noire sauta à terre, un simple automatique au poing. Énorme.

Bolan ! Vision surréaliste et cauchemardesque, qui révolta un peu plus l'estomac du *jefe*. Il vomit encore, toussa, s'étrangla, revomit, tandis que l'Exécuteur venait se planter devant lui de toute sa hauteur. Après un silence seulement troublé par le ronronnement du van et les craquements des carcasses de camions incendiés, il dit simplement :

— Tu n'es pas beau à voir.

La voix était plus lugubre encore que relayée plus tôt par la sono du char de guerre. Enlisé dans sa propre galère, Armandariz se demanda si Bolan parlait du charnier général, ou de lui en particulier.

— Et vraiment dégueulasse.

Armandariz ferma les yeux. L'Exécuteur parlait de lui. Remontée du fond de sa conscience, une bouffée d'orgueil lui fit rouvrir les yeux. Redressant la tête et son torse souillé, il planta son regard larmoyant dans la glace de celui de Bolan pour grincer :

— Va te faire foutre.

Pas de réaction. Un instant s'écoula dans le même silence troublé. Et malgré son état lamentable, malgré l'épouvantable massacre et la mort d'Archie, l'esprit de Diego Armandariz se remit à fonctionner. Au ralenti, mais suffisamment pour analyser la situation présente. Contre toute attente, Bolan n'avait pas encore redressé le canon de son flingue vers lui. Alors, quelque part tout au fond de lui, un embryon d'espoir refit surface. Il possédait encore son joker. Peut-être négociable. Sa dernière carte. Ne pas la gâcher. Surtout pas.

— O.K., parvint-il à dire d'une voix à peu près raffermie. Tu as buté mes gars, tu as tué... mon fils... mais...

Il respira un grand coup, enchaîna :

— ... mais mon deal reste valable, Bolan.

— Ton deal, hein !

Armandariz opina de la tête.

— Je veux dire... la tête du *jefe* de Sinaloa. Je parle de Navaja ! C'est son vrai nom, que je peux te refiler. Celui que personne de chez vous connaît.

L'Exécuteur ne répondit pas. Un voile d'angoisse dans les yeux, le pourri insista :

— Bolan ! Ça vaut le coup, bordel ! C'est le big boss, que je t'amène sur un putain de plateau !

Même mutisme de l'Exécuteur. Livide sous son hâle et d'une voix chavirée, Armandariz cria presque :

— Bolan ! Je peux pas te... Merde ! Tu m'écoutes même pas !

Pedro Chavez était croyant. Dans son pays d'origine, tout le monde l'était. Y compris les tueurs comme lui. Il savait même distinguer le bien du mal. Simplement, il avait toujours eu un penchant pour le second. Un très net penchant. Bien plus excitant que le bien.

Même dans cet état de mort où il aurait dû ne plus rien ressentir, il ne se sentait pas bien. Pas bien du tout.

Pedro Chavez savait qu'il était mort, mais il entendait de drôles de voix. La première, bien trop excitée pour être digne du Créateur, quant à la deuxième, beaucoup plus crédible, mais pas plus sympa que la première. Un ton impérieux qu'il avait souvent entendu du temps de son vivant, et qu'il avait toujours détesté. Mais ça aussi, ça devait faire partie de l'enfer. Du moins, son enfer à lui. Sûrement plus redoutable que celui de la plupart des autres. Pour preuve, ce goût salé et chaud qui coulait de sa bouche. Du sang.

Et toutes ces douleurs. Toute cette souffrance physique, qui lui ravageait la viande. Surtout le bras droit, quand il le bougeait. Surtout quand il refermait le poing sur ce truc qu'il avait cherché un si long moment, sans très bien savoir pourquoi. Il savait seulement que c'était important. Vital, même. Un truc qui allait lui permettre d'échapper à ce putain d'enfer.

Même mort et en enfer, il était encore capable de... Tout à coup, l'évidence frappa Pedro Chavez.

Il n'était pas mort !

Pedro Chavez parvint à redresser la tête. Très peu. Très brièvement. À cause de la douleur dans la tête, dans la nuque, tout le long de la colonne vertébrale. Mais son œil capta l'image. Là-bas. À vingt ou trente mètres. Le 4x4 du boss, le pare-brise dévasté, les taches rouges, et surtout, la silhouette. Plantée devant la portière arrière droite ouverte.

Une haute silhouette noire, au bout du bras de laquelle il venait de deviner l'arme. Un gros auto...

Simultanément, son poing s'était refermé sur l'objet, et comme par un étrange phénomène, son sens du toucher revint subitement, avec

celui de l'identification.

Dès lors, tout s'enclencha dans l'esprit de Pedro Chavez. Dans sa mémoire pourtant chamboulée par la douleur, l'arme prit sa forme définitive : M-203.

Le-203 dont il se souvint soudain s'être servi.

Mack Bolan et son putain de char de guerre ! Il l'avait vu, ce mobil-home, et il avait pu assister aux dégâts qu'il faisait. Les camions explosés, les hommes fauchés comme des figurines de foire. Y compris lui-même. Mais lui n'était pas mort. Il pouvait encore accomplir un dernier acte de guerre. Car, s'il n'était pas mort, ça n'allait plus tarder. Certains signes ne trompaient pas. Cet acte serait le dernier. Son chant du cygne.

Grâce au M-203.

Plus de grenade dans le lanceur, mais un chargeur dans son logement. Avec un peu de chance, encore quelques balles dedans. Malgré son état, malgré son corps qui devenait de plus en plus lourd, malgré sa vue qui se brouillait, il maîtrisait la situation. Son poing tenait fermement le M-203, son bras opérait un mouvement sur la droite, son index se posait sur la détente de l'arme, et le canon de celle-ci se levait. Au bout du canon, la haute silhouette noire, avec la visée qui montait, qui montait encore, et qui se stabilisait. En plein dessus. Mobilisant ce qui lui restait d'énergie, Pedro Chavez battit des paupières, parvint à obtenir une image à peu près nette, et, bloquant sa respiration, il pressa la détente du M-203.

L'arme sursauta violemment dans son poing, le chapelet de détonations lui choqua les tympans, couvrit les craquements sinistres des incendies, et, à cette seconde, exactement quand par-dessus le vacarme il perçut un cri de douleur, il vit la grande silhouette noire tournoyer sur elle-même en levant le bras comme pour arrêter ses balles, et il sut qu'il avait gagné. Cela lui fit un choc terrible, insupportable de douleur. Mais il exultait. Pleines de sang, ses lèvres s'étirèrent alors en un rictus sauvage.

Gagné ! Il venait de tuer le grand Fumier !

CHAPITRE VIII

Là ! Droit devant ! Une voûte ! Une issue !

Un escalier sous la voûte ! Deux ou trois volées. Grandes et sombres. Très courants, à Naples. À vue de nez, au moins trente marches. Peut-être plus. Une montagne ! Tout en haut, une ouverture en forme d'ogive. Un porche, diffusant un halo. Un peu de clarté. Le salut, à condition de pouvoir monter. Se tenant l'abdomen et refrénant un gémissement, Milena escalada une marche, deux...

Derrière elle, des bruits de pas se firent entendre. Feutrés. Et un rayon de lampe rampant sur les murs. Encore loin. Sûr de lui, avec sa lampe et son calibre, il la croyait encore à proximité. Terrée dans une encoignure, un fond de couloir, terrorisée, déjà à sa merci.

Il avait raison.

Terrée, terrorisée, épuisée, et salement blessée. Elle avait besoin d'un répit. Elle sentait du tiède poisser sa combinaison au niveau du ventre. Du sang, bien sûr. Dans sa fuite, le P.C. portable avait glissé plus bas, et pesait à présent sur sa blessure, ajoutant encore à la douleur. Avec précaution, adossée contre un mur et prêtant l'oreille aux sons environnants, elle fit descendre le zip de sa combinaison, dégagea l'appareil, voulut l'extraire du vêtement, faillit crier de douleur. Bouche ouverte sur son souffle bloqué, les yeux dilatés de saisissement, elle glissa la main entre le boîtier et sa peau, toucha du mouillé. Du chaud. Poisseux. Elle poussa ses doigts plus loin, eut de nouveau très mal, toucha quelque chose qui bougea, eut encore plus mal. Quelque chose de pointu. Comme du métal. Ou du plastique. Dur, et coupant. Et elle comprit.

Le P.C. était détruit !

Pendant qu'elle escaladait la grille l'instant d'avant, le computer avait glissé de sa poitrine à son ventre. Résultat, l'appareil avait écopé en premier, faisant office de bouclier. À en juger par la douleur, l'ogive n'avait sûrement pas fini sa course dans l'ordinateur, qu'elle avait de toute évidence traversé. La balle était bel et bien dans sa chair. Mais, pour Milena, et quelle que soit la gravité de sa blessure, celle-ci venait de passer au second plan.

D'abord l'ordinateur. Alors, prenant son courage à deux mains, épiant les bruits émanant des cours, Milena acheva d'ouvrir sa combinaison jusqu'au bas-ventre. Serrant les dents et le plus délicatement possible, elle décolla le boîtier de l'ordinateur de sa peau, faillit encore crier quand l'éclat de métal ou de plastique s'arracha de la plaie de son ventre. Des débris mécaniques se détachèrent et tombèrent sur le pavé avec de petits bruits cascadants. Des éclats. Beaucoup. La balle ? Tombée avec les débris ? Impossible à savoir. En tout cas, beaucoup de bruit. Trop. Quelque part dans l'obscurité des cours, les sons confus de la traque cessèrent. L'autre salaud avait entendu. Il était aux aguets. Dangereux. Repartir. Vite. Pendant ce temps, les doigts de Milena avaient exploré le dos éventré de l'ordinateur. Complètement dévasté. Du plastique, et aussi du métal, éclaté. Tranchant. Milena avait possédé plusieurs ordinateurs portables. Enfin, pas vraiment à elle. En tout cas, elle connaissait suffisamment l'emplacement de leurs composants pour se rendre à l'évidence. Dans sa course contre les pièces métalliques, la balle avait fait beaucoup de dégâts. Ses doigts cherchèrent encore, trouvèrent ce qui l'intéressait. Le boîtier du disque dur.

Tordu, à demi arraché. Détruit. Données irrécupérables.

Au même moment, des sirènes gémirent dans la nuit, quelque part là-haut. La police ! Quelqu'un avait donné l'alerte.

Le fiasco était total.

Elle s'était trompée sur elle-même, sur ses capacités. Imbécile ! Elle s'était prise pour... Derrière elle, les bruits de pas Venaient de reprendre. Précipités. Ils s'approchaient. Au moins deux hommes. Elle avait fait du bruit, et la chasse reprenait de plus belle. Déjà, le rayon de la lampe rasait de nouveau les murs tout là-bas.

Et puis, d'un coup, l'idée. Évidente. Impérative. L'ordinateur. La solution. Enfin... une petite chance. Leur donner une raison d'abandonner. Très aléatoire, mais seule voie éventuelle de salut. Alors, Milena déposa l'ordinateur dévasté à ses pieds. Puis, regroupant toute son énergie, elle se remit à monter. Encore des marches, d'autres pierres glissantes... Et enfin, le porche. Au-delà, une rue ! Une voie étroite et sombre, mais où le clair-obscur permettait d'y voir suffisamment pour se diriger. Personne à l'horizon, une seule fenêtre allumée, loin sur la gauche, des voitures stationnées partout. En débouchant du porche, malgré les odeurs de graillon et les remugles de poubelles, Milena eut l'impression de respirer mieux. Mains crispées sur l'abdomen, lèvres serrées pour ne pas gémir, elle fit deux pas, s'arrêta net, un pied suspendu en l'air, le cœur dans la gorge, les yeux braqués sur les deux phares qui venaient de s'allumer, aveuglants.

Avec, au-dessus, un gyrophare qui tournait.

— Bolan ! Bordel de merde ! Tu m'écoutes, oui ou...

La suite fut couverte par la rafale. Un dixième de seconde plus tôt, l'Exécuteur avait fait un pas de côté, tournoyé sur lui-même et levé son bras armé. La portière du 4x4 Mercedes parut secouée par une violente bourrasque, battit en arrière, revint en avant, et tandis qu'elle reprenait sa place initiale, le gros AutoMag. 44 qui avait tonné dans le poing de l'Exécuteur sursautait une deuxième fois. Là-bas, tout près du deuxième camion en feu et à peine discernable dans le nuage de fumée qui rampait au ras du sol, la tête relevée de la silhouette allongée parut frappée par une force invisible. Une force si violente que le crâne sembla se décoller des épaules, et s'ouvrir en deux. Ou plutôt, éclater. Dans une gerbe rouge sombre, qui alla souiller un peu plus le flanc noirci du camion en feu. La silhouette lâcha le fusil d'assaut qui tomba dans la poussière, et, tandis que la carcasse du flingueur se recroquevillait au sol, secouée de frémissements, le bras de l'Exécuteur redescendit le long de son corps, et son index quitta la détente de l'AutoMag pour revenir sur le pontet. Immobile. Calme. Puis son regard se détourna du tueur en fin d'agonie, se tourna vers le 4x4 Mercedes, rencontra celui de Diego Armandariz arrondi de surprise, les deux mains sur le ventre, du sang sourdant entre ses doigts crispés. Puis les yeux du *jefe* descendirent vers la portière ouverte, considérant sa garniture intérieure au cuir gris dévasté par les impacts, se reportèrent vers son abdomen vomissant son sang, parurent évaluer la balistique des projectiles. De cette mort, qu'il n'avait pas vu venir. Sa mort. Visiblement, il n'y croyait pas. Pas encore.

L'Exécuteur, si.

Son regard minéral toujours impassible, il déclara d'une voix calme et neutre :

— Maintenant, je t'écoute, Diego.

Armandariz demeura un long moment hagard. Un reste de vomissure lui tombant sur le menton et le col, il sembla vouloir se redresser, y renonça, reprit son souffle, toussa, et tandis que du sang sourdait de sa bouche, il haleta en relevant les yeux vers l'Exécuteur :

— Merde, Bolan ! Je... ce *maricon* m'a...

— Je t'écoute, Diego.

Les yeux du *jefe* vacillèrent, sa bouche laissa échapper un nouveau filet de sang et son teint virant subitement au bistre sale, il grailonna :

— ¡ Put... puta ! Je... ce con m'a rafa... lé !

Imperturbable, l'Exécuteur répéta sur le même ton :

— Je t'écoute, Diego.

Il marqua un temps, releva le canon de l'AutoMag vers le mafieux, ajouta l'air quasi indifférent :

— À moins que tu ne t'en souviennes pas, du nom du boss de Sinaloa.

Armandariz jeta un regard éperdu vers le corps du flingueur, auquel Bolan venait de faire sauter le crâne. Mais Chavez ne bougeait plus. Alors, dans un borborygme écœurant, il lâcha d'un coup :

— Son... son vrai nom... à Navaja, c'est... c'est Argano !

Il avait jeté le nom très vite. Comme on se débarrasse d'un trop lourd fardeau.

Sans broncher, Bolan garda le silence encore un moment, puis dans le concert des craquements d'incendies, il répéta le nom cité par le *jefe* :

— Argano.

Sur le même ton, avant d'ajouter d'une voix égale et glacée :

— Miguel-Angel Pobles Argano.

— *What ?*

Incrédule, sa grosse face bistre luisante de sueur, de sang et de saouilles, Diego Armandariz ouvrit la bouche, la referma, levant sur l'Exécuteur un regard flottant. L'air de refuser l'évidence, il finit par articuler :

— Tu... tu veux dire que... !

Rebaissant le canon de l'AutoMag, Bolan acquiesça :

— C'est ça, pourri, je veux dire que je suis au courant. Depuis longtemps.

En fait, comme Hal Brognola et comme la D.E.A., l'Exécuteur était en possession de plusieurs noms possibles. Rien que des *canallas* mexicains. De très sérieux poissons, qu'on savait liés au trafic de coke, mais dont on ne connaissait pas encore le rang de chacun dans la hiérarchie mafieuse du pays. Maintenant, l'Exécuteur savait.

— Bolan ! J'ai... J'ai... j'ai besoin d'un toubib !

Implacable, l'Exécuteur asséna :

— Je savais aussi que la valise de fric dans le 4x4, c'était du bidon. Jamais de cash entre toi et tes *basuras* de fournisseurs, ¿ *Verdad ?*

Seule réponse du *jefe*, un nouveau flot de sueur sur sa figure.

— Une règle sacro-sainte chez les pourris de ton espèce, enchaîna

l'Exécuteur, impitoyable. Tout se règle de compte bancaire à compte bancaire, de paradis fiscal à paradis fiscal.

Ces refuges fiscaux, Bolan les savait nombreux. De plus en plus. On parlait du Liechtenstein en Europe Occidentale, mais surtout des Caïmans et de quelques autres, beaucoup plus opaques, comme dans le Sud-Est asiatique, et dans certains pays d'Europe de l'Est. Depuis quelque temps, on subodorait également la « collusion fiscale » de certains États d'Amérique du Sud... nouveaux « alliés » de l'Iran, de Cuba et de Moscou.

— Tu vois, Diego, dit encore l'Exécuteur en hochant la tête, ni ton minable rejeton, ni l'ordure que tu es n'aviez rien à me vendre. Alors...

— *Hé !! No ! Espere ! Attends, je...*

Sans qu'il ait eu le temps de voir le canon de l'énorme AutoMag. 44 se redresser une nouvelle fois, sans même qu'il ait pu entendre l'assourdissante détonation, Diego Armandariz sentit sa tête si violemment rejetée en arrière qu'il eut l'impression, le temps d'une milliseconde, qu'elle s'arrachait de ses épaules. C'était presque ça. Entrée par le front qu'elle éclata en partie, la monstrueuse ogive blindée et spécialement taillée « dum-dum » à son extrémité, était ressortie par son occiput, emportant dans sa course infernale la moitié de la boîte crânienne... et de sa cervelle. Une cervelle crasseuse, comme l'âme de son propriétaire.

CHAPITRE IX

Une voiture de police ! Là ! À moins de trente mètres, et qui avançait vers elle, pleins phares ! Littéralement hypnotisée par le gyrophare qui tournait sur le toit du véhicule, Milena sentait la panique monter en elle.

Pourtant, contenant une plainte, elle refit les deux pas en sens inverse, et se rencognant dans l'angle mort du porche formé par un pilastre, elle se mit à guetter la lente progression des phares dans la ruelle. Et elle se tassait un peu plus dans l'étroit espace entre la colonne et le mur, quand le bruit lui glaça le sang.

Des pas ! En bas des escaliers !

Et de la lumière, mouvante, rasante d'une torche électrique. Les ordures arrivaient ! Et soudain, une silhouette apparut, trapue. Et lampe torche au poing, une autre dans la foulée. Plus grande. Caractéristique.

Rico ! Vivant !

Elle avait raté ce salaud ! Mal visé. Trop peur des flingues. Elle aurait dû l'achever à sa façon. Sans autres armes que ses mains. Ses pieds. Comme elle l'avait fait à l'autre ordure, là-bas, dans sa vie d'avant. Mais tout ça était loin. Ailleurs. Pendant ce temps, en bas, le rayon de la lampe avait accroché le P.C. portable, et Milena perçut une exclamation étouffée. En elle, la rage commençait à supplanter la peur. Elle avait raté cette ordure ! Elle... Dans la ruelle, un coup de sirène. Si soudain et si près, qu'elle sursauta. Au bas des escaliers, les deux ombres s'étaient statufiées, et la lampe s'éteignit. Paralysée, Milena suivait la lumière des phares dans la ruelle. Des phares qui s'étaient arrêtés, qui éclairaient le côté opposé du porche. Une portière claqua, des pas résonnèrent, l'ombre portée d'une silhouette massive se dessina sur le sol inégal et gras, le rayon d'une lampe balaya les profondeurs des escaliers. Apparemment, plus personne en bas. À cet instant, littéralement encastrée dans l'angle du pilastre, Milena sentit une sorte de fatalisme la gagner. C'était fichu. Les flics allaient voir le sang sur le trottoir, la chercher, l'arrêter. Et ils finiraient par tout savoir. Elle serait alors renvoy...

— *Un problema ?*

Une voix émanant de la rue. Féminine. Une policière, sans doute à bord du véhicule.

— Personne, répondit une grosse voix sourde.

— Alors viens ! C'est pas ici !

La fliquette s'impatenait. Un grognement résonna sous la voûte, puis :

— Et merde !

Le ton du renoncement. La lampe s'éteignit, l'ombre portée disparut, un claquement de portière, un vrombissement de moteur, et la nuit reprit possession des lieux.

À cet instant, Milena se rendit compte qu'elle tremblait. La peur. Le contrecoup. Et la douleur un instant passée au second plan revint en force. Souffle coupé, elle resta là, essayant de réfléchir, mais son cerveau faisait la colle.

Elle aurait sans doute encore attendu, sans ces nouveaux bruits de pas, en bas des escaliers.

Rico, et l'autre *assassino*. L'alerte levée, ils étaient toujours là, certains qu'elle était encore quelque part dans le secteur. Alors, complètement épuisée, les nerfs usés et le bout de tuyau serré dans son poing, Milena décida d'en finir. Le coup de poker. Le tout pour le tout. Quittant sa cachette, elle déboucha sur le trottoir de la ruelle. Après un regard de part et d'autre, elle hésitait sur la direction à prendre, quand des bruits de pas résonnèrent dans son dos.

Les deux pourris grimpaient les escaliers !

Mâchoires crispées par la douleur, elle partit sur la gauche. Rasant les façades, serrant les dents et s'attendant à chaque seconde à entendre Rico et l'autre s'élancer à sa poursuite, elle atteignit enfin l'extrémité de la ruelle...

Pour retomber sur la voiture de police !

Là, à cinquante mètres ! Elle avait fait le tour du carré d'immeubles, et revenait dans sa direction. Par bonheur, cette *viale* à la plaque invisible était presque aussi sombre que la ruelle, et, même à cette heure, une circulation clairsemée y persistait. Mêlé au flot des véhicules, celui au gyrophare passa son chemin. Tranquille. Plaquée en hâte dans une encoignure de porte, Milena essayait de reprendre son souffle. Bien sûr, à près de 4 heures du matin, plus un seul taxi en vue, mais, heureusement, plus le moindre piéton non plus sur les trottoirs. Quartier populeux. Peu de noctambules. Pour Milena, la situation s'éclaircissait. Enfin ! Mais prise d'un malaise, elle ferma les yeux, plia les genoux, ne dut de ne pas s'écrouler qu'à l'appui de ses

reins contre la porte au bois râpeux. Attendre. Reprendre des forces. Trouver un taxi, coûte que coûte.

Objectif, via Pigotti. Ensuite, elle...

— *Signorina !*

La voix cloua Milena sur place. Une voix forte, impérative, sur fond de ronronnement mécanique. La *polizia* ! Revenue à l'assaut ! Milena sentit son sang se glacer. Elle n'y arriverait jamais. Elle voulut rouvrir les yeux, n'y parvint pas. Trop faible. Et de toute façon... Puis une deuxième voix résonna. Tout près. Féminine :

— Pardon, mademoiselle, c'est ici, l'urgence médicale ?

Urgence médicale ! Comme avant ! Avant tout ça ! Avant d'être transformée en enragée ! C'était ailleurs ! Loin d'ici. Mais la distance ne changeait rien. Tout recommençait !

Urgence médicale !

Tout défilait dans l'esprit enfiévré de Milena. Trop vite. Elle refusait les souvenirs. Déniait, rejetait le passé. Dans un effort surhumain, elle parvint à dessiller ses paupières. Vision trouble, mouillée de larmes. Des lumières de phares, des ombres fantomatiques. Hostiles. Forme floue d'une carrosserie. Et bien sûr, le gyrophare. Avec une silhouette, qui avançait lentement vers elle, et qui lançait :

— *E' l'ambulanza, signorina ! E' da lei, il malato ?* C'est chez vous, le malade ?

La voix masculine. Tout près.

Donc, la femme était restée dans l'ambulance. Alors d'un coup, tous les vieux réflexes revinrent. Et subitement, la souffrance de Milena fut moins intense. Moins insupportable. C'était comme ça, dès qu'elle se sentait près d'agir. Comme avant, quand le moment était venu de passer à l'action. Dans un autre monde. Encore plus glauque. Se tenant le ventre d'une main et mal assurée sur sa cheville luxée, elle rouvrit complètement les yeux, découvrit toute la scène à travers un voile humide. C'était bien une ambulance. Une belle ambulance toute blanche, stoppée le long du trottoir, avec son gyrophare, sa portière gauche ouverte, et la silhouette. Grande, mince, toute blanche elle aussi. Médecin. Ou infirmier. Une ambulance, c'était un véhicule. Déguerpir d'ici. Très vite. Direction le salut. Via Pigotti. Alors, dans un effort surhumain, Milena fit un pas en avant en gémissant :

— *Si ! Sono la... la malata !*

Et brusquement, elle montra l'extrémité du tuyau métallique en grondant d'un ton menaçant :

— Casse-toi !

Elle vit le type se statufier, ouvrir des yeux effarés, hésiter d'une voix incrédule :

— *Che... che cosa ?*

Indiquant la ruelle dans son dos, Milena insista.

— *Presto !*

Elle savait faire ça très bien. Elle était la meilleure. Meilleure même que les mecs. La plus déterminée. La plus dingue. Admirée de tous. Crainte de tous. Surtout, ne pas flancher ! Aller jusqu'au bout ! Elle avait retrouvé le ton. Celui qui persuade qu'on ne bluffe pas. Qu'on est prêt à tout.

— *Bene ! Bene !* souffla le type en blouse blanche. *Calma !*

Puis avisant le sang qui sourdait entre les doigts de Milena, il fit valoir :

— Vous êtes blessée. Il faut voir un médecin. Aller à l'hôp...

— Dégage !

Milena s'énervait. Claudiquant jusqu'à la portière ouverte du véhicule, Milena ordonna :

— Toi, sors de là !

Disant cela, elle avait braqué l'extrémité du tuyau vers l'infirmière. Une femme entre deux âges, au faciès ingrat et fatigué. D'un ton sifflant, elle pressa :

— Presto ! Se no... Sinon...

Elle détestait ce qu'elle faisait en ce moment. Mais elle n'avait pas le choix. Question de survie.

Sur la droite de Milena, l'infirmier appela :

— Va bene, Emma. Fais ce qu'elle dit.

Comme réalisant seulement la situation, la femme déverrouilla fébrilement sa portière, quitta le véhicule en trébuchant, rattrapée en extremis par le bras secourable de son collègue. Milena s'était déjà glissée au volant, quand son regard se figea à hauteur du pare-brise. Là-bas dans la ruelle, deux silhouettes débouchaient du porche des escaliers, dont l'une balayait la ruelle du rayon d'une lampe torche.

Rico ! Suivi de l'autre porte-flingue !

Le cœur fou, elle vit les deux ordures marquer le pas, puis d'un coup, s'élancer à toutes jambes vers l'ambulance !

Le véhicule s'arracha du trottoir faisant hurler ses pneus sur l'asphalte. Sous l'effet de l'accélération, les deux portières claquèrent en même temps. Un furieux coup de Klaxon fit trembler l'air sur la gauche, un coup de freins résonna tout près, mais, brûlant la politesse au gros camion qui avait manqué la percuter, l'ambulance accéléra

encore. Cinq secondes plus tard, alors qu'elle fonçait maintenant sur la viale sans nom et que déjà elle cherchait à se situer géographiquement, Milena sentit un sanglot monter dans sa poitrine.

Brusque décompression.

Elle avait gagné ! Elle avait sauvé sa peau ! Comme dans une autre vie, quand elle avait réussi à s'enfuir. À s'arracher aux sales pattes de ces flics pourris...

Surveillant à la fois le rétro et la maigre circulation qui la précédait, Milena guettait l'apparition de la moindre lumière clignotante, prête à s'échapper à la première intersection. Surtout pas la police ! Surtout... Mais ne plus penser !

Seulement rouler. Se repérer. Trouver la via Pigotti !

Et tandis que peu à peu la peur s'estompait, que la douleur de son abdomen revenait en force et que sa cheville droite n'était plus qu'élancements aigus, un morceau du plan de la ville inscrit dans sa mémoire lui frappa l'esprit. Un nom de rue appris par cœur. Proche de... Et soudain, la via Pigotti !

Cette fois, la fin du calvaire. Enfin !

Mais d'abord, la procédure. Indispensable. En toutes circonstances, respecter la procédure. Reconnaissance des lieux, vérification du secteur, deux passages minimum. Mais d'ici, la via Pigotti était en sens unique. Étroite, tortueuse, en pente prononcée. Elle devait faire le tour. Maintenant, les instructions s'inscrivaient dans sa mémoire. Prendre la voie dans le bon sens, faire un premier passage, contourner le pâté d'immeubles sociaux, longer le terrain en friche bordé de végétation sauvage, puis repasser devant l'objectif. Le numéro 16. Construction grise, sale et décrépite, inscrite dans un groupe d'habitations sociales situées au nord-est de la ville. Immeuble anonyme et sans grâce qu'elle n'avait vu qu'une fois, mais doté des indispensables caractéristiques de sa destination. Celles d'une planque.

Le but était tout près. Le salut aussi.

Veillant à ne pas commettre d'erreur et essayant d'ignorer ses souffrances physiques, Milena contourna le pâté d'immeubles, le terrain en friche bordé de végétation sauvage, tomba enfin sur la via Pigotti, s'y engouffra sans hésiter, cherchant aussitôt du regard le numéro 16. Qu'elle repéra très vite.

Ainsi que le 4x4 Toyota !

Noir, vitres fumées, stationné dans l'ombre, entre une camionnette de livraison, et deux autres véhicules garés en épi. Un 4x4 que Milena connaissait bien. Trop bien. Celui des cousins. La deuxième équipe de porte-flingués de Caprioli. Ils étaient là ! Ils connaissaient cette adresse ! Incroyable ! Inconcevable ! Absolument impossible !

Pourtant, le numéro de la plaque... À peine eu le temps de déchiffrer. Seulement le début, mais largement suffisant. Ils étaient bel et bien là, et ils l'attendaient !

À cet instant, Milena faillit hurler. De rage, de découragement.

Elle n'y arriverait pas ! Jamais !

CHAPITRE X

Le sol ondulait. Sur l'écran de contrôle surplombant la couchette de la Spartiate cabine de repos du char de guerre, les ondes de chaleur montaient dans l'air, déformant en lentes vagues oscillantes le décor criblé de soleil. Au bout de l'interstate, les longs portiques de la frontière ressemblaient à un gigantesque poste de péage. Mais sitôt la barrière franchie, on était au Mexique. Pour avoir passé la zone line entre San Ysidro et Tijuana à maintes reprises, l'Exécuteur la connaissait mieux que quiconque. Il savait également certains véhicules plus contrôlés que d'autres. Plutôt dans le sens Mexique-U.S.A., mais parfois aussi dans l'autre sens. Notamment les poids lourds, bien sûr, mais également les utilitaires de moindre importance, et les véhicules de plaisance, genre mobil-homes. Mack Bolan en était conscient, même entre les U.S.A. et le Mexique, le temps béni des passages faciles était révolu. Les nombreux trafics de dope et de clandestins avaient considérablement durci les procédures. Moralité, le TACOM n'avait guère de chance de passer inaperçu, et, bien sûr, même la plus laxiste des inspections douanières aurait mis à jour la technologie très suspecte qui l'équipait. Quant à son armement, les mitrailleuses, les lance-grenades, la tourelle de toit lance-missiles... le genre de « gadgets » qui ne passait inaperçu qu'aux yeux des naïfs.

D'où l'attente interminable, le coup de fil de Hal Brognola, qui permettrait à l'Exécuteur de dérouler l'asphalte mexicain, jusqu'à Sinaloa, le fief de Miguel-Angel Pobles Argano, *el nuevo jefe* du cartel de la côte Ouest du Mexique.

À condition de passer le poste frontière sans encombre. C'est-à-dire, sans contrôle. Et, pour ça, Mack Bolan avait besoin d'aide. Deux complicités « passives ». Un agent U.S. pour la sortie du territoire, un autre, mexicain, pour son entrée au pays des tortillas. Le premier collaborait avec le F.B.I., par le biais d'une antenne contrôlée par Brognola, le second servait d'induc au premier. Problème, les deux présences simultanées au poste frontière étaient aléatoires. Vacances, jours de congés, etc. D'où l'attente nécessaire. Moralité, depuis son arrivée sur place la veille au soir, le Guerrier solitaire rongait son frein, prêt à l'action, sitôt le coup de fil du numéro Un du *Justice*

Department.

Sonnerie discrète. Hal Brognola. Enfin ! Quittant la couchette et la cabine de repos, Mack Bolan traversa la coursive exigüe, pénétra dans la partie la plus secrète, la plus sensible du char de guerre. Le module opérationnel. Le cœur du système de destruction massive. Des ordinateurs, des écrans de contrôle, un mini relais satellite, et une console de commandes. Toutes les commandes, y compris les procédures de tirs de l'armement embarqué. Le genre de matériel difficile à soustraire aux investigations douanières.

Sur la console technique couplée aux ordinateurs, un des signaux lumineux des lignes satellitaires très privées, et très confidentielles qui équipaient le van clignotait. Mack Bolan fronça les sourcils. Ligne « sauvage ». Celle que personne n'appelait jamais. Ou presque. En tout cas, pas une de celles couramment utilisées par Hal Brognola, et qui étaient couplées au *scrambler*. Intrigué, Mack Bolan activa l'enregistreur, lança sobrement :

— *Yeah ?*

— *Are... are you mister... mister Kean ?*

Une étrange lueur passa dans le regard minéral de l'Exécuteur, quand il répondit :

— *Yes.*

Pourtant, une sournoise inquiétude lui avait mordu l'épigastre. À ce jour, personne n'avait encore cherché à le joindre sur cette ligne, en l'appelant *mister Kean*. Absolument personne. Moralité, à partir de maintenant, tout pouvait arriver.

Rien que du mauvais.

— Je vais la buter, Pepe ! Je vais couper les nichons de cette pouffiasse, et je vais te les apporter !

Entre deux bouffées de fumée grise, la voix éraillée de Genio Vasari avait résonné sous les poutrelles métalliques à la manière de claquements de fouet. Vaguement retapés en un minable loft à deux niveaux, les anciens ateliers de menuiserie ne sentaient plus ni la colle, ni le bois, ni le vernis. Rien que la crasse, la vaisselle sale, la sueur et l'eau croupie. La tanière des *cugini*. Pepe Caserta, Genio Vasari, et les frères No et Guiseppe Capista. Tous quatre, cousins de branches familiales différentes. Leur trip n'était ni le confort, ni l'esthétique, ni la propreté. Seulement l'adrénaline. Les sensations fortes. Celles engendrées par la dope, ou provoquées par la violence. Surtout quand ils tuaient. Assis sur le tabouret et ses petits yeux très enfoncés dans leurs orbites fixant la face blême du blessé couché dans

le vieux lit en fer, Genio Vasari tirait sur son joint à petites bouffées frénétiques. Après quelques autres nuages de fumée âcre, il se pencha vers son cousin, grinçant entre ses dents :

— T'entends, Pepe ? Je vais lui arracher la peau du cul, à cette connasse ! Parole d'homme, je vais...

— Boucle-la !

Le jeune *assassino* sursauta, tourna la tête, resta bouche bée. Rico ! Deux mètres derrière lui, au débouché de l'escalier. Il ne l'avait même pas entendu arriver ! Visage fermé, nez busqué, front haut, regard froid et fixe, corps d'athlète enveloppé dans des fringues de grandes boutiques. La classe. Genio ignorait l'âge de Rico, il savait seulement qu'il aurait pu être son père, et que sous son apparence chic se cachait un authentique tueur.

Désignant de son regard figé le pétard entre les doigts du jeune tueur, le *caporegime* de Bruno Caprioli reprocha :

— Tu devrais arrêter cette saloperie, Gene. Un jour, ça te tuera.

Un comble ! Le clan trafiquait la dope par quintaux. Mais malgré le ton neutre, le regard fixe de Rico envoyait une espèce d'avertissement. Dans le vieux lit de fer, le blessé croassa d'une voix rêche :

— *Ciao*, boss. C'est sympa d'être...

— Le toubib est venu, ce matin ?

Un vieux type tout rabougri, pas très propre et à forte haleine, envoyé durant la nuit par la Famille. Il avait extrait la balle des côtes de Pepe Caserta, et appliqué les soins nécessaires, mais la fièvre continuait de faire trembler le blessé.

— Euh, oui, répondit Genio Vasari à la place de son cousin. Il a refait le pansement, donné des comprimés et fait une piqûre de...

— *Bene*, coupa Rico Stassi.

Il était resté au bord de la dernière marche de l'escalier métallique, semblant réfléchir à quelque chose, puis fixant de nouveau Genio Vasari de son regard apparemment sans vie, il commenta :

— Tu vas pouvoir te calmer. Tes cousins ont repéré la fille. Arrivée exactement où je savais qu'elle irait, avec l'ambulance qu'on l'a vue piquer cette nuit.

— Bingo ! s'excita le jeune *assassino*. Elle est où, cette salope ?

— Au nord-est de la ville. Pas notre secteur, mais le patron a déjà négocié avec les *amici* du coin.

— Où ça ! s'impatienta Genio Vasari. Putain de merde ! Où est-ce qu'elle se planque, cette pouffiasse !

Il en oubliait de tirer sur son pétard.

— *Calmo* ! renvoya Rico, pas très aimable. Elle est où je viens de dire. Un groupe de trois immeubles minables. Une dizaine d'appartements et de piaules par bloc. Pour la loger précisément, il faudra sans doute un peu de temps. On se relaiera, on la trouvera, et on s'occupera d'elle.

Un éclair passa dans les petits yeux enfoncés de Genio Vasari. Une lumière fulgurante, que Rico Stassi connaissait bien. Depuis des années, il l'avait vue briller dans les yeux de tous les petits tueurs sadiques, excités à la fois par l'odeur de la mort et par celle du sexe. Il savait aussi comment tenir ces petits cons en laisse. Il prévint :

— Pas question de lui couper les nichons. Une pute sans nichons n'intéresse pas les clients.

— *Una puta...*

Stoppant Vasari du geste et s'adressant cette fois au blessé, le *caporegime* ajouta :

— Le patron a dit que la fille te revient de droit, Pepe. À cause de la bastos qu'elle t'a collée dans la viande. Une fois retapé, tu la formeras, et tu la mettras au tapin.

Devenir maquereau. Une sorte de dommages et intérêts. En tout cas pour le cousin une des manières de commencer à grimper dans la hiérarchie camorriste, et d'assouvir sa vengeance. Avec du fric à la clé. Sur son lit de douleur, Pepe Caserta sentit sa fièvre monter de plusieurs crans. Presque autant que l'autre jour, quand il avait débusqué la *ragazzina* des Fragole dans les chiottes, et qu'il lui avait tranché la gorge. D'un seul coup. En véritable expert. Il en avait joui dans son froc.

CHAPITRE XI

— Comment ça va, patron ?

Question idiote, pas de réponse. La rumeur extérieure ne parvenait qu'assourdie jusqu'à la chambre, et n'arrivait pas à estomper les sons feutrés et les divers cliquetis des appareils de contrôle qui entouraient le lit. Ni la respiration caverneuse du patient.

Bruno Caprioli.

Allongé sous le drap, main droite bandée, face grisâtre, un énorme hématome à la tempe gauche, les yeux gonflés, globes oculaires d'un intense rouge carmin, braqués sur le plafond immaculé. La polyclinique de la piazza Miraglia de Naples était réputée pour son confort, du moins dans cette partie du bâtiment, dédiée à la cardiologie. Le boss du Bimbo y avait été admis en urgence, dans la nuit de l'avant-veille, officiellement à la suite d'une chute dans l'escalier de la zone privée du night. Une très mauvaise chute, qui s'était achevée en plein sur le bord d'une marche, qui lui avait enfoncé le plexus solaire. Depuis, Caprioli avait subi un nombre impressionnant d'examens, laissant les médecins dubitatifs. L'arythmie cardiaque consécutive au « choc » persistait de façon inquiétante. La zone d'impact située sous le sein gauche présentait, elle aussi, un énorme hématome, et, outre le sternum légèrement enfoncé, le muscle cardiaque semblait avoir souffert. Par ailleurs, l'I.R.M. avait décelé un épanchement suspect à l'intérieur du crâne, au niveau du temporal gauche, et, suivant l'avis du cardiologue, le neurologue de l'établissement avait décidé de garder le patient en observation. Refermant avec précautions la porte dans son dos, Rico Stassi s'inquiéta de nouveau :

— Ça va, *padrone* ?

Malgré son état, sa céphalée persistante, son rythme cardiaque anarchique, la douleur de son poignet luxé, sa respiration de locomotive et les analgésiques qu'il absorbait par tubes entiers, Caprioli s'énerva :

— D'après toi ! Comment je peux aller, avec la bande de cons que je paye pour qu'ils se fassent cogner et tirer dessus par une gonzesse !

Se rappelant qu'il était lui-même victime d'un cas analogue, il ajouta, mauvais :

— *Putana* ! Comment cette pouffiasse a pu vous avoir, toi et les deux autres minables ! Surtout toi ! Le meilleur, à ce qu'on disait !

« On », c'était le big boss du secteur. Don Gigante, l'autorité suprême, le *capo crimine* du clan. En principe, le qualificatif « don » n'avait réellement cours qu'en Sicile, pour désigner le *capofamiglia*. Mais Gigante exigeait qu'on l'appelle ainsi. De toute façon, Bruno Caprioli ne prononçait jamais son nom. Interdiction de l'intéressé. Ça aurait mis la Famille en danger. Une Famille dont une partie était présente autour du lit. Pietro et Mauro. Les frères. Vautrés dans les deux seuls fauteuils de la pièce, regards levés vers le *caporegime* qui avait failli. Pleins de reproches, voire de menaces à peine voilées.

S'ils avaient su...

Mais justement, ils ne devaient pas savoir. Le big boss l'avait exigé, et à défaut d'être invincible à la bagarre, même contre une femme, Rico Stassi était une taupe intelligente. S'il se foutait totalement des sarcasmes de Caprioli, il connaissait néanmoins les règles. Ne jamais contrarier l'autorité. À Naples, encore moins qu'ailleurs. Il avait beau être « protégé » par la tête du système, une exécution sommaire dictée par le mécontentement d'un *capo* de seconde zone n'était jamais complètement exclue. N'importe lequel des cousins se serait fait un plaisir. Chez les *amici*, l'ascension sociale passait souvent par là. Heureusement, Rico Stassi avait une autre casserole sur le feu. Boulot de confiance. Justement commandité par le big boss en personne. Don Gigante, *il capo crimine*, du clan, lui-même nommé par *il capo di tutti capi*, le chef absolu de toute la camorra. Gigante était un *capo* prudent. Il veillait à tout cloisonner. Diviser pour mieux régner. Pour lui, il s'agissait d'une mission sacrée. Laver l'honneur du clan... et aussi écarter tout danger de voir les flics mettre un peu trop leur nez dans le business. Ça aurait déplu en haut lieu.

Le plan *Sciabola*. Sabre.

Nom d'opération donné par Gigante lui-même. Le premier volet avait été exécuté trois jours auparavant par deux des *cugini*, et avec succès. Le massacre de la famille Fragole. Moche, mais nécessaire, pour entraîner le deuxième volet, que Stassi avait confié à d'autres « prestataires ». Des spécialistes du repérage et des actions commando.

Les *cacciatori*. Les chasseurs. Le patron du Bimbo n'était pas au courant. Toujours le sacro-saint cloisonnement. Si l'opération réussissait, le *caporegime* grimperait encore d'un cran dans la hiérarchie. Et, qui sait, peut-être qu'un jour, il prendrait la place d'un des Caprioli. Voire mieux encore. À Naples, on mourait beaucoup.

Mais en attendant, mieux valait jouer profil bas. Baissant la tête comme il se devait, Rico Stassi fit amende honorable :

— *Si, padrone. Scusi.*

— Tes excuses, mon cul !

Désignant la porte de sa main libre, Caprioli grinça d'un ton méprisant :

— Je suis mieux protégé par ces *cornutti* !

Il parlait des deux flics en civil qui filtraient ses visites dans le couloir. Diligentés par *il capitano* Mauricio Figocento, chef de la police du secteur espagnol, qui s'était arrangé avec son homologue du quartier San Domenico Maggiore. Petite protection rapprochée, à charge de revanche. Complètement addict aux lanières de *sa Lola « Martinete »* du Vesuvio, ce pourri était prêt à n'importe quoi pour couvrir le patron du Bimbo. Appelant Stassi d'un geste autoritaire, ce dernier ordonna :

— Approche !

Dans son complet d'alpaga anthracite froissé, le *caporegime* salua les deux frères d'un signe de tête qui se voulait légèrement emprunté, s'avança vers le lit, adressa au patron du Bimbo une ébauche de sourire gêné, auquel son boss répondit par un bruit de bouche excédé, avant de lancer :

— *Allora ?*

Sous-entendu, les news. Les dernières, bien sûr. Car, par Figocento, le flic, on savait déjà que la police avait retrouvé l'ambulance. Ni la presse ni les médias n'avaient relaté l'incident avec le couple d'infirmiers. À Naples, ce genre d'affaire n'avait pas valeur d'événement. Entre temps, outre Pepe Caserta blessé à la poitrine par le tir de la barmaid, les trois autres cousins et un binôme de *soldati* envoyés en urgence par don Gigante s'étaient relayés via Pigotti, surveillant tout et « criblant » les occupants des trois immeubles sociaux. Sans résultat probant. Selon des indiscretions, un seul studio plus ou moins inoccupé. Passages furtifs de locataires dont on ne savait rien. Bien sûr, les cousins avaient vérifié. Sonné, frappé en vain à la porte du studio concerné, joué du « rossignol », rapidement inspecté le lieu. Studio minable, vide. Le bide. Si cette planque était bien destinée à la fille, cette dernière les avait peut-être repérés, s'était fondue dans la nature. Mais pas pour longtemps. Elle était blessée, elle saignait du bide. Là-dessus, les ambulanciers étaient formels, et, après enquête, cette salope ne figurait sur aucun registre d'admission de centre hospitalier. Peut-être morte quelque part, peut-être pas. En tout cas, c'était une coriace. Experte en arts martiaux, Rico en savait quelque chose et Caprioli aussi.

Qui était-elle ? Évidemment pas une flique, elle aurait ameuté ceux de la patrouille, l'autre nuit. Une privée ? La concurrence ? Tout était possible. En tout cas, elle ou son cadavre demeurerait introuvable. Un sacré caillou dans la godasse de Caprioli.

— Toujours rien, avoua Rico Stassi. Mais les gars sont sur place. Si elle se pointe, ils lui tombent dessus et...

— Ouais ! grinça Caprioli avec une grimace de douleur. Ben moi, j'en ai, du nouveau !

Disciplinant un instant sa respiration de soufflet de forge, il désigna le téléphone posé sur le drap à portée de sa main et enchaîna d'un ton méprisant :

— Pendant que tes connards de cousins se les roulaient dans leur enquête à la noix, je me suis remué les méninges !

Un exploit, compte tenu de l'état de sa tête.

Le boss du Bimbo marqua un temps, reprit son souffle, se toucha la poitrine avec précaution, puis fixant le *caporegime* de son regard carmin, il questionna, acerbe :

— Pit. Ça te dit quelque chose ?

Rico Stassi fronça les sourcils, fouilla sa mémoire, et soudain, il se souvint.

Pit, ça lui disait vraiment quelque chose. Ça datait de quelques années, mais on ne pouvait pas l'oublier. Pit, c'était la violence, dans toute l'acception du terme. La sauvagerie absolue. Mal à l'aise, il commença :

— *Si, padre...*

Lui coupant la parole, le téléphone vibra sur le drap du lit. Levant sa main bandée pour réclamer le silence, Caprioli décrocha, plaqua le portable à son oreille, lança :

— *Si ?*

Il écouta un bref instant, et relevant les yeux sur Stassi avec un petit air triomphant, il dit encore :

— *Capodicino ? Bene.*

Encore un « blanc », puis :

— *Si. Subito.*

Il raccrocha, et les yeux toujours fixés sur le *caporegime*, il commenta sur le même ton satisfait de lui :

— Quand on parle du loup... Il vient de débarquer.

Il, c'était Pit.

Désormais, pas sûr que Pepe ait l'occasion de se venger.

— *Passaporto, per favore.*

Une phrase que le sergent Roberta Riggi n'avait guère besoin de prononcer. En général, à Capodicino di Napoli comme dans tous les aéroports internationaux, tout voyageur aérien franchissant une frontière présentait spontanément le document à son arrivée. Sauf, parfois, certains distraits faisant partie de groupes touristiques. Ce qui était le cas en ce moment. Cinq ou six endormis, parmi une vingtaine d'Américains. Genre retraités en mal d'exotisme, mais un peu fatigués. Voyagé toute la nuit, et ici, le jour n'était pas encore levé. Mauvaise heure, humeur maussade. Comme pour le sergent Roberta Riggi.

Coup d'œil sur le document, vérification aléatoire sur le fichier informatique de l'écran d'ordinateur, puis :

— *Thank you, have a good stay in Napoli.*

Les groupes de touristes, ça épargnait au moins la salive. Pas besoin de demander s'il s'agissait d'un voyage d'affaires. À travers la vitre de son guichet, le sergent Riggi jeta un œil sur la petite foule grise de fatigue, massée en amont du contrôle. Pas de quoi se réjouir. Trois débarquements à traiter en même temps. Américain, espagnol et autrichien.

— *Passa...*

Automatisme verbal coupé net, par l'atterrissage du document dans l'ouverture du guichet. Passeport italien. Roberta Riggi leva les yeux, découvrit l'homme. Fringué sport chic, cheveux bruns, bouclés, légèrement argentés aux tempes et dépassant d'une casquette de golf noire, teint hâlé, traits énergiques, pas vraiment l'air fatigué, celui-là. Mais il y avait quelque chose qui lui déplaisait chez ce beau mâle : le regard.

Le genre d'expression indéfinissable, à la fois intense et vaguement inquiétante qu'on rencontrait trop souvent à Naples, le fief de la camorra. Roberta Riggi était de Florence. Elle détestait Naples. Trop bruyante, trop sale, trop dangereuse. Mais heureusement, sa demande de mutation avait enfin été retenue. Plus que trois mois à tirer.

La fonctionnaire ouvrit le passeport de l'homme à casquette, consulta les tampons, les visas figurant sur les pages. Beaucoup de voyages. Gênes-New York, Naples-Paris, Berlin-Naples, Gênes-Montréal, Gênes... Un certain Ettore Basetti, domicilié à Gênes. Coup d'œil vers l'écran informatique. Dossier des recherches, pas de signalement, remise du passeport à son détenteur. La routine.

— *Grazie, signore. Buon soggiorno a Napoli.*

L'homme rempocha son passeport, adressa un vague signe de tête et, sac de voyage à l'épaule, il traversa un hall constellé d'affiches

lumineuses vantant les mérites de l'hôtellerie locale, gagna la sortie de la zone sous douane, où la foule des voyageurs s'écoulait lentement, poussant les chariots ou tirant les valises à roulettes. Quatre gabelous Officiaient à la fouille des bagages, arrêtant l'un ou l'autre au gré de leur instinct. Se mêlant au flot de touristes, l'homme à la casquette se faufila jusqu'à hauteur d'une brunette frisottée entre deux âges, avec laquelle il avait échangé quelques propos au cours du vol, en se dégourdisant les jambes dans une travée. Elle voyageait seule, poussant un chariot chargé de deux valises, et d'un minuscule caniche sagement tassé dans son sac de transport. Les compagnons rêvés pour passer la douane... dont le « client » idéal était plus souvent le voyageur solitaire. De nouveau, il échangea quelques mots avec la voyageuse, posa la main sur la barre du chariot et tout en joignant son effort à celui de la femme, il distilla une plaisanterie à propos du caniche qui la fit rire, alors qu'ils passaient devant le seul douanier encore à la recherche de sa prochaine victime. Et qui arrêta un autre homme seul, juste devant eux. Papotant toujours, l'homme à la casquette, la brunette ainsi que son caniche franchirent la sortie de la zone, se retrouvèrent dans le grand hall, et, profitant d'un mouvement de foule, l'homme faussa compagnie à la brunette pour se fondre dans la cohue, tout en sortant un portable de sa poche de blouson. Traversant le vaste hall à grands pas, il composa un numéro, porta le combiné à son oreille.

— *Buon giorno. Qui la società...*

Messagerie. Une lueur de contrariété dans son regard noir d'encre, l'homme raccrocha sans laisser de message, gagna la sortie de l'aérogare en consultant sa montre.

Il n'était pas 7 heures du matin, en cette fin de saison l'air des nuits commençait à fraîchir, le ciel bas et lourd laissait présager de la pluie, et la maigre file des taxis ne résorbait que très lentement le flot des arrivées. L'homme à la casquette prit place dans la queue, tenta de nouveau sa chance au téléphone, en vain. Il raccrochait, quand des aboiements furieux résonnèrent derrière lui, en même temps qu'une voix de femme protestait :

— *Go ! Go !*

L'homme tourna la tête, vit ce qu'il avait déjà deviné.

La brunette frisottée et le caniche dans son sac. Vraiment hargneux. Et sans doute effrayé. À cause de cet autre chien, libre celui-là, qui s'était arrêté net, et que la femme essayait de chasser. Un chien pas vraiment libre, car doté d'une muselière. Un animal trapu et au poil sombre, petit molosse de race indéterminée, d'apparence peu sympathique, tirant si fort sur sa laisse que son maître, alors en train de traverser la queue pour quitter la zone des taxis, marqua un arrêt.

Un grand escogriffe, vêtu d'un jogging à capuche, et portant un gros sac à dos. Téléphone à l'oreille, visiblement agacé et tirant sèchement sur la laisse, le type gronda :

— Calme ! Roc !

Ou rocher. En tout cas, de l'allemand. À Capodicino, toutes les nationalités défilaient par charters entiers. Après un regard de reproche méfiant aux deux fauteurs de troubles, et un autre vers l'homme à la casquette pour le prendre à témoin de la muflerie de l'humanité, la brunette frisottée se pencha vers la cage du caniche :

— *O.K., O.K., my treasure ! It's O.K. ! That's nothing !*

Déjà, l'escogriffe entraînait son animal vers une voiture qui l'attendait en double file un peu plus loin. Un veinard. Car pour les taxis...

Heureusement, un moment plus tard, toute une noria de taxis débarquait enfin, et, l'instant d'après, l'homme à la casquette disait au revoir à la brunette. Puis, sautant dans une vieille Mercedes au tableau de bord décoré d'images pieuses, il lança au chauffeur :

— *Napoli, perfavor. Albergo Plaza. Presto !*

CHAPITRE XII

— *Sono un mostro ! Cazzo ! Sono unfottuto mostro di merda !*

— *Va bene, Milio !* Moi aussi, je suis un putain de monstre ! Ferme un peu ta grande gueule !

Dans la brume tenace qui persistait au-dessus du *Campo Santo* de Marano, les voix contenues des deux hommes résonnaient à peine, et les vapeurs de leurs haleines montaient dans l'air frisquet du matin. Au loin, Naples et sa baie étaient tout juste visibles, et bien qu'à moins de cent mètres en contrebas, les carrés du cimetière se diluaient sous un voile laiteux. Les quelques silhouettes grises entourant les trois bières ressemblaient à des fantômes, à part celles du curé, et des deux enfants de chœur, habillés de blanc. Bien peu de monde. Les officiants du clergé, la mère d'Alberta Fragole, une vieille tante, et trois ou quatre voisins de palier.

Obsèques en catimini.

Marano était pourtant la localité qui avait vu naître Alberta Fragole, mais à la mort de son père, sa mère avait émigré à Ceretto où elle était née, et ici, plus personne ne se souvenait vraiment de la famille. Pourtant, la presse et les médias s'étaient largement fait l'écho du triple massacre, et de l'enquête de police faisant état de « soupçons », quant à l'implication probable de la camorra. Bien sûr, Emilio Dagnati et Maximiliano Castano étaient activement recherchés en tant que témoins, mais l'un et l'autre savaient ce qu'une réapparition au grand jour signifierait pour eux. Ceux qui avaient commandité ces trois premiers assassinats n'en resteraient pas là.

Tous deux savaient pourquoi.

D'où leur présence ici ce matin. Recroquevillés sur le balcon de cet immeuble à la construction stoppée depuis des mois, et grâce à leurs puissantes jumelles, Emilio Dagnati et Maximiliano Castano avaient pu identifier tout le monde. Malgré la brume, et leur vision brouillée par les larmes. De vraies larmes. Car respectivement compagnon et demi-frère d'Alberta Fragole, l'un et l'autre éprouvaient une peine sincère. Et quelques remords aussi. Surtout à cause des *bambini*. Mais le mal était fait. Le clan avait appliqué la loi qui sanctionnait les défections,

qui punissait les traîtres. La sentence suprême.

Tous les *amici* de l'*onarabile società* conservaient à la mémoire une des plus sauvages *vendetti trasversali* jamais infligées par *Cosa nostra*.

Le cas Buscetta.

Un *capo*. Un vrai, Tommaso Buscetta., le repent le plus important ayant collaboré avec la justice italienne au début des années 1980. Sans doute le plus puni aussi. Ou plutôt, son entourage. Épouse, enfants, parents, frères, sœurs, cousins, neveux, oncles, tantes, beaux-frères, belles-sœurs, enfants de ces derniers, plusieurs de leurs amis, certains des enfants de ceux-ci, et de leurs proches.

Trente-deux personnes au total, abattues sur ordre de *Cosa nostra*.

Impressionnant et hideux tableau de chasse, destiné bien sûr à punir, mais également à effrayer, à dissuader les futurs candidats à la trahison. À asseoir, à confirmer, à conforter l'incontournable autorité *délia Onarabile Società*. C'était comme ça également au sein de la camorra. Les deux hommes l'avaient su et admis, dès leur prise de serment, en tant que simples *picciotti*. « Petits hommes. » En fait, de vulgaires gros bras. Le premier grade, tout en bas de la hiérarchie. Par la suite, chacun avait fait son chemin, et c'est ainsi qu'Emilio Dagnati avait connu la demi-sœur de Castano. Résultat, un concubinage en dents de scie, et deux enfants. Gisela et Luciano. Lucito, pour lequel son oncle « Maxi » Castano avait un réel petit faible.

Or ce matin, comme ceux de sa mère et de sa sœur, le corps du petit Lucito était dans une de ces saloperies de boîtes de bois verni posées sur les tréteaux de fer, là-bas dans la brume, tout au fond du campo de Marano. Et ni son père ni son oncle ne pouvaient l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

— Ils sont là.

À cause de la brume, la voix frémissante de Castano était à peine audible, mais Emilio Dagnati savait ce qu'il voulait dire. En fait, à la fois les flics et les *sgarriste*. Les *soldati* chargés de les retrouver. Et de les tuer. Peut-être même des *cacciatori*, les chasseurs. Ces spécialistes de l'exécution sommaire utilisés en cas d'urgence. L'équivalent des As noirs de la mafia aux U.S.A. Des unités de tueurs froids et implacables, équipés des meilleures technologies de recherches, auxquels le clan n'avait exceptionnellement recours qu'avec l'aval du *capo di tutti capi*. L'autorité suprême. Dagnati et Castano devaient mourir tous les deux, mais chacun pour une raison différente. Castano pour trahison, Emilio Dagnati par souci de la tradition. Parce que, en refusant d'exécuter le demi-frère de sa compagne et en lui permettant de s'échapper, il s'était lui-même placé au ban des condamnés. Il avait rompu son serment.

— *Putana* ! Je les sens ! Ils sont là !

La voix de Castano tremblait un peu. Chagrin, froid... et peur.

Les nerfs à fleur de peau, Emilio Dagnati gronda :

— Bordel de merde ! Tu t'en doutais pas un peu, qu'ils seraient là ?

Reproche qui fit pâlir la grosse face ronde de Castano. L'évocation de sa trahison le rendait malade de trouille. Et pendant ce temps dans le cimetière, ce curé débile faisait traîner sa bénédiction ! Avec ses conneries, ils allaient finir par être repérés. Ce chantier était régulièrement squatté, et rester là trop longtemps risquait de...

— On se tire. C'est trop dangereux, ici.

« Maxi » craquait. Il n'avait pas l'expérience d'Emilio. Ce n'était pas un tueur. Emilio Dagnati faillit envoyer son « beau-frère » se faire foutre. Le temps d'un éclair, il se dit même que, à cet instant précis, il aurait encore pu lui faire sauter sa cervelle d'abruti, et retourner au sein du clan. *On* lui aurait peut-être pardonné sa faiblesse passagère, et tout serait rentré dans l'ordre. Mais l'évidence le calma d'un coup. Ces ordures avaient fait égorger Alberta et les gosses, et tout retour en arrière lui était impossible.

Il était comme « Maxi ». Condamné à mort. Et Castano avait raison.

Rester plus longtemps ici, était dangereux. Au moins, ils étaient venus accomplir leur devoir. Après un rapide signe de croix, Emilio Dagnati souffla :

— *Bene*. On se tire.

— Je l'ai !

Une voix sourde. Calme, contenue, glacée. Dans l'habacle de la grosse Volvo noire, le voisin du chauffeur s'était soudain penché vers la boîte à gants ouverte. À l'intérieur, un petit point rouge venait de s'allumer sur l'écran du scanner de poursuite. Un récepteur électronique de balise radio qui datait un peu, mais dont l'efficacité en matière de repérage avait largement fait ses preuves.

Ils venaient de loger le beeper.

Une balise radio aimantée de forte autonomie, plaquée la veille sous l'aile de la Fiat. Une voiture que les *cacciatori* de Marino Vento étaient presque sûrs de retrouver ici ce matin. Même pas la peine de la filocher depuis Naples. Le baveux était malin et très méfiant. S'il les avait repérés, tout aurait pu foirer. Restait à présent le plus délicat. Filer la bagnole, sans se faire dépister. Mais ça aussi, les *cacciatori* savaient le faire. Trois équipes, trois voitures, trois scanners, et une

filoché en longue corde pour entamer le deuxième volet du plan *Sciabola*. Si avec ça les autres *stronzi* leur échappaient...

Empoignant le talkie-walkie posé sur ses genoux, Marino Vento lança dans le micro :

— Vous l'avez ?

Quelques parasites, puis deux voix répondirent l'une après l'autre :

— Si.

Le *caporegime* hocha son crâne rasé, et tandis qu'une lueur aiguisait furtivement ses petits yeux noirs, il ordonna :

— *Bene. Avanti !*

Depuis combien de temps Milena se trouvait-elle ici, recroquevillée sur le ciment crasseux de cette cave puante ?

Impossible à évaluer.

Entre deux assauts de douleur et de fièvre, entre deux de ces inquiétantes semi-pertes de connaissance brumeuses, les événements défilaient sous son crâne. Le labyrinthe des cours, Rico, la bagarre, la cavale, le choc dans le ventre, la poursuite, les escaliers, les flics, l'ambulance, le 4x4 Toyota dans la via Pigotti, la peur qui faisait basculer la raison. Et puis le sursaut. L'abandon de l'ambulance le plus loin possible, le calvaire de la marche à pied, la peur de tomber, de mourir. Jusqu'à ce passage permettant d'accéder par-dérrière au N° 16 de la via Pigotti.

Et la clé, trouvée à l'endroit indiqué, dans une fissure du bas de mur de l'escalier. Une clé qui aurait dû représenter le salut. Ou du moins, un répit. Mais Milena n'avait fait que passer à la planque. Un minable studio du premier étage de ce bâtiment gris et sale. Passage de dix minutes à peine. Elle savait que les autres finiraient par l'y débusquer. D'ailleurs, ils étaient déjà venus. Eux ou quelqu'un d'autre, car le bout de fil jaune qui aurait dû se trouver coincé entre le haut du chambranle et le panneau de porte était tombé. Moralité, pas question de rester.

Refrénant la panique qui fouaillait ses entrailles, elle avait pris la trousse d'urgence dans la pharmacie de la salle d'eau, une lampe de poche, la clé de la cave dans le coffret du tableau électrique de l'entrée, quelques paquets de biscuits, des fruits secs et de l'eau dans la kitchenette. De l'eau ! Avec une balle dans les boyaux, boire accélérât le processus vital. Elle le savait. Mais justement, le peu de soins qu'elle avait pu se dispenser dans cette cave insalubre, ne lui avait pas permis de découvrir si la balle était ressortie ou non. Blessure trop large, trop profonde, trop congestionnée. Et cette fièvre

qui ne la quittait pas !

Sa montre ne fonctionnait plus. Verre cassé. La cavale, la bagarre, le salut annoncé... pour aboutir finalement à ce réduit humide et puant, dont l'unique marque de confort se résumait à un seau hygiénique, un pack d'eau minérale, et une glacière sans glace, contenant un minimum vital. Fruits secs, chocolat, biscuits. Pour le reste, nuit et puanteur. Et avec cette fièvre qui la plongeait parfois dans une espèce de léthargie brumeuse, elle avait perdu la notion du temps. Le jour ? La nuit ? Même le portable de l'infirmière avait déclaré forfait.

C'était sûr, ils allaient finir par débarquer dans les caves. Aucune chance de passer à travers les mailles. De toute façon, elle était fichue. C'était le jeu. Elle en avait accepté les règles, et puis il y avait eu le reste. Le beau. L'amour. Prostrée, Milena se sentit malgré elle de nouveau plonger dans cet état qui l'effrayait. Quelque chose qui devait ressembler au début de la mort.

Brusquement, de la lumière filtra entre les lattes disjointes de la porte. Minuterie du couloir ! Et le silence. Le cœur de Milena s'emballa.

Un étourdissement la fit chanceler. Puis d'autres bruits. De pas ! Étouffés, feutrés. Tout près, dans le couloir. Des bruits de pas qui cessèrent... juste derrière la porte ! Qui reprirent. Le cœur glacé, Milena entraînerçut une ombre entre les lattes de bois. Elle eut la force de se pencher, de plaquer son front brûlant au bois rugueux, de risquer un regard dans l'interstice. D'abord, elle ne vit rien, puis une silhouette imprécise qui, de nouveau, passa devant la porte. Un homme. Tenue de sport, lunettes, casquette noire sur la tête, et, au bout du bras droit, un poing serrant la crosse d'une arme.

CHAPITRE XIII

— *Putana !* Je tiens plus !

La relève tardait, et les intestins d'Arno Capista n'arrêtaient plus de gargouiller. Mauvaise pizza. Pendant leur reconnaissance des lieux deux jours plus tôt, ils avaient vu un petit terrain en friches bordé par l'épaisse haie de broussailles condamnant l'accès sur la rue de derrière, et jusqu'alors, ils étaient allés y soulager leur vessie. Mais cette fois, plus question de vessie. Et bien sûr, pas un café dans cette putain de rue ! Rien que des bagnoles qui montaient régulièrement en faisant hurler leurs cylindres à cause de la pente !

— Faut que j'y aille ! Faut trouver un bistrot ! Un truc ! N'importe quoi !

Derrière le volant du 4x4 Toyota stationné sous les arbres de la via Pigotti, son jumeau, Guiseppe, étira ses bras derrière la nuque. Puis, tournant sa face simiesque vers No assis sur le siège voisin, il grogna :

— Fais pas chier !

Sens de l'à-propos. Sous le casque de cheveux sombres coupés en brosse et descendant bas sur le front, les yeux noirs de Giuseppe Capista brillèrent fugitivement dans la pénombre de l'habitacle.

— Tant que ces deux cons sont pas là, on bouge pas. T'as qu'à retourner derrière les baraques. T'auras qu'à te planquer dans la haie. Si la gonzesse montre son pif, ajouta-t-il en désignant son portable posé sur le tableau de bord, je te sonne.

No Capista acquiesça, sauta du 4x4 en vitesse.

— Il va pleuvoir, prévint son frère en ricanant. Magne-toi le cul !

Tandis que No traversait la rue pour gagner la cité miteuse, il s'étira, tourna plusieurs fois la tête, suffisamment fort pour faire craquer ses vertèbres. Une vieille habitude, que son jumeau et lui avaient prise tout jeunes, pendant les échauffements sur les tatamis. Comme le tir en stand, les arts martiaux étaient une très bonne discipline. Ça apprenait à se battre, et à garder son calme en toute circonstance.

Qualités essentielles, quand on était un *sgarrista*.

— Milena ?

La voix était grave, étouffée par le plafond bas et l'air confiné des caves. Mue par un réflexe de survie, Milena se rejeta en arrière. Dans le mouvement, elle faillit crier de douleur, buta dans le seau hygiénique, qui faillit se renverser. Un bruit sourd, qui résonna dans le silence à la manière d'un gong. Entre les lattes de la porte de cave, la silhouette de l'homme s'immobilisa, revint sur ses pas, disparut subitement. Mais la jeune femme devinait sa présence.

— Milena ?

Cette fois, on avait toqué au battant. Glacée de peur, la jeune femme essayait de réfléchir. La porte était fermée à clé et... Soudain, quelque chose se débloqua dans son cerveau. Au Bimbo, personne ne connaissait son vrai prénom...

— Milena, *sono mister Kean*.

Umberto Malafito et Michele Rovere étaient en retard. La circulation à Naples, un fléau qui s'aggravait chaque jour un peu plus, malgré les prix à la pompe qui augmentaient à la même cadence. N'empêche, une camionnette, c'était bien pratique, pour le kidnapping.

Umberto Malafito détestait les embouteillages. Ça le rendait nerveux. Toujours l'impression d'être pris au piège. Une obsession qui datait du temps de ses débuts de *picciotto*. De son premier boulot de simple homme de main. Deux jours seulement après sa prestation de serment au rite d'orientation, devant les *uomini d'onore*. Trois hommes, dont le plus vieux lui avait piqué le doigt pour étaler son sang sur l'image en papier cartonné de San Marco, qu'il avait ensuite allumée. L'épreuve du sang, et celle du feu. Résister à la brûlure, jusqu'à combustion complète. Pour Berto, pas un problème. La douleur, il connaissait. Gonflé d'orgueil, il s'était du jour au lendemain retrouvé lui-même dans la peau d'un mafieux. Il ne risquait plus rien. Il était protégé. Sauf que, dès le surlendemain, on l'avait chargé d'aller bastonner un *droghiere* qui refusait de payer l'impôt. Une punition qui avait mal tourné. Berto Malafito avait tapé un peu trop fort avec son nerf de bœuf. Résultat, un œil crevé, et fracture du crâne de l'intéressé. Pour couronner le tout, la femme du *droghiere* avait débarqué sans crier gare, un couteau de cuisine au poing, folle de terreur et de rage. D'un seul coup de nerf de bœuf, Malafito lui avait fait sauter toutes les dents de devant. Hurlements, gros émoi dans le

voisinage, retraite en catastrophe. Avec la trouille de se voir pourchassé par les flics. Le soir même, Toto avait bombardé deux paquets de Marlboro.

Plus deux, trois ou quatre pétards.

Heureusement, depuis, beaucoup de sang avait coulé sous et sur les ponts, et Umberto Malafito n'avait plus besoin de retenir ses coups. Du grade de *picciotto*, il avait accédé à celui de *sgarrista*. De tueur. Nettement plus confortable sur le plan financier. Trois mille euros par exécution. De quoi voir venir, surtout quand les cadavres s'enchaînaient, notamment lors des guerres entre clans rivaux, plutôt fréquentes, à Naples. Un job également très gratifiant au plan psychologique. Décharges d'adrénaline, plaisir décuplé. Pour Berto Malafito subsistait néanmoins ce syndrome de l'embouteillage, et celui du manque de cigarettes.

— *Putana !*

Son exclamation fit tourner la tête au chauffeur. Face plate, cheveux noirs, longs et très frisés, regard sombre, étrangement figé. Plus âgé de quatre ans que son comparse, Michele Rovere était tout son contraire. Calme en toutes circonstances, et tuer ne lui procurait aucun plaisir. Un simple boulot, qui le faisait vivre. Surpris mais d'une voix posée, il questionna :

— *Cosa ?*

— *Sigarette !* croassa Malafito. *Niente piu sigarette !*

La soudaine perspective du manque lui cassait la voix.

Il ne tiendrait pas toutes ces heures de planque sans cigarettes. Complètement intoxiqué. Il fumait depuis tout gosse. Dès l'âge de sept ans, il tirait déjà sur tout ce qui pouvait faire de la fumée. Feuilles mortes roulées dans du journal, sciure de bois mélangée au tabac des mégots ramassés dans la rue, jusqu'à ce qu'un copain du quartier l'introduise dans le circuit encore très fermé à l'époque, du trafic de cigarettes. Le pied ! Vrai tabac. Blondes américaines à volonté.

— *Bene ! bene !* le calma Miki Rovere. T'inquiète !

Toujours aussi calme. Forcément, il n'avait jamais touché la moindre tige !

— Faut retourner ! lança encore Malafito. On a le temps !

Ils n'avaient pas vraiment le temps, mais, à Naples, les *tabaccherie* étaient pléthore, et, même dans cette circulation, la Piazza Nazionale n'était qu'à quelques minutes. Déjà, ils étaient en vue de la via Pigotti, et Miki Rovere temporisa :

— On va passer les prévenir.

« Les », c'étaient les frères Capista. Les hommes du grand Rico, en

planque dans le Toyota. Pas de problème, ils se connaissaient bien. Et, de toute façon, toujours pas la moindre trace de leur cible. Tuyau crevé. À tous les coups. Alors...

— Pas de problème, mec. Tu l'auras, ton goudron dans les bronches !

D'ailleurs, ils remontaient déjà la via Pigotti.

L'instant d'après, bloquant la circulation sous une pluie à présent serrée, la camionnette stoppait à hauteur du 4x4 Toyota. À l'intérieur, Giusi Capista tourna la tête, le reconnut, abaissa sa glace de portière, l'air interrogateur.

Avisant alors l'absence de son jumeau et ignorant les Klaxons qui se manifestaient déjà derrière eux, Michele Rovere s'étonna :

— *Dove è...*

— Il est aux chiottes !

Énorme coup de chance pour Berto Malafito, qui sauta sur l'occasion :

— Besoin de cigarettes ! annonça-t-il à la cantonade. On revient tout de suite !

Et, avant que le chauffeur du 4x4 ne puisse régir, il lança à Rovere :

— *Avanti !*

Des immeubles sociaux, comme il en existait partout en Italie. Gris, mal entretenus. Environnement sinistre, surtout sous ce ciel bas, où la pluie s'était mise à tomber. Fine et serrée, grasse comme la crasse. Univers pauvre et laborieux, où les habitants ne se montraient qu'à peine. Tout juste un type croisé l'instant d'avant, indifférent et pressé, casquette enfoncée jusqu'aux yeux.

— Ville de merde !

Un jour, quand il aurait gravi un certain nombre d'échelons dans la hiérarchie camorriste et qu'il serait plein de fric, No Capista se paierait du bon temps. Villa sur la côte amalfitaine toute proche, quelques brochettes de filles super top autour de la piscine à débordement... Mais, avant ça, il lui faudrait encore envoyer pas mal de viande froide sur le pavé. Devenir un de ces killers, qui sèment la terreur chez la concurrence, et inspirent le respect au sein de leur clan. Et la reconnaissance du big-boss. Encore pas mal de chemin. Parce que du big-boss et à l'instar de leurs semblables, les frères Capista n'en connaissaient que le surnom : *Don Gigante*. Dans l'Organisation, ils n'étaient encore que des ombres, noyées parmi les ombres. Chez les boss du sommet, un tueur n'était guère plus

considéré qu'un vulgaire *picciotto*.

Heureusement, à cause de la pluie, le terrain en friche était désert, et la haie semblait effectivement suffisamment épaisse pour le cacher.

Putains de boyaux !

Il pleuvait, et dans l'habacle du 4x4 Toyota, Giuseppe Capista n'avait pas très chaud. Il sentait son corps s'engourdir, et il trouvait le temps long. La chiasse de No s'éternisait, quant à ceux de la relève, à croire qu'ils étaient partis chercher leurs tiges à Reggio di Calabria. Il était presque 9 heures du matin et, après cette nuit blanche, la fatigue commençait à se faire sérieusement sentir. Décidément, pas plus que son frère, Giusi Capista n'aimait ce genre de boulot. Comme pour No et pour leurs cousins Gene et Pepe, son truc à lui, c'était l'action. Dans la violence et le sang. Ça au moins, ça le faisait vibrer. Bien plus encore que se culbuter une *ragaz*...

Plongé dans ses pensées, Giusi Capista n'avait même pas vu son frère revenir. Le bruit de la portière arrière qui s'ouvrait le ramena à la réalité, et, simultanément, son esprit enregistra l'anomalie. Pourquoi la portière arr...

— *Non muovere !*

Voix grave. Glacée. Pas l'accent napolitain. Dans le même temps, un objet dur et froid s'était enfoncé dans sa nuque. Dans un réflexe, sa main gauche amorçait un mouvement vers le vide-poches situé sous le tableau de bord, quand la voix menaça :

— Tu bouges, tu meurs.

Dans sa nuque, la pression de l'objet dur s'était accentuée, jusqu'à faire craquer une cervicale sous la peau.

— Donne.

Dépassé par la soudaineté des événements, Giusi Capista ne réagit pas tout de suite, et la voix précisa :

— Par le canon.

Puis elle prévint :

— Je compte. *Uno... due...*

Cette fois, le *sgarrista* réalisa : la police !

— *Si*, dit-il.

Le message était clair. Achèvement lentement le mouvement amorcé l'instant précédent, il engagea sa main sous le tableau de bord, saisit par le canon le Tanfoglio qui s'y trouvait.

Bouillant intérieurement de s'être laissé surprendre, Giusi Capista reprenait ses esprits. Il leva le bras vers l'arrière, et tandis qu'il se

sentait délesté de l'arme, il déclara d'un ton qui se voulait légèrement excédé :

— *Va bene !* J'ai une licence !

C'était vrai. Une licence de tireur sportif, avec autorisation de détention d'armes. Ce qui ne lui donnait toutefois pas le droit de les transporter, avec leurs chargeurs engagés. Mais pour ça, il y avait toujours moyen de s'arranger. Avec les flics de Palerme, le boss savait comment faire, et, d'après son accent, celui-là devait être nouveau dans le secteur.

— *Va bene*, répéta le jeune flingueur. C'est quoi, votre brigade ?

— *Squadra della morte*.

Brigade de la mort ! Qu'est-ce que c'était que cette conn...

— Ton patron. Je veux son nom.

Cette fois, le *sgarrista* ne comprenait plus. Pas le genre de question qu'un flic posait d'emblée. Et puis, celui-là était seul. Et justement, il n'avait pas gueulé « *polizia* », contrairement aux habitudes locales. Moralité, pas un flic. Donc, forcément une embrouille. La concurrence. À Naples, les *faides* se rallumaient régulièrement, et les cadavres se comptaient alors par centaines. Mais ça non plus, ça ne collait pas. Au cours des conflits, on ne posait pas ce genre de question. On abattait à vue. Giusi Capista ne comprenait toujours pas, mais il n'était pas lâche de nature, et dans un sursaut de rage, il renvoya :

— Et toi, *comutto* ! Ton nom, c'est comm...

Une nouvelle fois, les pensées du tueur se gelèrent subitement, et la fin de sa question lui resta dans la gorge.

Là ! Derrière la vitre de la portière de droite, émergeant de la cité et traversant la file des voitures qui grimpaient la rue, une silhouette se précipitait vers le Toyota.

No !

Alors tout alla très vite. Plongeant le buste en avant, le *sgarrista* précipita son front vers le volant, le percuta si fort qu'il eut l'impression que sa peau éclatait sous le choc. Mais brusquement enfoncé à fond, le Klaxon creva la rumeur ambiante de son hurlement strident. Simultanément, son bras droit s'était déployé en arrière dans un terrible mouvement de fléau, et quand son poing cogna dans l'obstacle, il sut qu'il avait gagné. Certitude balayée par le vacarme d'une explosion. Très brève, suivie d'une terrible douleur. En pleine tempe. Puis plus rien.

CHAPITRE XIV

C'était allé très vite, et tout autre que le Guerrier s'y serait sans doute laissé prendre. Mais il n'en était pas à son premier blitz napolitain, et il connaissait le genre de « client » auquel il s'attaquait. Un *sgarrista*. Une de ces jeunes machines à tuer, qui mettaient la ville à feu et à sang, sitôt la moindre guerre déclenchée. Aussi, dès le mouvement en avant du flingueur, l'Exécuteur avait pressé la détente.

Dans le centième de seconde suivant, il avait vu le côté droit du crâne du jeune tueur éclater, et, tandis que des gerbes de sang s'écrasaient sur le pare-brise et le tableau de bord du Toyota, son regard aux aguets avait également surpris ce qui se passait derrière la vitre de la portière droite.

Une silhouette. À moins de dix mètres.

Un homme qui traversait la rue en direction du 4x4, que le *sgarrista* avait vu venir, ce qui, d'évidence, avait déclenché sa réaction éclair. Même corpulence, même tenue vestimentaire, même coupe de cheveux, même front bas, et aussi cette expression sauvage dans le regard. Parfaitement identique. Des frères jumeaux.

Tandis que le Klaxon hurlait, que le corps du jeune tueur achevait de s'affaïsser sur le volant coinçant davantage encore le Klaxon, il y avait eu ces deux mouvements de l'arrivant. Temps d'arrêt sur une jambe, hésitation visible, puis geste rapide du bras droit, la main qui avait disparu dans l'ouverture de son blouson, pour s'en extraire aussitôt, brandissant un Beretta 93-R.

À peine l'analyse visuelle achevée, le pouce du Guerrier avait dégagé la sûreté, et sa main gauche avait fait monter une balle dans la chambre du Tanfoglio confisqué au tueur. Relevant le canon vers la vitre, il s'apprêtait à abaisser celle-ci, quand elle vola en éclats. Dans le vacarme strident du Klaxon, l'Exécuteur se rejeta en arrière. Il était temps. Autour de lui, l'enfer se déchaînait. Profitant d'un bref temps mort, Bolan risqua un œil, aperçut le « clone » qui sautait par-dessus un capot de voiture, en éjectant le chargeur du 93-R. Déjà, son bras armé du Tanfoglio jaillissait dans l'ouverture de la glace explosée, index sur la détente. Alors que le tueur retombait sur ses pieds en pointant de nouveau son arme vers le 4x4, l'Exécuteur tira. Deux fois.

Dans l'urgence, et plus haut qu'il ne l'aurait fallu pour toucher sa cible. Volontairement. Tir d'intimidation, destiné à stopper l'adversaire. Puis il retint son doigt. Trop de voitures.

Principe sacré, ne jamais toucher d'innocents.

Alors, changeant de tactique et tandis que des éclats recommençaient à voler dans l'habitacle, le Guerrier allait plonger sur le plancher du 4x4, quand le choc lui dévasta le côté droit de la tête. Violent, atrocement douloureux. Un sifflement aigu lui vrilla le cerveau, sa vue se brouilla, et il se sentit tomber dans un gouffre noir.

*
* *

Dans la circulation brusquement stoppée, Umberto Malafita et Michele Rovere avaient entendu le Klaxon, mais également les mini rafales. À peine distinctes dans le bruit ambiant des moteurs, quelque part un peu plus haut. Eh ! Che...

L'exclamation de Toto Malafita n'alla pas jusqu'à son terme. À travers le pare-brise de la camionnette, il venait de découvrir l'auteur des mini rafales.

No ! Ou Giusi... enfin, un des jumeaux !

Cinq voitures plus haut dans la via Pigotti, sautant par-dessus les capots, le *sgarrista* rafalait comme un malade. Cigarette aux lèvres, Toto Malafita s'exclama dans un nuage de fumée :

— Qu'est-ce qu'il fout, ce con !

Les yeux arrondis de surprise. Il n'y comprenait rien. Pas plus que Miki Rovere, qui, les mains sur son volant, regardait la scène avec le même air dépassé.

No Capista qui rafalait son propre 4x4 !

Miki Rovere resta une seconde bouche bée, et, soudain, il vit là-haut un bras émerger à la portière arrière du Toyota. Un bras armé. Là-haut, les jumeaux étaient en train de s'entretuer !

Miki Rovere vit la silhouette du jumeau trébucher, agiter bizarrement son arme, avant de s'éclipser brusquement derrière le rempart des voitures immobilisées. Miki jeta à Toto :

— Vas-y, dit-il. Jette un œil, mais discret. Pas d'emmerdes.

Il connaissait les quatre cousins de réputation. Des dingues. Aussi bien Genio et Pepe que les frères Capista.

Du fait de sa plus longue expérience, Miki Rovere savait qu'il ne fallait jamais intervenir de son proche chef lors d'un début de bagarre inter-clans. Toujours attendre les ordres. Or, ce qu'ils venaient de voir

posait trop de questions. Dans tous les cas, d'abord savoir, ne frapper qu'ensuite si indispensable. On avait déjà vu des *faides* désastreuses, déclenchées par la simple erreur d'interprétation d'un incident mineur.

— Tu mates seulement, recommanda-t-il encore. Et tu reviens me...

Trop tard. Toto Malafita se faufilait déjà dans la circulation bloquée.

Une douleur sourdait, de plus en plus intense, quelque part derrière l'oreille droite. Reprenant ses esprits malgré l'atroce migraine qui lui vrillait le crâne, l'Exécuteur avait rouvert les yeux. Devant son nez sur la banquette gisait une poignée de maintien, encore attachée à un morceau de carrosserie, le tout arraché par les balles et maculé de sang. Le sien ? Celui du chauffeur ? Contre toute attente, le Tanfoglio était resté dans son poing. Il s'aplatit sur le plancher du 4x4, y retrouva sa casquette, et la perruque de cheveux noirs cousue à l'intérieur. Enlevées de sa tête par le choc de la poignée. Sans importance. Les balles continuaient de pleuvoir, l'endroit sentait mauvais.

Quitter le 4x4. Vite !

Brusquement, une accalmie dans les rafales. Déjà, l'Exécuteur déverrouillait la portière opposée, plongeait à l'extérieur, roulait sur le trottoir défoncé, se retrouvait entre la roue avant gauche du Toyota et le tronc d'un arbre, avança la tête, risqua un œil en contre-plongée.

Au même instant, il vit le « clone » agiter son arme, comme s'il s'énervait après elle. Puis, subitement, le type sauta de côté, se faufila entre deux voitures... et disparut d'un coup.

Seule explication, plus de munitions.

Du coin de l'œil et entre les roues du 4x4, Bolan assistait à la panique. Des gens abandonnaient leurs voitures, refluaient vers le bas de la rue. Agitation folle, irrationnelle. Car plus aucun coup de feu, même plus de tireur. Plus d'ennemi pour l'Exécuteur. Il devait décrocher. Après tout ce cirque, les *carabinieri* allaient débarquer. Une question de minutes.

Encore un peu groggy, Mack Bolan se redressa. Profitant de la confusion, de la désertion de presque tous les témoins, il ouvrit la portière avant gauche du 4x4, attrapa le cadavre du *sgarrista* par le bras, le fit basculer sur le trottoir. Cessant d'un coup, le vacarme du Klaxon fit place à un silence brutal. Épais. L'Exécuteur sauta au volant du véhicule, et, préférant ignorer le contact poisseux du sang sur le siège et sur le volant, il enclencha la marche arrière, manœuvra, et

martyrisant au passage les pare-chocs des véhicules qui l'encadraient, il parvint à arracher le 4x4 à l'étroit espace de stationnement. Se retrouvant sur l'asphalte cabossé de la via Pigotti, n'y voyant qu'à peine à travers le pare-brise miraculeusement intact, mais maculé de sang et d'horribles débris, il dut encore froisser de la tête, entre deux voitures abandonnées en double file. Enfin, d'un coup d'accélérateur, il lança le Toyota dans la voie déserte en amont, cherchant déjà des yeux le prochain croisement.

En espérant avoir convaincu. Faute de quoi, il serait venu pour rien. Ou presque.

Un sauvetage, certes, mais une seule exécution, et seulement un sous-fifre.

Un croisement. Enfin !

Rue à droite. Virage en trombe. Ici, la circulation avait eu le temps de s'écouler depuis sa rupture dans la via Pigotti. En quelques secondes, le 4x4 tomba sur le croisement suivant. Coup de volant à droite, accélération, encore cent mètres, et coup de freins. Au pied de la haie qui bordait le terrain en friche, à l'arrière des immeubles sociaux. Se penchant vers l'ouverture de vitre de portière droite dévastée, Mack Bolan lança à la cantonade :

— Milena !

Derrière le Toyota, des coups de Klaxons. Il obstruait la voie. Heureusement à cet instant, une partie de la haie grossière s'écarta. Quelques mètres en arrière. Dans le rétro de portière, l'Exécuteur distingua une tête, aux courts cheveux ébouriffés. Se penchant davantage, il ouvrit la portière droite à la volée, passa le haut du buste dehors en criant :

— Milena ! *Sono qui !*

Il vit cette fois la jeune femme se tourner vers lui, capta son regard affolé, son mouvement de recul... puis sa disparition !

— *Shit !*

Réalisant son erreur, Bolan bascula le buste par-dessus le dossier du siège avant, récupéra l'ensemble casquette de golf et perruque sur le plancher du véhicule, s'en coiffa à la volée, et ressortant le buste à l'extérieur, il cria de nouveau :

— Milena ! *Guarda qui ! Sono mister Kean !*

Rien.

Le Guerrier allait cette fois sauter à terre pour courir vers l'endroit où il avait vu Milena, quand, brusquement, la haie s'ouvrit de nouveau sur la jeune femme. Juste à hauteur du 4x4. Soulagé, il cria :

— *Presto !*

Boitant bas, tenant des deux mains son abdomen taché de sang, la barmaid du Bimbo parvint au véhicule, et Bolan dut l'aider pour la hisser sur le siège du passager. Derrière, les Klaxons redoublaient d'énergie, mais, surtout, des sirènes commençaient à hululer quelque part.

— *Sportello !* cria de nouveau le Guerrier en se remettant au volant.

Visiblement mal en point, Milena le regardait sans comprendre. Il insista :

— La portière !

Toujours pas de réaction. Sans importance. L'accélération refermerait cette satanée...

— *Oh, no !*

Le cri de la jeune femme avait exactement coïncidé avec l'apparition d'une silhouette, jaillie de la haie comme par magie.

Le sgarrista !

Calibre au poing, le jeune type bondit sur le trottoir, face déformée par la rage. Levant son arme vers la jeune femme, il hurla :

— *Stronza !*

Le Tanfoglio était remisé dans le vide-poche du 4x4, et, de toute façon, Milena faisait barrage entre Bolan et le *sgarrista*. Alors, le Guerrier fit les deux seules choses possibles à cet instant. Tandis que son pied enfonçait l'accélérateur, que le Toyota se ruait en avant, il empoigna les cheveux de Milena et d'une puissante traction, il la bascula vers lui. Exactement en même temps qu'éclataient les premiers coups de feu.

CHAPITRE XV

C'était impossible. No Capista était sûr d'avoir touché le type. Dans le 4x4, il avait nettement vu sa casquette s'envoler lors de ses tirs, avant qu'il ne disparaisse. Touché par une de ses balles. À cette distance, No Capista n'avait jamais raté une cible. Et s'il n'avait pas été obligé de recharger le 93-R au plus mauvais moment, il l'aurait truffé, le mec. De toute façon, il avait eu la fille. Juste à l'instant du démarrage en catastrophe du Toyota, il l'avait vue s'écrouler sur le type. Et s'il avait eu la fille, il avait rempli son contrat.

Restait Giusi.

Capista avait nettement vu son frère tourner la tête vers lui, avant de se jeter sur le volant. Le coup de feu et le sang sur le pare-brise n'étaient venus qu'après. Il en était certain. Or, il était également sûr que Giusi n'était plus dans le Toyota dans la seconde phase de l'opération.

La rage au ventre, No Capista sentait ses idées chanceler. Plus moyen de penser calmement. Tout en retraversant en hâte la cité maintenant en pleine agitation, il revoyait le film de l'action dans sa tête et...

Guisi ! Merda !

Débouchant via Pigotti et découvrant la foule à présent amassée à l'ancien emplacement du 4x4, il sentit un flot glacé lui envahir les boyaux. En deux bonds, il sauta par-dessus les capots, fendit la foule, découvrit le corps.

Giusi ! Tout un côté du crâne éclaté et des gens qui se penchaient sur lui. Frémissant d'une haine incontrôlable, No restait là, les yeux fixés sur le cadavre de son jumeau, parfaitement reconnaissable, malgré l'horrible blessure.

Soudain, No Capista prit conscience du silence et de l'intensité de tous ces regards levés sur lui, et des sirènes qu'on entendait au loin. Alors, après un dernier regard au cadavre de son frère, il se mit à reculer. À fendre la foule en sens contraire. Jusqu'à ce que son dos bute dans un obstacle, qu'une poigne saisisse son bras, et qu'une voix tendue lui souffle à l'oreille :

Un silence pesant régnait dans la chambre 407 de l'Albergo Plaza. Allongée sur un des deux lits, enroulée dans un peignoir de bain de l'établissement, la nuque posée sur deux oreillers, Milena semblait souffrir un peu moins. Cela se voyait à son regard. Et sa respiration s'était nettement améliorée. Les analgésiques commençaient à faire leur effet. Les antibiotiques aussi.

Déjà presque une heure.

Après une course faite de ruptures de filatures éventuelles, Mack Bolan avait stoppé le 4x4 dans une-voie discrète, afin d'y vérifier l'état de la jeune femme. Un instant, il l'avait crue atteinte par les derniers tirs du *sgarrista*. Heureusement, ce n'était pas le cas. Seulement la douleur de sa blessure à l'abdomen et le fait de l'avoir couchée contre lui. Pas vraiment rassuré pour autant, il avait hâtivement nettoyé le pare-brise et le tableau de bord du Toyota, avant de redémarrer, en surveillant le rétro. Un moment plus tard, abandonnant un instant la blessée dans le 4x4, il avait acheté un long imper pour femme avec capuche, dans une galerie marchande, non loin de la Piazza Capuana. Enfin, aidant la jeune femme ainsi vêtue, ils avaient pris un taxi, qui les avait déposés via Principe Umberto, devant l'Albergo Plaza.

Essuyant quelques regards intrigués de la part du personnel, ils avaient gagné la chambre de Bolan, retenue par téléphone des U.S.A., où il avait pu procéder aux premiers soins, grâce à sa trousse d'urgence. Mais Milena avait vraiment besoin d'un médecin. Discret, évidemment. Et de toute urgence. Pour le moment, outre le fait d'avoir récupéré la jeune femme, et de savoir depuis son coup de fil qu'elle s'appelait Milena Bariani, le résultat de son début de blitz était plutôt maigre. Les quelques bribes de confidences hachées, entrecoupées de plaintes et de claquements de dents qu'elle était parvenue à lui concéder durant l'administration des soins l'avaient laissé sur sa faim. Les raisons de son appel sur la ligne confidentielle du TACOM étaient loin d'être claires. Un P.C. portable, des tueurs à ses trousseaux, une patrouille de la police, un patron de bar, une ambulance... pas forcément dans l'ordre. Unique élément concret :

Gina Loella.

La seule personne qui ait pu lui fournir le numéro du TACOM. La ligne de *mister* Kean.

Pour quelle raison, mystère pour le moment. Bien sûr, le Guerrier avait plus ou moins son idée sur la question, et, à deux reprises, il avait essayé de joindre son amie sur ses portables, professionnel et privé, afin de vérifier, et aussi d'obtenir l'aide d'un médecin, voire

d'un chirurgien. Double résultat, répondeur. Il n'avait pas laissé de message. Inutile. Toute coupure de contact avec Gina signifiait « *missione* ». En clair, opération d'infiltration. La spécialité du jeune lieutenant de cette cellule de la SLAM. Groupe très confidentiel, quasi clandestin, dont aucun flic italien lambda ne pouvait se procurer la liste des agents.

Bolan avait ensuite tenté de joindre le portable de son autre amie, Claudia Simoni, capitaine de la SLAM, et supérieure hiérarchique de Gina. Là encore, répondeur. Se faisant passer pour un conseiller de l'ambassade U.S. de Rome, il avait obtenu un correspondant sur le numéro de son service. Peu bavard. Le capitaine Simoni était en déplacement à Bruxelles. Sans plus d'information. Bolan avait alors rappelé son portable, et laissé un message. Appeler d'urgence. Au bout de près d'une heure, toujours rien. Moralité pour l'Exécuteur, et surtout pour Milena, ne restait qu'une solution.

Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department*.

Brièvement mis au courant de la situation, et pas plus surpris que cela malgré son réveil en pleine nuit à Washington, le grand Fédéral avait promis de faire son possible. *Safe house*, et médecin. Et plus si nécessaire. Très implantée en Italie, l'Agence y comptait nombre d'infrastructures, dont certaines clandestines, destinées à ses opérationnels, mais également à héberger transfuges, « alliés » et repentis de toutes sortes.

Cela faisait à présent plus d'une demi-heure, et, sur le lit, la jeune femme semblait aller un peu mieux. Pour le Guerrier, il était temps de passer à la phase suivante. Un vrai débriefing. S'asseyant au bord du lit, il appela :

— Milena ?

La jeune femme leva les yeux sur lui, esquisssa une ombre de sourire. Signe qu'elle souffrait moins. Enfin ! Après s'en être assuré, il commença, en italien :

— Milena. Il est temps de tout me dire, maintenant. Tu ne crois pas ?

En adoptant d'emblée le tutoiement. Elle était très jeune, et ce type de rapport créait souvent une sorte de complicité. La jeune femme battit des paupières, répondit :

— *Si. Perd...*

Elle marqua un arrêt, enchaîna :

— *But...* On peut parler en anglais, si vous voulez.

Elle avait noté l'accent de Bolan, et effectivement, son anglais était correct. Outre une pointe d'accent de son côté aussi. Genre pays

baltes. D'ailleurs, son patronyme parlait pour elle. Intéressé, le Guerrier demanda :

— Roumaine ? Bulgare ?

— No. Albanaise.

— Hum. O.K. Tu peux me dire comment tu connais Gina Loella ?

Le regard de Milena chavira une seconde, remonta vers celui de Bolan, et une brève expression de défi au fond de ses prunelles sombres et humides de fièvre, elle déclara :

— *Love story.*

Pas besoin d'un dessin. Mack Bolan connaissait tout de son amie, y compris sa nature intime. Gina Loella n'aimait bibliquement que les personnes de son sexe. Mignonne à faire craquer toutes les lesbiennes de la Création. Tous les mecs aussi.

— Mais encore ?

Milena Bariani ferma les yeux, les conserva ainsi pour continuer :

— On s'est rencontrées à Rome, l'été dernier dans un night où j'avais réussi à trouver un boulot de barmaid. Une boîte lesbo. La patronne se doutait que j'étais clandestine, mais elle avait des vues sur moi. C'est là qu'un soir, j'ai lié connaissance avec Gina. On est devenues amies, puis... enfin, vous voyez.

Elle hésita une seconde avant de continuer.

— On a eu cette histoire, puis forcément elle a fouillé dans ses fichiers et elle a appris que j'étais Bulgare, mais que j'utilisais un faux passeport, et que mon signalement répondait à une fille qui avait fui la Bulgarie...

Milena esquissa une grimace. La douleur. Puis enchaînant dans un soupir, elle avoua :

— ... parce que la police m'y recherchait.

— Pourquoi ?

La jeune femme rouvrit les yeux, et affichant la même expression de défi, elle avoua encore :

— J'ai tué un type. Ramiz Kudi. Un proxénète de la mafia de Tirana.

L'histoire devenait intéressante. Ouvrant grand les oreilles, le Guerrier encouragea :

— O.K. Raconte.

En phrases parfois entrecoupées de grimaces de douleur et de plaintes refoulées, l'Albanaise résuma son épopée. Ou plutôt, son calvaire. Issue d'une des rares familles plutôt aisées de Tirana, elle avait eu l'opportunité de suivre un cursus scolaire satisfaisant,

notamment au niveau des langues, et de pratiquer plusieurs sports, dont le tennis, l'équitation, et aussi les arts martiaux. Dont l'aïkido et le jiu-jitsu, alors en vogue dans les milieux bourgeois albanais. Excellente athlète et de solide culture générale, elle envisageait une carrière d'enseignement sportif, puis une émigration à l'étranger, en Italie, ou au Royaume-Uni, grâce aux relations de son père. Projets brutalement avortés, quand, en septembre 1998, le député démocrate, et président de la commission de défense du Parlement, Azem Hadjari, s'était fait assassiner. Menées en partie par les partisans de Sali Berisha, de graves émeutes avaient alors éclaté dans la capitale, faisant beaucoup plus de victimes que le pouvoir n'en avait admis. Parmi elles, le père de Milena et son chauffeur, dont la Mercedes qui tentait de forcer la foule avait été prise d'assaut par des « éléments incontrôlés », probablement sunnites. Brutalement privée des fonds paternels et sa mère devenue folle de douleur et internée, Milena avait dû renoncer aux études. Heureusement, sa maîtrise de l'anglais et ses bonnes connaissances en italien lui avaient très vite permis d'occuper un emploi de barmaid, au bar à cocktail américain du Diplomat Fashion Hôtel de Tirana.

C'est là qu'elle avait été repérée par la mafia du secteur. On comprenait pourquoi. Milena Bariani était une très belle fille. Un corps de gymnaste aux muscles déliés, et plutôt jolie, malgré son état actuel. Pour les gros macs albanais, un superbe capital, à condition de la recruter. Évidemment, pas question pour la jeune femme de changer son statut de barmaid en celui de prostituée. L'émigration, oui, mais pas à ce prix. Un refus qui avait tant exaspéré la mafia locale qu'elle n'avait pas tardé à appliquer une de ses méthodes de prédilection. Le kidnapping. Enlevée une nuit à sa sortie du Fashion et droguée dans la foulée, elle s'était réveillée le lendemain, gisant au fond d'une cave sur un matelas puant, piquée à l'héroïne durant son inconscience, puis abondamment violée. Immonde crime pour une femme, encore plus terrible s'il en était, pour une adepte de Lesbos... et vierge ! Les jours suivants, les viols s'étaient répétés, accompagnés de coups, et de nouvelles doses de dope.

L'Exécuteur fit la grimace. Il connaissait bien les méthodes des mafias albanaises. Parmi les plus brutales, les plus sauvages de la nébuleuse criminelle internationale.

Pour Milena Bariani, l'enfer avait duré plusieurs jours. Jusqu'à ce qu'un soir et devant son refus tenace de coopérer, le boss du clan vienne en personne, afin de la soumettre. Ramiz Kudi. Un colosse, tout en muscles, tête de brute et sadisme légendaire, qui semait la terreur dans le Tirana interlope. Nouveau viol, et là, coup de folie de Milena. Complètement exposé à l'héro, son esprit avait basculé, et son instinct du combat à mains nues avait fait le reste. Elle avait tué le colosse.

Aikido pour le maîtriser, jiu-jitsu pour lui faire mal. Très mal. Côtes enfoncées, coude brisé. Hélas, le mac était un coriace. De sa main libre, il avait réussi à extraire un calibre de ses fringues en désordre, et Milena n'avait pas eu le choix. Courte lutte, saisie de l'arme, pression sur la détente... Mort instantanée du pourri.

Par elle ne savait quel prodige, Milena avait ensuite réussi à s'enfuir de la cave, puis balançant quelques balles au hasard avec l'arme du mac, elle avait stoppé ses poursuivants, avant de disparaître dans la nuit. Folle de terreur, elle avait alors pensé se rendre à la police, mais elle connaissait la réputation des flics de Tirana. Beaucoup mangeaient dans les mains des mafieux. Alors, elle avait contacté une des relations de son père. Un véritable ami, qui pour l'aider à fuir le pays, n'avait exigé qu'une petite séance de lit. Un viol de plus, et pas le moins immonde. Mais Milena avait accepté, et deux jours plus tard, elle débarquait à Brindisi, nantie de faux papiers, au nom de Sandra Terranova. Vraie-fausse identité, car l'intéressée avait bien existé. Une Albanaise originaire de Durrës, qui avait épousé un agent commercial de Turin, et qui avait trouvé la mort avec lui dans un accident de voiture cinq ans plus tôt. Milena ignorait par quels canaux administratifs le passeport de la morte s'était retrouvé à Tirana, mais elle savait qu'en cas de contrôle poussé par la police italienne, elle risquerait de très gros ennuis. En fait, le pire qui puisse exister dans son cas. L'expulsion.

Retour à Tirana, avec procès pour meurtre, et prison à la clé.

Et les macs au bout du chemin. Même dans les prisons albanaises pour femmes, les mafias faisaient la loi. Alors, quand Gina Loella avait promis à Milena de la couvrir si elle acceptait de travailler pour elle... Le genre de proposition qu'on ne refusait pas, et Milena était devenue son indic. Par amour, et par nécessité.

C'était ça aussi, la police. Surtout dans la spécialité exercée par la SLAM.

Quand Milena eut terminé son récit, le Guerrier savait tout. L'engagement de la barmaid au Bimbo, dont le gérant s'appelait Bruno Caprioli, fiché à la SLAM comme « individu en odeur de mafia ». Un petit espionnage quotidien portant sur le boss et son entourage, mais qui n'avait pas donné grand-chose, hormis le nom du « baveux de ce *fanculo* de Maxi », prononcé un soir par Tonino Marraca, le chef de bar du night, après avoir annoncé son arrivée par Interphone à Caprioli. En langue pègre, « baveux » signifiait avocat. Celui-là s'appelait Giancarlo Gaberia. Un petit maigre, cheveux gris plaqués en arrière, chauve, portant lunettes et une moustache, grise et pelée. Superbe signalement, mais question infos, rien de plus. Pour Milena, de très maigres résultats. Ne voulant pas décevoir son amie de cœur, elle

avait alors eu l'idée de pirater le contenu du portable de Caprio, et c'est ainsi qu'elle s'était fait surprendre l'autre nuit dans le bureau de celui-ci, et qu'à bout de ressources et dans l'impossibilité de joindre Gina Loella, elle avait composé le numéro d'extrême recours, fourni par le sergent de la SLAM.

Celui de *mister Kean*.

Bien sûr, elle ignorait tout de Bolan, avait seulement deviné à son accent qu'il était peut-être américain... ou anglais... ou australien. De toute façon, moins elle en saurait sur lui...

Milena Bariani semblait de nouveau souffrir énormément. Bolan allait lui proposer de nouveaux calmants, quand son portable se manifesta.

Hal Brognola, enfin !

— J'ai ce qu'il faut. Tu notes ?

L'Exécuteur nota les indications dans sa mémoire, voulut remercier, mais la ligne était déjà coupée.

Après les confidences de Milena, le Guerrier avait certes un début de piste, mais on était à Naples. Et ici, rien ne lui avait jamais été facile. Ici, à chaque coin de rue, à chaque seconde, la mort pouvait surgir.

Il le savait, et une fois pour toutes, il l'avait accepté.

— O.K., dit-il à la jeune femme. On va te soigner, et te mettre à l'abri.

CHAPITRE XVI

Identification. Localisation. Élimination.

Méthode expéditive, la seule qui puisse éviter au Guerrier de s'éterniser sur le sol brûlant de la ville de tous les dangers. Le fief de la camorra, où, désormais, tous les pourris du secteur étaient lancés sur la piste d'un grand brun, aux yeux noirs, aux cheveux longs et frisés, portant peut-être une casquette. Point positif pour Bolan, débarrassé du grimage qui lui avait permis de passer sans encombre les contrôles de Capodicino, il n'avait plus du tout le même aspect. Néanmoins, le portrait de l'Exécuteur circulait un peu partout dans le cloaque mafieux mondial.

Ce matin, les « secouristes » U.S. activés par Hal Brognola avaient discrètement débarqué à l'Albergo Plaza, accompagnés d'un médecin genre baroudeur, qui avait aussitôt pris la situation en main. Dix minutes plus tard, la jeune Albanaise quittait l'hôtel tout aussi discrètement, pour un lieu plus sûr. Pour le Guerrier, premier volet d'opération bouclé.

Restait ce pour quoi il était vraiment venu.

Mais, avant de se mettre en chasse, le Guerrier solitaire avait dû opérer quelques petites vérifications. Grâce à la connexion en réseau par satellite de son P.C. portable, il avait interrogé les listings computer du char de guerre, régulièrement mis à jour par les bons soins d'Harold Brognola. Bolan y avait trouvé les noms de trois Caprioli. Le Bruno cité par Milena comme étant le patron du Bimbo, ainsi que ses deux frères, Pietro et Mauro, officiellement gérants d'une petite société immobilière, mais soupçonnés de posséder en sous-main plusieurs bordels locaux. Tous trois inscrits par les services spécialisés du F.B.I., à la rubrique des « suspects de collusion ». En clair, de très possibles crapules. Pour Bruno, c'était une certitude. Ses *sgarriste* lancés aux troussees de Milena en faisaient foi. Mais il y avait également ce Giancarlo Gaberia, l'avocat de ce Maxi, évoqué devant Milena par le chef de bar du Bimbo. Il n'était inscrit nulle part, contrairement à Maxi. Le client de l'avocat figurait bel et bien dans les listings computer du TACOM. Depuis très peu de temps, mais dans une autre rubrique. Celle des *pentiti*.

Les repentis.

L'Exécuteur avait eu accès à l'historique de Maxi, et, ce soir, ce repentin-là l'intéressait beaucoup. Un comptable nommé Maximiliano Castano, autrefois condamné pour détournements de fonds sans qu'on ait pu le lier formellement au Crime organisé, mais répertorié par la police italienne comme étant toujours en odeur de mafia, et placé depuis sous surveillance par la SLAM.

Tiens, tiens !

Très bien documenté par la SLAM, son dossier informatique précisait que, deux mois plus tôt, Maxi Castano avait réservé par internet un billet d'avion. Un aller simple, pour l'Australie. Après avoir vidé ses comptes bancaires locaux, il s'était pointé le lendemain matin aux guichets de Capodicino. Genre voyage sans retour. Soucieuse de ne pas le perdre, et juste avant son embarquement, la SLAM lui avait mis le grappin dessus, et l'avait aussitôt embarqué vers ses locaux. Débriefé par les spécialistes de la *Squadra* qui le connaissaient déjà, il n'avait pas tardé à lâcher le morceau. L'homme n'était plus comptable, mais carrément *capopiazza*. Responsable d'une place de vente de drogue, chef d'un groupe de dealers. Le genre de pourri qui pouvait espérer récolter entre sept mille et dix mille euros par mois. Somme qui pourtant ne suffisait pas à Maxi, d'où le montage par ses soins d'un petit business destiné à mettre du beurre dans ses épinards. Tout simple. Couper la coke. Ajouter environ 30 % de lait en poudre, dans la blanche qu'il était chargé de dispatcher. Bénéfices nettement supérieurs, mais petit problème. Quelqu'un de la Famille s'en était rendu compte. Sans doute un dealer, qui avait sonné le tocsin. Sentant le terrain trembler sous ses pieds, Maxi avait paniqué, décidé de disparaître en Australie, où il pourrait traiter d'autres affaires, avec les mafias asiatiques implantées là-bas et qu'il connaissait bien. Sitôt en sécurité, et carte de séjour en poche, il ferait venir sa demi-sœur et ses neveux, en l'occurrence sa seule famille.

Pressé par la SLAM de tout déballer sur ces fameux « employeurs », il s'était cabré. Il n'était pas un *delatore*. Mais deux jours plus tard, le héros avait fini par lâcher du lest. Il ne parlerait qu'une fois en possession de sa carte de séjour australienne. Aux autorités italiennes de la lui obtenir, contre révélations concernant certains réseaux mafieux opérant là-bas. Les spécialistes de la SLAM avaient feint d'accepter de contacter les Australiens. En réalité, il n'était pas question de mêler l'Australie à cette affaire. Maxi finirait par tout déballer. Ils y passaient presque tous. Histoire de le laisser mariner, ils avaient logé sous surveillance le futur *pentito* dans une de leurs *safe houses*... mais, trois jours plus tard, Castano s'était fait la belle.

Introuvable depuis.

Ni du côté de sa maigre famille, ni du côté de son avocat, la police n'avait pu recueillir le moindre indice.

Même que, pour la famille, c'était désormais cuit. Après le départ de Milena, Bolan avait parcouru la presse. Assassins hideux. Une femme et deux enfants. En l'absence de Gina et de Claudia, le Guerrier n'avait pu obtenir plus d'infos, mais pour lui c'était limpide : vengeances transversales.

Décidément, tout semblait s'emboîter, et, du coup, ce Maxi devenait un client très intéressant. Et même le seul, car Bruno Caprioli se trouvait actuellement à l'hôpital. Juste avant la prise en charge de Milena par les « secouristes » de Brognola, le Guerrier avait demandé à la jeune femme d'appeler le Bimbo, espérant attirer son ex-patron dans un piège. Au bout du fil, Tonino. Très surpris, très clair également. Avec ses conneries, elle avait envoyé le boss à l'hôpital. Elle avait intérêt à rappliquer et à faire amende honorable, si elle voulait éviter les problèmes. Sinon...

Le patron du Bimbo était intouchable pour le moment. Sans doute étroitement surveillé par ses propres sbires, peut-être même aussi par la police. Moralité, un seul fil conducteur potentiel, qui puisse aider Bolan à remonter une piste sérieuse : l'avocat de Maximiliano Castano. Car, bien sûr, il n'avait pas fait le voyage U.S.A.-Italie dans le seul but de sauver la peau d'une jeune inconnue. Maintenant, restait à voir qui de la police ou de lui trouverait Maxi en premier. Et surtout, qui serait le plus persuasif.

Peter Val savait parler à son chien. Comme les précédents, il avait formé celui-là selon la même méthode. Autorité, complicité... et science. Un dressage essentiellement basé sur l'identification des odeurs, et sur l'instinct de poursuite. Un entraînement à la fois instinctuel et physique, bien en accord avec l'hybridation de la race du chien. Une sorte de bâtard, issu du croisement entre plusieurs races spécialement dédiées. Rottweiler et pitbull, entre autres. Pour les autorités autrichiennes qui louaient ses services dans le cadre des recherches criminelles, Peter Val n'utilisait jamais Fels. Même croisé, ce type de canidé engendrait la méfiance. Voire le rejet. De toute façon, les administrations payaient mal, et l'achat et le dressage de Fels avaient coûté bien trop cher. Fels ne « travaillait » que pour ceux qui en avaient les moyens. Alors, entre deux prestations administratives, Val et Fels voyageaient un peu partout dans le monde. Au gré des demandes, des besoins de leurs clients fortunés.

Les mafias.

Tout le continent européen, Russie comprise. Et bien sûr, l'Italie. Ses clients les plus assidus. Alors, pour lui, mafia sicilienne, N'Dranghetta, Sacra Corona et autres Camorra n'avaient plus guère de secrets. Dans la nébuleuse du crime, on le connaissait partout, et on l'appelait Pit. Pour pitbull. On savait qu'il ne « bavait » pas, il était trop mouillé pour ça. Alors, les recherches difficiles, on les lui confiait. Sur simple appel téléphonique codé. Comme la veille. Une fille. Une barmaid à pister, puis à loger avant de passer le relais. Pour Fels et pour son maître, un boulot de fonctionnaires. Ancien mercenaire, il avait opéré un peu partout sur la planète, et il ne comptait plus ses cadavres. Alors, les combines des *amici*... Il était là pour un boulot, et il allait le faire.

Il avait d'ailleurs commencé.

Débarqué à l'aube à Capodicino, il avait été pris en charge par les correspondants de son client à sa sortie de l'aérogare. Remise des éléments nécessaires. Un gilet et un jean appartenant à la « cible », un pistolet Glock RDS 9 mm avec réducteur de son et deux chargeurs pleins, clés et papiers de la moto qu'il avait exigée. Cagiva Navigator. Pit opérait le plus souvent à moto, avec Fels dans son grand sac à dos. Presque toujours un trail, à cause des pistages éventuels en terrains accidentés. Mais, pour le moment, rien que de l'asphalte. Pistage facile. Départ immédiat pour la via Pigotti où la fille avait été logée par les équipes du client, reniflement des vêtements de la cible par Fels, prise de piste de l'odeur dans l'immeuble jusqu'au deuxième étage, puis descente jusqu'à l'entrée des sous-sols. Plus exactement, des caves. Et là, fin de piste. Sans reprise en sens inverse.

La piste s'arrêtait bel et bien à cette porte des caves. Sans reprise, sans que les exceptionnelles facultés olfactives et instinctuelles de Fels ne soient sollicitées par ailleurs.

La fugitive était bien là.

Dans ces conditions, ne restait plus qu'à livrer l'info, à ceux qui l'avaient accueilli à son arrivée. Les deux types du 4x4 Toyota. Des jumeaux. Presque des clones. Dont un, qu'il avait retrouvé dehors et qui marchait d'un pas pressé, loin devant lui. Revenant d'on ne sait où, s'apprêtant à traverser la rue en direction du 4x4 toujours stationné sous les arbres. Et là, tout avait basculé. Très vite. Le vacarme du Klaxon, le mouvement d'arrêt du clone au milieu des voitures... et les coups de flingues.

Situation très imprévue.

Me Giancarlo Gaberia correspondait parfaitement au signallement donné par Milena. Petit, maigre, cheveux gris en arrière, lunettes, et

moustache ridiculement pelée. Sans un regard autour de lui, l'avocat de Maxi Castano passa d'un pas pressé l'entrée principale de la *Stazione Centrale*. Aucun doute sur la personne. Costume gris, cravate bleue, serviette à la main. Tenue décrite par lui-même au téléphone.

Pas facile à convaincre, le « baveux ». Une heure plus tôt, le Guerrier avait dû sortir le grand jeu. Chargeant son italien d'un affreux accent du Queensland, il s'était fait passer pour un envoyé de l'ambassade d'Australie à Rome, chargé de négocier l'exfiltration de « qui nous savons ». Par prudence, l'Exécuteur avait auparavant demandé à Hal Brognola de lui fournir si possible le nom de l'attaché militaire de cette même ambassade, afin de rendre son bluff plus crédible. Heureuse initiative. Sitôt briefé, l'avocat avait demandé qui chapeautait l'opération. Un malin. Et méfiant. Bolan avait fait mine d'ergoter, puis de céder enfin, précisant toutefois à l'avocat qu'il n'obtiendrait absolument aucune indication par l'intéressé à propos de l'affaire. Démarche classifiée. Me Giancarlo Gaberia avait seulement dit, « je sais », lui avait demandé son numéro de portable. En fait, celui du satellitaire. Un numéro codé, inscrit nulle part. Le genre de détail qui faisait sérieux. L'avocat avait raccroché, rappelé une demi-heure plus tard. Son client n'avait pas été facile à joindre, et encore moins à convaincre. Il craignait un piège tendu par la police italienne, et souhaitait une rencontre préliminaire, entre son avocat et l'émissaire australien. Requête bien légitime. Le Guerrier avait accepté, précisant toutefois que l'opération ne prévoyait pas d'y associer les autorités italiennes. Canberra s'arrangerait avec Rome pour l'échange d'infos, une fois terminé en Australie le débriefing de « qui nous savons ». Mais il était plus de 19 heures, et pour l'Exécuteur, le temps pressait. Blitzer un maximum, et quitter Naples au plus vite.

Invoquant encore des raisons de sécurité, il avait insisté sur l'urgence de l'affaire. L'opération ne disposait que d'une fenêtre temps extrêmement réduite. D'où ce rendez-vous dans la foulée, à la *Stazione Centrale*, tout près du cabinet de l'avocat. Bien entendu, celui-ci ignorait que Bolan le suivait depuis ce même cabinet, situé via Forcetta. Filoche effectuée à pied, qui avait permis les vérifications d'usage. Apparemment, personne dans le sillage. Mais à Naples...

Fendant la foule, le Guerrier se retrouva bientôt dans le dos de l'avocat, le dépassa, fit mine de le bousculer incidemment, lui dit très vite, avec son accent du Queensland et sans le regarder :

— Dernière voie sur la gauche. Voiture numéro deux. Montez, et attendez.

Voie sur laquelle le train ne partait que dans trente minutes. Une procédure convenue par téléphone. Sans hésitation, l'avocat se dirigea

dans la direction indiquée.

Bolan fit mine de chercher son chemin, et il allait le suivre, quand son regard en capta un autre. Rien que le temps d'un battement de paupières. Mais l'expression de ce genre de regard, le Guerrier solitaire l'avait surprise trop souvent, partout sur la planète.

Dans les yeux des tueurs.

CHAPITRE XVII

Des heures d'attente, de guet. Luisantes de crachin, les terrasses en étages des trois bâtiments se devinaient à peine sous le ciel bas et noir. Il ne faisait pas froid, pourtant, l'humidité commençait à engourdir les doigts de Rickie « Shoot ». Très mauvais, dans sa spécialité. Mais à vue de nez, la relève n'était plus très loin. Invisible dans la nuit d'encre, posté sur la terrasse inférieure de ce bâtiment à demi écroulé, et utilisant tour à tour ses jumelles et la lunette I.L. de son H.K 33 SGI, le sniper observait la construction délabrée située face à lui. Décor sinistre de murs sombres aux larges ouvertures, aux vitres sales pour la plupart brisées, derrière lesquelles çà et là, dansaient les lueurs tremblantes des feux. Ceux des squatters. Ici, c'était le quart monde. Ivrognes, drogue, baise, rivalités, bagarres.

Mais sur la terrasse, les yeux plaqués à ses jumelles, le HK sous sa feuille de plastique noir et le canon pointé vers le bâtiment, Rickie se foutait bien de la misère du monde. Immobile, pensées uniquement tournées vers les ouvertures dans le mur qui lui faisait face, il espérait finalement que la relève se fasse attendre encore un peu. Car Rickie aimait la compétition. Le *gruppo* comprenait deux snipers dignes de ce qualificatif. Un de trop à ses yeux. Entre lui et son « collègue », régnait une sourde rivalité. Alors, malgré le calme qui le caractérisait la plupart du temps, il rongea son frein et attendait sa cible.

L'enfer. Hurlements aigus, rires excités, échos de bagarres sur fond de transistors poussés à fond. Rixe pour une bouteille, pour une dose, pour une de ces femelles grises de crasse qui s'échangeaient de groupe en groupe, qui louaient leurs chairs avachies sur les matelas lépreux et gorgés de sueurs, ou sur des sacs jetés à même le béton gras.

Maximiliano « Maxi » Castano, réfugié dans ce réduit sans fenêtre tout en haut du bâtiment, s'inquiétait de la rumeur ambiante provenant de l'étage inférieur qui lui nouait les nerfs, l'empêchait de penser sainement. Heureusement, il n'y avait presque personne à cet étage, hormis quelques *junkies* comateux, en fin de course, à cause des fuites d'eau provenant de la terrasse délabrée située juste au-dessus.

De vraies cataractes. Très dissuasives. N'empêche, le demi-frère d'Alberta Fragole conservait un calibre sur lui. L'angoisse lui collait à la peau. Après sa belle de la *safe house* des flics, il avait cru trouver une autre planque. Une vraie. Mais on était à Naples, fief de la camorra. Cette camorra qu'il avait trahie, qui ne le lâcherait plus. Tôt ou tard, ils lui mettraient la main dessus. Alors, à défaut d'autres planques possibles, sa cavale s'était terminée ici. Là où les flics ne venaient jamais, là où personne ne pensait qu'il pouvait se trouver. Ilot de misère, où la dope arrivait encore bien plus coupée de saloperies que celle qu'il trafiquait. Dans le sac de sport fourni par son beau-frère, deux autres calibres, et un P.-M. HK MP7, le genre d'outil qu'affectionnait Emilio. Moins de 2 kg chargé, tirant à plus de 1000 coups/minute les très perforantes munitions de 4,6 mm en acier, capables de traverser tous les gilets pare-balles. Plus deux grenades. Sérieuses. À fragmentation. De toute façon, flics ou *sgarriste*, Maxi ne se laisserait pas prendre. Trop usé, trop fatigué. Nuits sans sommeil, à guetter chaque bruit, à craindre le mauvais coup de couteau, le vol de son sac, à essayer de se persuader, en vain, qu'il n'était en rien responsable du massacre d'Alberta et de ses gosses.

Surtout depuis ce matin au *Campo Santo* de Marano. Son unique sortie à l'air libre depuis son échouage ici. Pour l'adieu à ses morts. De ce balcon d'immeuble en chantier entouré de brume, où pour la première fois il avait réellement ressenti le danger.

Ils étaient là, quelque part autour de ce cimetière, à guetter leur proie. Lui. Il avait même subodoré la nature du péril.

Les *cacciatori*. Les chasseurs.

Un groupe de tueurs froids, équipé des dernières technologies, utilisant tous les types d'armes, et que don Gigante avait mis sur pied deux ans plus tôt, à l'issue de la *faide* la plus meurtrière de la décennie. Gigante, *Il Capo Crimine*. Ce chef de la « Famille du Crime », que Maxi n'avait jamais vu, dont il ne connaissait même pas le véritable état civil, et qui avait ordonné la *vendetta trasversale* visant Alberta et ses gosses. Pour le punir, lui... en attendant que ses tueurs l'abattent comme un chien. Ici. À Naples. Car quitter la ville lui était impossible. Pas dans ces conditions. Commission rogatoire aux fesses, et sa photo circulant partout, y compris chez tous les *amici* du pays.

Mais il y avait une lueur d'espoir, cette lettre postée par Emilio, destinée à l'ambassade d'Australie, et qui reprenait la proposition de deal qu'il avait soumis aux super flics de la cellule anti-mafia. Sans suite de leur côté. Il se doutait pourquoi. Ils voulaient le garder. En faire un total *pentito*. Pour les infos, bien sûr, mais également pour l'exemple. Stratégie destinée à saper le moral des futurs *uomini d'onore* arrêtés. Mais, selon Milio, les Australiens seraient forcément intéressés

par sa proposition. Ils allaient finir par répondre. Prendre contact avec Giancarlo. Giancarlo Gaberia, son avocat à lui. Dans ce cas, tout pourrait aller très vite. D'où la nécessité de rester à Naples. À proximité de Giancarlo, qui lui-même ne pouvait pas davantage quitter la ville. Ses affaires. De toute façon trop surveillé par tout le monde. Suspecté de complicité. En « odeur de mafia » comme on disait ici. Soupçonné à juste titre. Giancarlo, lui et Milio avaient joué ensemble dans les rues de leur quartier. Ils ne s'étaient jamais perdus de vue, même quand leurs chemins avaient pris des directions différentes. Ils étaient amis, et Maxi lui avait gardé sa confiance.

Il avait eu raison.

À preuve, ce coup de fil. Enfin ! Ce simple coup de fil une heure plus tôt. Giancarlo venait d'être contacté. Les Australiens ! Deal possible... Peut-être. Lui ou Milio le rappellerait.

Alors, depuis, Maximiliano « Maxi » Castano attendait, l'angoisse aux tripes.

— Il ne viendra pas.

Derrière le volant de la Volvo, Aldo Lioni se disait que cette planque, ce filet tendu sur tout le secteur, ne servirait à rien. Il était sûr que l'autre ne viendrait pas, et il ne comprenait pas la décision de son *caporegime*. Mais Vento tenait à son idée. Bien plus fine et moins aléatoire que l'assaut des lieux préféré par son chauffeur. Occupant le siège voisin, Marino Vento renvoyait :

— Il viendra. Ou l'autre con sortira. De toute façon, on le saura au moment voulu.

Marino Vento était un maniaque. Un fan des technologies de pointe. Grâce aux micros-lasers dernière génération disposés aux endroits stratégiques du secteur, ils savaient que la cible était toujours là, et que fatalement, l'autre connard allait se manifester, ou téléphoner de nouveau, pour dire à Maxi de sortir enfin, pour gagner une planque plus sûre. Pour le livrer à la Famille. En tout cas, ça bougerait tôt ou tard. Or, le *caporegime* des *cacciatori* de don Gigante était patient. Très patient. Selon lui, même les plus graves problèmes se réglaient, grâce à l'intelligence et à la patience. La violence et le sang n'étant dans son esprit réservé qu'à la phase finale d'une opération, quand tout était bordé, sécurisé.

Ce qui n'était pas le cas. Pas encore.

Impossible d'investir les lieux en force pour le moment. Trop de monde, l'alerte serait aussitôt donnée. La panique, la bagarre, sans doute aussi quelques « bavures ». Or Marino Vento le savait, dans leur spécialité, tout incident pouvait faire capoter une mission. Favoriser la

fuite de la cible. Alors, il avait décidé d'attendre. Il était gâté. Des heures qu'ils étaient là !

Exactement depuis qu'après l'épisode du *Campo Santo*, ce matin, le scanner de poursuite ait « acquis » l'écho de leur balise. Celle qu'ils avaient placée sous l'aile de la voiture du « baveux ». L'avocat de Maxi. Là, Marino Vento avait cru l'affaire bouclée, mais, après un périple pourri d'embouteillages, ils avaient perdu la Ford de Gaberia. Presque arrivés aux portes de Naples. Près d'une zone d'usines désaffectées, de ruines et de squats bourrés de clodos et de camés. Vento avait alors compris. Le refuge des deux *traditori*, c'était ici. Là où personne n'aurait l'idée de les chercher. Quelque part dans ce bordel de béton, de gravats et de friches. Alors, le *caporegime* avait eu l'idée. Un simple coup de fil de Rico au portable du beau-frère dans l'après-midi. Le premier depuis sa disparition dans la nature. Avec une proposition. Qu'il trouve Maxi, et qu'il le livre à la Famille, et son contrat à lui serait levé. Pardonné, le *sgarrista*. Lavé, et réintégré. Forcément tentant, quand on se savait condamné à mort. Fallait juste le laisser réfléchir, monter la planque sur le secteur, installer le matériel, poster les gars, et attendre. Marino Vento croyait à la chance. Et aux vertus de la patience.

Alors, tant que la situation l'exigerait, ni Marino Vento ni ses hommes ne bougeraient de là. Entre Maxi et son beau-frère, le contact, direct ou téléphonique allait forcément se produire.

En tout cas pour Marino Vento, la technologie veillait.

Le tueur avait disparu, avalé par la foule. Tout autre que l'Exécuteur aurait cru s'être fait des idées, se serait dit que le type en question n'était finalement qu'un passant ordinaire. Pas l'Exécuteur. Depuis le début de son impitoyable guerre, son instinct ne l'avait jamais trahi. Ce type aperçu l'instant d'avant n'était pas un passant ordinaire.

Surveillant discrètement ses arrières, il accéléra le pas, rattrapa l'avocat, lui désigna une voie située à l'opposé, tout au fond de la gare où stationnait un autre convoi. Train postal et marchandises, dont certaines voitures étaient ouvertes.

— Là-bas, enjoignit-il. Wagon de queue.

Plan d'urgence. Stratégie du leurre. Au même instant, il eut l'impression d'avoir de nouveau aperçu le tueur... qui disparut encore. Un as du camouflage ! Fendant la foule, l'Exécuteur se retrouva bientôt au pied du wagon qu'il avait indiqué. Après un dernier regard en arrière, il y grimpa d'un bond. L'avocat l'y attendait dans l'ombre, plaqué à la cloison du fond, serrant sa sacoche contre lui, l'air

anxieux. Puis, subitement, son regard vira de côté, et sa bouche s'ouvrit, comme pour crier.

Au même instant, comme par magie, l'ombre surgit dans l'ouverture du wagon.

CHAPITRE XVIII

Le tueur, vif et souple comme un chat, sortit un long objet sombre de sous son imper. Calibre... avec silencieux ! Le Guerrier était prêt. Dans son poing, le Tanfoglio, canon pointé, sans réducteur de son, index sur la détente, déjà pâlisant.

— Non, il est avec moi !

L'avocat.

D'instinct, l'index du Guerrier s'était relâché sur la détente. À peine.

— *Va bene !* souffla l'avocat. *Tutto va bene !*

Plaqué à la cloison du fond du wagon, il serrait sa serviette contre lui, son regard dilaté allant de l'un à l'autre des deux hommes armés. Sans abaisser le Tanfoglio et s'adressant au nouveau venu, l'Exécuteur questionna, en italien :

— Qui tu es, toi ?

L'intéressé ne le quittait pas des yeux. Un *sgarrista*. Un vrai. Dans la pénombre du wagon, son regard immobile luisait comme deux billes d'acier noir.

— Il est avec moi, répéta l'avocat d'une voix blanche. Moi, je... enfin, je ne suis que l'intermédiaire, dans cette affaire. Le garant, chargé par mon client de veiller à ce que tout se passe dans les règles.

Son client ! Les règles ! On ne manquait pas de souffle, chez les *amici* ! Son arme toujours en ligne, Bolan insista :

— Ça ne m'en dit guère plus.

— C'est lui qui sait où se trouve votre... enfin, je veux dire, mon client.

Glacial, l'Exécuteur renvoya :

— Et il parle, de temps en temps ?

— Si, mais jamais quand on me menace.

Une voix calme, pas désagréable. Comme l'ensemble du type. Imper gris trois-quarts, chaussures sport aux pieds, plutôt beau mec, mais avec cette expression dans les yeux que le Guerrier n'aimait pas.

— Je vous en prie, plaïda l'avocat. Emilio ! Dis-lui, toi !

L'intéressé hésita encore une seconde. Puis son regard toujours planté dans celui de l'Exécuteur, il finit par désigner le Tanfoglio levé vers lui pour demander avec un fort accent napolitain :

— Si le *signore* diplomate veut bien abaisser son calibre...

Bolan n'avait guère le choix. Il avait besoin d'infos, pour pouvoir remonter la piste, et chaque embryon d'élément serait le bienvenu. Abaisant enfin le canon de l'automatique, il insista encore :

— *Allora ?*

De nouveau, l'avocat prit les devants, lâchant très vite :

— Emilio est un ami commun entre le *signore* Castano et...

— *Va bene*, coupa le nommé Emilio. *Lasciate mi parlare.*

Puis ignorant l'homme du barreau et s'adressant à Bolan, il demanda :

— J'aimerais voir votre passeport, *signore*...

— William Frazer.

Toujours sans le quitter des yeux, Emilio tendit la main :

— Je peux voir ?

Pour Bolan, pas le choix. Un mauvais pressentiment s'imposait de plus en plus en lui. Mais pour le moment et compte tenu de l'endroit, la méthode douce s'imposait. Dans cette gare pleine de monde et de vacarme, le moindre incident pouvait virer au drame. Heureusement, le train avait l'air d'être à l'arrêt pour longtemps, et personne ne venait traîner dans les parages pour le moment. Exhibant le document demandé, le Guerrier le tendit à l'italien. Un de ces vrais-faux passeports, visés en bonne et due forme, par un canal connu du seul Harold Brognola, qui comportaient tous la photo du Guerrier, ainsi que les tampons nécessaires. Toujours dans ses bagages lors de ses blitz à l'étranger. Celui-là était plus australien que nature. D'après le grand Fédéral, il avait appartenu à un agent des douanes maritimes de Darwin, qui s'était fait tuer en opération.

S'emparant du passeport, le tueur se tourna vers la lumière entrant par l'ouverture du wagon, en se justifiant :

— *Piccolo controllo. Normale, no ?*

Bolan ne répondit pas. L'Italien examina le document, hocha la tête :

— *Grazie, signore...*

La suite se passa si vite que l'Exécuteur eut à peine le temps d'entrevoir le mouvement. Tel un danseur, Emilio avait pivoté sur lui-même, et réapparue comme par enchantement dans le mouvement,

son arme déjà pointée sur Bolan tressauta dans son poing.

Elle était là.

L'odorat de Fels n'avait jamais failli. En son for intérieur, Peter Val admirait l'exploit. De ses études de médecine, puis de chirurgie plastique des années plus tôt, il avait gardé le goût de la recherche. De la gageure scientifique. Penchant immodéré, qui l'avait poussé à expérimenter quelques méthodes révolutionnaires sur certaines patientes. Jusqu'à cette série d'échecs qui avaient fait scandale, et mis fin à sa carrière. Rayé de l'Ordre. Un crève-cœur. Le ratage de sa vie. Le commencement de la rancune. Contre ces femmes qui ne savaient pas assumer ce désir fou qu'elles éprouvaient de corriger la nature. Pour être plus belles. Ou moins moches. Bref, pour mieux prendre les hommes dans leurs filets. Seul symbole tangible de cette époque glorieuse, son coupe-file professionnel qu'il avait conservé en guise de souvenir. Heureusement, il y avait eu cet ami vétérinaire, qui lui avait inculqué la passion des chiens. Qui lui avait fait connaître des dresseurs, et plus tard, ces exportateurs chinois de lévriers... De fil en aiguille, Peter Val s'était engagé dans cette voie. De nouvelles relations, d'autres amitiés, et cette nouvelle activité. Très marginale. D'abord confidentielle, puis plus officielle. Ses premiers contrats. Détectives privés. Puis la police officielle autrichienne. Puis les voyages en Italie, l'apprentissage de la langue, et enfin, ces contacts avec eux. Les vrais clients.

Ceux qui possédaient le fric. Beaucoup. Grâce auxquels l'idée lui était venue : changer d'identité. Dr Jekyll côté lumière, mister Hyde côté ombre. De faux papiers, y compris cet autre coupe-file, précisément fournis par ses nouveaux clients. Des clients exigeants, qu'il ne fallait pas tromper. Ils connaissaient tout de lui, possédaient son dossier, y compris sa photo. Mais des clients qui payaient bien. De quoi financer de nouvelles expériences. À Hongkong. De quoi « fabriquer » une nouvelle race de mutants. Un premier plein d'espoirs, puis un deuxième. Des demi-succès. Et un jour enfin... Fels ! Pas très gros, mais très puissant. Surtout les mâchoires. Horriblement. Plus un condensé de toutes les qualités spécifiques requises, inscrit dans ses gènes.

Pas un instant durant la journée, le chien n'avait complètement perdu la trace. Cela avait seulement pris plus de temps, notamment sur les lieux de passage où les molécules odorantes s'étaient diluées, raréfiées du fait d'un transport mécanique en pleine circulation. Mais chaque fois, Fels avait renoué le fil.

Jusqu'ici.

La fille était là. Quelque part à l'intérieur de cette clinique de la Piazza Miraglia. Logique. Au téléphone, le client de Peter Val avait précisé qu'elle était blessée, que ses hommes avaient trouvé du sang sur le parcours de leur traque, et sur un des objets qu'elle avait perdus. Notamment, sur cet éclat de plastique noir, qu'on lui avait remis à sa descente d'avion, en même temps que les vêtements de la fille. *Ils* avaient dit « beaucoup de sang, blessure probablement sérieuse. Peut-être une balle. »

Blessure, sang, polyclinique... la boucle semblait bouclée.

Mais Peter Val était un consciencieux. Soucieux de justifier les honoraires prohibitifs proposés à ses clients. Alors, brandissant fièrement son faux-vrai coupe-file, il s'était adressé à la réception de l'établissement. Les odeurs, les blouses blanches, tout son passé. Le temps où on le respectait. Où on l'appelait docteur. Contenant cette émotion sournoise qui s'emparait de lui chaque fois qu'il avait affaire au milieu médical, il avait donné le nom indiqué par son client. Sandra Terranova.

« Désolée, docteur. Nous n'avons pas cette patiente. »

Docteur ! Un mot si bon à entendre, malgré la déception. Mais pendant la consultation du registre par la réceptionniste, Val s'était penché par-dessus le comptoir, avait noté mentalement les noms des admis de la journée. Trois hommes, une femme. Milena Bariani. Deuxième étage, service traumatologie, chambre 16. Sitôt dehors, l'Autrichien avait empoigné son portable. Procédure habituelle en fin de mission, appeler le client, faire son rapport. Impossible de le joindre autrement. Toujours sur portable. Sûrement un de ces innombrables appareils, que les *mascalzoni* tiraient aux hordes de touristes dans les rues de Naples. Confidentialité absolue. Comme presque toujours dans ce type de cas, Peter Val ignorait les identités de ceux qui louaient les services de Fels. Sans importance. On le payait rubis sur l'ongle. Comptes numérotés, banques du Liechtenstein, du Luxembourg, et d'ailleurs.

En tout état de cause, dès que Val aurait fait son rapport, le boulot de Fels serait terminé. Car, contrairement à ce qui se passait parfois, *on* ne l'avait pas chargé de régler le cas de la fille. Pour cette fois, service minimum. Dommage. Alors, dès demain, il reprendrait l'avion. Ne jamais s'éterniser sur un théâtre d'opérations. Trop dangereux.

Mais alors qu'il s'apprêtait à composer le numéro de portable de son client, un brusque doute assaillit Peter Val. Agaçant. Et si cette Milena Bariani n'était pas la bonne cible ? Si elle n'était pas cette Sandra Terranova ? Le doute se précisa. S'il se trompait, si son erreur déclenchait une cascade de problèmes, *ils* n'auraient plus confiance.

Peter Val était bien placé pour savoir comment ce genre de clients

réglait la perte de confiance. Nulle part dans le monde, personne n'échappait à ces gens-là quand la confiance était perdue. Pour eux, une seule façon d'éviter les indiscretions, même seulement potentielles. Tarir la source. Définitivement.

Fels ou pas, ils finiraient par le tuer.

Alors, indifférent au crachin qui mouillait sa combinaison de moto, Peter Val rempocha le portable, donna une petite tape protectrice au gros sac à dos accroché à ses épaules, souffla à l'attention de l'animal qu'il transportait :

— C'est bien, mon chien !

Pour eux deux, la nuit pouvait être encore longue.

« Flop. »

Ce son, l'Exécuteur l'avait entendu très souvent. Il savait le percevoir, même noyé dans le vacarme de coups de feu sans protection. Celui-là, il l'avait encore mieux entendu, car il s'y attendait. Malgré la forte détonation du Tanfoglio. Celui que son poing serrait toujours. Explosion quasi simultanée. En même temps, dans un élan de tout le corps, il s'était jeté de côté dans un mouvement fulgurant, préparé à l'avance. Dans la pénombre du wagon, il perçut un gémissement, vit l'italien sursauter, émettre encore une plainte sourde, pivoter sur une jambe, agiter son arme dans un geste frénétique, puis tenter de la pointer de nouveau sur lui. Trop tard. Plongeant cette fois sur le plancher dans ce qui ressemblait à une chute avant d'aïkido, le Guerrier roula sur lui-même, et, sans lâcher l'automatique, arriva sur le tueur au niveau de ses jambes, les balaya dans un mouvement de fléau. Si vite, que, projeté en arrière, Emilio alla valdinguer contre la cloison opposée, percutant violemment le bois rugueux de l'arrière du crâne. Cela fit un bruit sourd, suivi d'un deuxième quand le tueur s'écroula, un troisième quand son arme ricocha sur le plancher. Dans un mouvement réflexe, le tueur essaya de la rattraper, n'eut ni la force, ni le temps de s'en saisir, que, déjà, l'Exécuteur était sur lui, lui expédiant un magistral coup de crosse. À l'arrière du crâne, exactement là où il avait percuté la cloison. L'Italien grogna, retomba à plat ventre, ne bougea plus.

K.-O.

Pas seulement. Car une tache sombre commençait à s'étaler sous lui sur le plancher. Du sang. Mal en point, le *sgarrista*. Il avait joué sa chance, il avait perdu. Car une fois encore, dès ce premier regard capté tôt dans le hall de la gare, l'Exécuteur avait tout analysé. Un regard insistant. Dissecteur. Par ce seul regard, l'Exécuteur avait compris. Le nommé Emilio l'avait identifié. Presque logique. Depuis

des années, son portrait-robot circulait partout dans la nébuleuse des mafias. Cette fois, il était tombé sur un pourri physionomiste.

Le mauvais sort.

Mais songeant tout à coup à l'avocat, l'Exécuteur tourna la tête, relevant aussitôt le canon du Tanfoglio vers le fond du wagon. Geste superflu. Là-bas, le petit homme maigre aux cheveux gris était toujours plaqué à la cloison, mais écroulé sur ses talons, se comprimant le buste avec sa sacoche. Dans son regard, comme un immense étonnement, mêlé de douleur. Il y avait de quoi. Sous la serviette en cuir fauve, une large traînée sombre sinuait vers sa ceinture.

— *Shit !*

Le juron du Guerrier coïncida avec la plainte de l'avocat. Le même gémissement entendu plus tôt à l'issue des deux coups de feu. Pas de la part d'Emilio. Le défenseur de Maxi Castano avait écopé la balle de son copain, lâchée trop hâtivement dans le feu de l'action. Furieux contre le sort, Bolan ramassa l'arme d'Emilio, rejoignit l'avocat pour tenter d'évaluer les dégâts. Diagnostic facile. Balle dans la poitrine, ressortie dans le dos. Poumon traversé, forte hémorragie. Même en cas d'appel d'urgence, l'avocat n'arriverait pas vivant à l'hosto.

À cet instant, le regard de Bolan croisa celui de l'avocat, et ce qu'il y lut lui fit mal. Le petit homme maigre savait qu'il mourait, et, même dans cette pénombre, l'expression de ses yeux déjà ternis disait son désarroi.

Mortifié, le Guerrier tenta de rassurer :

— On va s'occuper de...

La fin de sa phrase lui resta dans la gorge, bloquée par le mouvement du plancher sous ses pieds.

Leur train démarrait !

CHAPITRE XIX

Peter Val était surpris. Ici, pas d'odeurs particulières dans les couloirs. À son époque, les établissements de santé sentaient le désinfectant. Au moins, ça ne troublerait pas l'odorat de Fels. Si la fille était bien là, il n'hésiterait pas. Décidément, tout baignait. Il avait patienté. Un peu. Puis était retourné à la polyclinique. Réceptionniste changée, le bluff, un jeu d'enfant. Bref sourire professionnel, coupe-file, et la question : « *Signora Bariani, per favore. Servizio trauma, camera sedici, no ?* » Recherche dans le registre, puis : « *Esatto, dottore. Piano due.* »

Un médecin visitant une de ses patientes hospitalisée, rien de plus banal. Même avec un gros sac à dos à l'épaule. Animaux interdits, bien sûr.

Ascenseur, couloirs, gauche, droite. Rares visiteurs, chariot de soins ambulants poussés par une soignante, infirmière affairée dans sa mini-salle de garde vitrée, et des portes. Échos de télévisions, gémissements étouffés, rumeur classique dans ce type d'établissement. Et là, à moins de dix mètres, la chambre 16. Et dans le sac à dos, le sursaut de Fels. Et ses reniflements. D'abord saccadés, puis plus longs, plus profonds à mesure que Peter Val avançait.

Fels s'impatientait. Grâce aux trous pratiqués pour lui dans le sac, il voyait le couloir. Il voulait sauter du sac à dos. Exigeait de foncer sur la trace. La fille était bien là, derrière cette porte close portant le numéro 16.

Milena Bariani, Sandra Terranova. Même personne.

« — Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que si c'est pas des conneries, tu pourras revenir.

— Il a dit ça ?

— Il a dit ça. Il a dit, d'accord. Et il a dit aussi que si c'est des conneries, tu vas regretter que ta mère t'ait fabriqué. Et lui, quand il dit un truc, c'est vrai. Alors, t'as pas intérêt à bluffer. »

Emilio Dagnati n'avait pas bluffé. Il aurait encore voulu le crier,

mais il n'arrivait pas à émerger de tout ce noir, pas plus qu'il ne pouvait bouger. Mais tout ce qui était resté enfoui dans sa mémoire avait resurgi d'un coup. Le regard du grand type à la gueule de soldat planté dans le sien dans la foule de la gare, cette brutale excitation qui l'avait saisi.

Le Fumier ! La grande Salope ! Ici ! À Naples !

Il l'avait reconnu ! Son portrait-robot circulait partout à Naples. Alors, l'idée folle. Son portable, l'appel en catastrophe. Rico. Son *ex-caporegime*. Lui le croirait. L'interminable attente. À peine deux minutes. Puis la décision, enfin. En quelques mots.

« Il a dit ça. Il a dit, d'accord. »

Deux petites phrases qui avaient tout changé dans la cervelle d'Emilio Dagnati. Qui avaient brusquement tout déverrouillé. Tout rendu possible de nouveau. S'il avait pu douter de la promesse de ce matin faite par ce même Rico au téléphone, cette fois, il y croyait à fond. Bolan le Fumier ! L'exploit du siècle ! Il pourrait revenir dans la Famille. En héros. Ardoise effacée. Plus de contrat sur lui. Rico l'avait dit, et Rico ne mentait pas. Soulagement intense, course dans la foule, train de marchandises, wagon de queue ouvert.

La victoire annoncée...

Brutalement, le film des souvenirs s'interrompt dans la mémoire d'Emilio Dagnati. En même temps que revenaient les douleurs. À la tête, dans la poitrine, dans les reins. Si fortes, qu'il ouvrit les yeux. En vain. Pas d'image, simplement de vagues formes sombres. Une sensation d'humidité, peuplée d'une rumeur. Grondements, grincements, chocs métalliques. Puis le choc. Les derniers souvenirs. Les coups de feu, la bagarre...

— Hé !

La voix d'Emilio Dagnati n'avait qu'à peine franchi ses lèvres. Le sentiment d'être aphone. Ou bâillonné. Impression bizarre d'être saucissonné des pieds au cou. Angoissant.

Et, soudain, la vision recouverte comme par enchantement. Encore un peu floue. Des surfaces noires au-dessus de sa tête, et, sous lui, des choses dures et invisibles qui lui broyaient les reins. Se tordant la nuque et lui arrachant une plainte, il parvint à voir de côté. Des feux de diverses couleurs, comme des éclairages de voirie, d'autres, clignotants. Des portiques métalliques se découpant faiblement sur le ciel vaguement irisé d'orangé. Reprenant peu à peu ses esprits, il put tourner la tête de quelques degrés supplémentaires. Sous lui, des cailloux, des rails qui luisaient faiblement, sous les lumières lointaines. Puis sa vision s'habituant, il distingua cette chose, là, tout contre sa hanche droite.

Une roue de wagon ! Les cailloux, les rails, un ballast de chemin de fer ! Avec des voies partout, s'étalant au loin pour se fondre dans la nuit. Zone de triage. Alors, d'un coup, tous les détails lui retombèrent dessus. Et tandis qu'un grondement soudain faisait vibrer le sol sous son dos, son regard se mit à fouiller l'ombre au-dessus de lui à la recherche de Bolan. Bolan qui l'avait possédé.

— *Putana*, Bolan !

Il s'entendait à peine parler. Des mots si étouffés, si déformés qu'il les comprenait tout juste lui-même. Pas de réponse. Que des échos mécaniques. Loin. Subitement, l'angoisse du *sgarrista* changea de registre. La panique. Emilio Dagnati la sentit monter en lui, telle une lame de fond prête à l'engloutir.

— Bolan ! Tu vas pas le faire, hein ?

Silence.

Il avait eu l'impression de hurler, mais les accents bizarres de sa voix avaient encore à peine dépassé sa bouche. Bâillonnée. Du moins, pas vraiment. Un linge apparemment roulé, serré autour de sa tête, coincé entre ses dents, mâchoires grand ouvertes. Une étoffe puante, au goût de graisse et de pétrole. De sang aussi. Rythme cardiaque emballé, Emilio Dagnati rua dans son carcan, essaya de rouler de côté. En vain.

Du coin de l'œil, il venait de voir au loin un convoi jusqu'alors immobile se mettre à rouler. Sous lui, le sol trembla encore. Le cœur fou, il rua de nouveau. Le rail et lui ne faisaient qu'un. Il sentait sa raison vaciller. Il devenait...

— Quand notre train s'est mis à rouler, j'ai d'abord songé à sauter. À te laisser crever.

La voix du grand Fumier !

— Puis j'ai réalisé qu'il roulait très lentement, et qu'un train aux wagons vides roulant à cette allure est souvent dirigé vers une zone d'attente. Voie de garage, gare de triage...

— Bolan ! *Merda* ! Qu'est-ce que...

— Alors, j'ai patienté un peu, et j'ai eu raison. Le train a stoppé presque tout de suite. Ça m'a donné le temps de faire de toi une superbe momie, grâce aux bricoles trouvées dans le wagon. Filets de levage, cordes, ruban adhésif... Travail soigné.

Le Fumier était tout près. Invisible. Timbre sinistre.

— Bien sûr, j'ignore si ce convoi doit être chargé ici, ou s'il va redémarrer pour autre part. Et, bien évidemment, j'ignore dans combien de temps il va repartir. Peut-être dans une heure, peut-être dans une minute.

Un bruit ! Là, quelque part dans ce convoi !

— Bolan ! Bordel !

— J'écoute.

Emilio Dagnati toussa, cracha dans son bâillon avant d'éructer !

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tout, Emilio. Je veux tout savoir de ton clan. Absolument tout. Et je crois qu'il nous reste peu de temps.

— Va te faire fou...

— J'ignore également comment ça se passe, quand une roue de wagon rencontre un bassin d'homme. Je ne sais pas si elle patine un peu, ou si elle escalade, ou si elle écrase tout de suite. Mais en tout cas...

— Tout quoi ! Je sais rien ! Je suis qu'un...

— ... mais en tout cas, une certitude au moins. Une fois que la roue est passée, l'homme en question n'est plus vraiment un homme. Remarque, un mec coupé en deux, ça ne survit pas très longtemps. Une chance !

Comme pour confirmer l'avertissement, le wagon fut animé d'un nouveau frémissement. De quelques grincements suivis d'un bref à-coup. Panique.

— Attends ! Que... qu'est-ce que tu veux savoir ?

Pas crever comme ça ! Trop dégueulasse ! Après tout, le *sgarrista* n'avait rien à foutre de tous ces pourris ! Rien à foutre non plus de Maxi ! Même pas son vrai beau-frère. Et c'était à cause de ce salaud qu'Alberta et les enfants étaient morts. Ces gosses qu'il aimait comme... Interrompant son triste bilan, la voix sinistre répéta dans la nuit :

— Je te l'ai dit, je veux tout. Absolument tout.

Alors, le *sgarrista* parla. Il dit tout ce qu'il savait. En omettant toutefois un détail. Son coup de téléphone un moment plus tôt, dans le hall de la *Stazione Centrale*. Sa façon à lui de ne pas céder complètement. Et il mourut. D'une balle dans le crâne. Proprement.

— Ça fait une éternité que je t'appelle ! Ton portable est coupé, ou quoi ?

Dans le combiné filaire de la chambre, la voix de « *Dissi* ». Ettore « *Dissi* ». Le *capo bastone* de la Famille. Le *sotto capo*. En fait, pas vraiment. Seulement le frère de son beau-père. « *Dissi* » pour *dissendente*. Car Ettore n'avait jamais voulu se mêler du business. Pas ses idées, mais fidèle au clan. Sa devise : *Niente sentire, niente vedere*,

niente dire. Mais il était le frère. L'aîné. Et depuis l'accident, il s'occupait de don Gigante. Devoir familial. Émergeant à peine de la torpeur où les calmants l'avaient plongé, Bruno Caprioli se redressa contre l'oreiller de son lit, répéta :

— *Cosa ? Ah, si ! Normale*. À la polyclinique, les portables sont inter...

— Je te passe ton oncle.

En fait, l'oncle de Maria-Teresa, à laquelle ce dernier avait « déconseillé » de venir à la clinique. Et qui n'était pas venue. Au sein du clan, les femmes obéissaient. Dans le combiné, un silence, un léger grincement syncopé. À croire que l'huile n'existait pas, chez le *padrone*. Et puis :

— J'espère que tu vas mieux.

Don Gigante. Pas la même voix. Rogue. Dure. Celle du *capo crimine*. Celle qui impressionnait. Qui foutait la trouille. Même à Caprioli, l'époux de sa nièce.

— Euh, si, ma...

— Tes flics peuvent écouter ?

Les deux flics détachés à sa garde par le capitaine Figocento.

— Non, répondit Caprioli. Virés.

Présence policière plutôt encombrante. Mauvaise pour sa réputation. Et puis ce massacre via Pigotti ce matin... Inquiétant. Grave. Alerté le boss illico. Peut-être l'amorce d'une nouvelle *faide*. Alors, des flics autour de lui, il les avait fait rappeler par leur chef, avant de rameuter pour sa protection ce qui restait des troupes de Rico, et de ses cousins. Y compris cet incapable de Pepe. Malgré sa viande amochée, ce con pouvait encore tenir un flingue. Rico l'avait tiré du pieu et envoyé ici, accompagné de son binôme. Genio Vasari. Lui au moins était entier, et... À cet instant, la porte de sa chambre s'ouvrit. La soignante et son chariot. Soins du soir.

— Si vous voulez bien sortir un instant, signori...

Elle s'adressait à Pepe, encore tout pâle, et à Genio, tous deux occupés à taper le carton sur le plateau-repas. Vraiment l'air de ce qu'ils étaient. Un peu trop.

— *Va bene, signore ?*

La soignante. Petite boulotte, aimable. Tandis que les deux baby-sitters rangeaient leurs cartes, don Gigante poursuivait dans le combiné, nerveux :

— Écoute bien, *figlio*. Rico vient d'appeler. Et tu sais quoi ?

— Ben... C'est-à-dire, on va me faire les soins et...

— Rien à foutre de tes soins ! Parce que ta putain de *faide*, elle porte un putain de nom. Elle s'appelle Mack Bolan, ta putain de *faide* !

D'abord, Bruno Caprioli ne saisit pas. Puis, alors que les propos de don Gigante s'inscrivaient en bon ordre dans son esprit, alors que la soignante préparait ses soins sur le chariot, Caprioli aperçut la silhouette qui passait dans le couloir. Un grand type, en combinaison de motard, portant un gros sac à dos. Au même instant, le type tourna la tête vers la chambre ouverte, et de nouveau, le boss du Bimbo crut être le jouet de ses calmants.

Lui ! Ici !

Son regard dilaté se figea, et l'exclamation fusa de sa bouche sans qu'il l'ait vraiment voulu :

— *Ma...* Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps d'achever. Comme un seul homme, les deux *sgarriste* avaient fait volte-face, et, découvrant le motard dans l'ouverture, Pepe fit exactement ce qu'il ne fallait pas. Il défourailla son calibre, canon pointé vers la porte. Réflexe parfaitement imbécile... devant la soignante. Celle-ci ouvrit de grands yeux affolés, poussa un petit cri étranglé. Dans le même temps, et sans comprendre ce qui se passait, Bruno Caprioli vit le rabat supérieur du sac à dos du motard se soulever d'un coup, livrant passage à une forme sombre, qui en jaillit à la vitesse de l'éclair. Trop vite pour qu'il réalise. Une voix cria :

— *Nein !*

Le temps d'un battement de paupières, il put encore voir la « chose » traverser l'espace, plonger brutalement à la gorge de Pepe. Il y eut un affreux couinement, un jet rouge fusa sous l'oreille du *sgarrista*, éclaboussa le mur, la veste de Genio Vasari et la blouse blanche de la soignante, qui cette fois lâcha ses instruments en poussant un hurlement.

Et ce fut l'horreur. L'absolu cauchemar.

CHAPITRE XX

Sur la terrasse grasse de pluie, les doigts de Rickie « Shoot » s'engourdisaient de plus en plus. Le crachin avait cessé un moment, et maintenant il reprenait de plus belle. Ce qui n'arrangeait pas le sniper. Le fort taux de rapprochement des jumelles et de la lunette I.L. du PM H.K 33 SGI écrasait la perspective, occasionnant un phénomène de tassement d'image, que le rideau de bruine opacifiait. Pas vraiment d'importance, car, dans le bâtiment d'en face, toujours R.A.S. Les mêmes scènes que plus tôt. Clodos et compagnie. Sauf au dernier étage, toujours résolument plongé dans le noir. Désespérant. Si ça continuait comme ça...

Derrière Shoot, montant de la cage d'escalier à ciel ouvert, un bruit de pas feutré facile à reconnaître. Signés Stilio.

La relève !

Meilleur à la grosse artillerie qu'à l'art délicat du snipping, Stilio. En matière de canardage lourd et d'explosifs, il était le roi. Même qu'il aurait sûrement préféré utiliser l'arsenal prévu pour les « plans N° 2 ou 3 », contenu dans les caches du Ranger Ford qui les suivait comme ce soir, sur la plupart des opérations sensibles. Mais, en découvrant les lieux, Vento avait privilégié la finesse. Le délicat. À cause de la faune de paumés qui hantait le seul bâtiment « habitable ». Éviter trop de vagues. Les clodos qui risquaient de morfler au passage, il s'en tapait, mais ça pouvait foutre un big bordel, or, à Naples, les flics n'étaient jamais très loin. Rickie était d'accord sur la méthode, il aimait le travail fin. Quant à Stilio...

En tout cas pour Rickie c'était quasiment cuit.

S'ils logeaient le *pentito* ce soir, les honneurs du *good-shoot* seraient pour cet enfoiré de Stilio !

Maximiliano « Maxi » Castano avait faim. Et soif. Signe que pour la première fois depuis le début de sa cavale, il se détendait enfin. Qu'il s'habituaient peu à peu à la clandestinité, à ses fringues sales, aux odeurs d'urine, de fange, de pourriture. Restaient la rumeur ambiante, et surtout ces hurlements qui montaient parfois des profondeurs,

réverbérées par le béton du bâtiment. Et l'obscurité. Il y avait bien une lampe de poche dans son sac de sport, mais Milio lui avait bien recommandé de ne l'utiliser qu'en cas de nécessité absolue. En clair, pour ne pas se casser la gueule dans la fosse de l'ancien monte-charge qui, à chaque étage, servait de chiottes à la faune locale. Élément positif, les chiffres de sa montre étaient luminescents.

Plus de 10 heures, et Milio qui n'arrivait pas ! Ce salaud pouvait bouffer dehors, lui. Il se foutait bien du contrat qui pesait également sur sa tronche, il connaissait plein de planques, dont il n'avait pas voulu le faire profiter. Probablement pour lui faire payer le massacre de sa demi-sœur et des gosses. Ou pour autre chose. Parfois, de pernicious soupçons effleuraient Castano. Il aurait peut-être suffi à son faux beau-frère de le descendre pour se dédouaner auprès du clan. Facile. Après tout, c'était un *sgarrista*. Impossible. S'il ne l'avait pas fait quand il en avait reçu l'ordre et s'il avait justement risqué sa propre peau en refusant, il n'allait pas s'y mettre à présent. S'il restait en ville, c'était pour trouver la bonne combine. Les Australiens. Pour les risques, il connaissait du monde, et il savait se servir d'un calibre.

Un bruit !

Là ! Quelque part devant ! À cet étage ! Un son feutré. Comme un glissement à peine audible sur le fond sonore ambiant. Mais, à cet instant, Maxi fut certain que quelqu'un marchait à son étage. Instinctivement, sa main avait saisi la crosse du pistolet qu'il gardait sur ses genoux. Smith & Wesson. Ou Beretta, ou encore le vieux Colt .45 que Milio lui avait refilé en prime. Impossible à identifier dans le noir. D'ailleurs, il ne savait même plus très bien s'il avait ôté la sécurité. Pourtant, braquant le canon de l'arme droit devant lui, il posa son index sur la détente, prêt à tout. À cet instant et malgré l'obscurité presque totale, il eut l'impression de distinguer une forme sur sa droite, fut tenté d'aller chercher la lampe de poche dans son sac, s'énerva sur la fermeture du bagage, ne put s'empêcher d'appeler :

— Milio ?

Pas de réponse. Seulement une sorte de souffle. Un léger courant d'air. D'un coup de poignet nerveux, il tourna l'arme vers le souffle.

— *Milio ! E...*

La suite lui resta dans la gorge. Une poigne s'était refermée sur son poignet droit. Un véritable étau, qui serra si fort que cela craqua, et qu'il ne put contenir une plainte. Simultanément, il sentit l'arme échapper à ses doigts, sans qu'il puisse la retenir.

Ils étaient là ! Milio l'avait vendu !

Mû par une panique viscérale, il voulut se redresser, tomba de côté, roula sur lui-même, se mit à ruer comme un dément. Si

violemment qu'il parvint à s'arracher à la terrible étreinte. On ne l'appelait pas Maxi pour rien. Un corps épais et puissant. Dans la foulée, il s'était élancé. Droit devant. À l'aveuglette. Contre un mur. Un choc terrible, qui le rejeta en arrière, des étincelles plein les yeux. Mais, fou de peur, Castano changea de direction, se propulsa de nouveau, glissa, faillit s'étaler, entrevit une vague lueur, fonça vers elle, se retrouva dans la grande salle pleine de gravats et noyée par les fuites, dont les ouvertures béantes laissaient pénétrer un clair-obscur vaguement roux. Mais alors qu'il allait s'élancer de nouveau, une masse lui tomba sur les épaules, le propulsa en avant, allant lui écraser le buste contre un autre mur. Simultanément, la terrible poigne s'était refermée sur sa nuque. Castano sentit ses vertèbres craquer, et il comprit que tout était fini. Milio l'avait trahi, il allait mourir, à la façon des *traditori*. Une balle dans la nuque.

Puis il y eut le choc. Tout le poids du monde lui fracassa le crâne, et il plongeait dans le néant.

Toujours tapi sur la terrasse, Rickie sentait Stilio dans son dos. À attendre son tour. Agacé, le sniper allait enfin se décider à passer le relais, quand il suspendit son mouvement. Dans la lunette I.L. du H.K 33 SGI, il lui avait semblé... Non. Pas semblé. Il avait vraiment vu s'inscrire une forme. Une silhouette. Au dernier étage du bâtiment d'en face. Apparition vite disparue, mais Rickie était sûr de lui. Le premier mouvement aperçu à ce niveau depuis le début de sa planque. Instantanément aiguisé, son instinct de *cacciatore* lui fit balayer la façade de briques sombres à l'aide de la lunette, fouillant les autres baies. Vitres manquantes, ou en partie brisées. Crasseuses. Mais pas de nouvelle apparition. Pourtant, son instinct lui criait qu'il avait bien vu. L'occasion de damer le pion à Stilio. Alors, ignorant la présence de l'intéressé dans son dos, il empoigna le *transceiver* pour souffler à voix contenue dans l'appareil :

— Je crois que ça bouge, *padrone*.

Après ça, sûr que Marino allait lui laisser finir le boulot.

Maxi était K.O.

Le Guerrier avait dû frapper fort. L'autre était costaud, et malgré la prise serrant son poignet, il avait réussi à se dégager. À tenter la belle.

Raté.

L'Exécuteur avait débusqué le « beau-frère » de feu Emilio, et il aurait certes pu l'éliminer aussitôt, mais, croyant peut-être sauver sa

peau en livrant ses confidences sous le wagon de marchandises, l'ex-compagnon de la pauvre Alberta Fragole avait laissé entendre que Castano en savait bien plus que lui. Alors, autant battre le fer...

Sitôt quittée la zone de triage, Bolan avait dû trouver un taxi, retourner à l'Albergo Plaza, pour y prendre l'essentiel. Combinaison de combat, et mini arsenal habituel. Plus les armes confisquées à l'ennemi. Mince, mais de quoi voir venir. Puis, arsenal enfoui dans son sac de voyage, il avait sauté dans le seul véhicule de location un peu « sérieux » qu'il ait pu retenir lors de son premier passage à l'hôtel. Fiat Ulysse. Pas vraiment un char d'assaut, mais à défaut de merles... Ensuite, cap sur la planque indiquée par Emilio. Ratissage discret du secteur grâce au Smart, mais difficile de repérer quoi que ce soit dans ce paysage dévasté, et parmi cette faune de marginaux. S.D.F., camés, ivrognes, paumés de toutes sortes et de tous sexes. Mais bien utiles quand on n'est pas habillé « local ». Moralité, une poignée d'euros, contre cet imper troué, raide de crasse et de sueur, acheté au premier junkie rencontré faisant à peu près sa taille. Enfin, équipé en configuration de combat, recouvert de l'imper à l'odeur de poubelle et la face hâtivement salie à l'eau de pluie chargée de terre, le Guerrier n'avait guère eu de mal à pénétrer dans cet enfer de béton pourri, puant et tagué de partout sans attirer l'attention. Ici, tous les minables trafics avaient lieu en permanence, et chez ces défoncés de la dope et de l'alcool, les nouvelles têtes n'étonnaient pas grand monde. Avant de mourir, Emilio avait indiqué le dernier étage du bâtiment principal. Niveau pourri par les fuites. Inhabitable, surtout par ce temps. Idéal pour se planquer.

Et le tueur n'avait pas bluffé.

Castano était bien là, terré comme un rat, serrant un gros sac de sport crasseux contre lui. Dedans, un petit trésor. Des liasses de cent euros, d'autres en dollars, un billet d'avion pour l'Australie, une lampe de poche, un Beretta 92, un vieux Colt .45GP 35 Browning, et un P.-M. Genre très sérieux. H.K MP7. Moins de 2 kg chargé, tirant à plus de 1000 coups/minute des ogives de 4,6 mm en acier. Munitions capables de traverser tous les gilets pare-balles. Le tout avec plusieurs chargeurs pleins, plus deux grenades. Défensives. Et le Smith & Wesson que le Guerrier avait arraché du poing de l'italien en arrivant. De quoi tenir un petit siècle.

Visiblement prêt à tout, le *pentito*.

Maintenant, il fallait qu'il parle. Vite. Se penchant sur lui, le Guerrier le secoua sans ménagement. Maxi sursauta, émit une espèce de hoquet, se raidit, ouvrit des yeux égarés sur l'obscurité en s'exclamant :

— Qui est là ?

Décidé à frapper fort, l'Exécuteur enfonça le réducteur de son du Glock 26 hérité d'Emilio dans le front de Maxi, et répondit d'une voix d'outre-tombe :

— Bolan, *immondizia*. Bolan le Fumier.

— O.K. Tu continues.

Sur la terrasse, Rickie exultait. Marino lui avait dit de poursuivre son affût. Et si jamais il avait vu juste... Beau joueur, silencieux comme une ombre, Stilio était venu s'accroupir près de lui, s'emparant des jumelles pour observer à son tour. Soudain, du mouvement ! Là-bas, derrière cette fenêtre à la vitre à demi manquante ! Cette fois, deux silhouettes. À cause du fort grossissement de l'optique, il était obligé de cadrer avec une précision de chirurgien, en revanche, il avait accès aux détails. Dont une tête. Celle de la plus grande silhouette en mouvement. Difficile à « fixer ». Capricieuse, la lunette bougea d'un demi-degré vers le bas, et Rickie lâcha :

— *Merda !*

À peine un souffle au coin de sa bouche. Près de lui, son alter ego interrogea sur le même ton :

— *Cosa ?*

Les jumelles n'étaient pas équipées de système de vision nocturne. Dans cette nuit d'encre, il ne pouvait rien voir. Rickie, si. Il venait enfin de « fixer » une des deux têtes. Celle du type le plus trapu, affalé au pied du mur, au fond du local. Une tête gris verdâtre, rendue luminescente par le système I.L. Visage d'abord de profil, puis de trois quarts quand la tête pivota légèrement. Une bouche ouverte, des yeux en formes de taches claires et fluorescentes. Mais, malgré cette déformation optique, le tueur sentit une délicieuse excitation l'envahir.

Maximiliano « Maxi » Castano !

Il venait de débusquer sa cible. Erreur impossible. Exactement les photos qu'on avait fournies à Marino Vento.

Rickie venait de lever son gibier, et les ordres étaient clairs.

Mais alors que son index commençait à régler son tir, son index engourdi ripa brièvement sur le pontet du SGI, lui imprimant un léger mouvement diagonal. Très léger. Mais suffisant pour que l'objectif balaie l'autre silhouette restée debout devant Maxi. Un balayage qui accrocha l'objet.

L'autre type pointait un calibre sur le front de Maxi !

Incrédule, le sniper reprit son mouvement vers le haut, parvint à cadrer la tête du braqueur. Une tête équipée d'un truc bizarre sur le

front. Un objet étrange, dont une partie descendait sur son œil droit. Comme ces accessoires que les commandos de...

Les Anti-mafia ! Eux seuls étaient dotés d'engins optiques de vision nocturne ! Toutes pensées perturbées, ne sachant plus que faire, Rickie reprit le *transceiver* en main, lança très vite d'une voix coincée :

— *Polizia ! Les Anti !*

Incroyable ! Ces pourris de flics avaient retrouvé ce connard de Maxi !

Dans l'habitable de la Volvo, l'exclamation de Rickie avait résonné comme un tocsin.

La brigade Anti-mafia !

Dans l'esprit de Marino Vento, tout se mit alors à défiler très vite. Mieux que lui encore, ces putains d'Anti-mafia étaient équipés des dernières technologies ! Optiques, et acoustiques. Scanners d'écoute et tout ! Se redressant sur son siège, le *caporegime* lança alors dans son *transceiver* à l'adresse du sniper :

— Finis le traitement et décroches !

En clair, descends la cible.

Quoi qu'il en coûte, le *traditore* ne devait pas retomber dans les pattes des flics. Puis, à l'attention de tous ses hommes sur le terrain :

— *Eper tutti, silenzio radio !*

Mais alors qu'il allait couper le contact, un grésillement résonna dans son appareil :

— Boss ?

Marino Vento connaissait la voix de chacun de ses hommes. Celle-là était celle de Enio Pumazane. Le « technicien du son » dans cette opération. Lui aussi posté sur un des toits terrasse de l'ancien complexe industriel, et chargé du canon acoustique braqué sur les ouvertures du bâtiment principal. Appareil de réception à distance, dont le système de capture dernière génération remplaçait celui du trop ancien et trop encombrant micro parabolique.

Impatient, le *caporegime* répéta :

— On décroche ! *Silenzio ra...*

— Boss ! coupa la voix dans le *transceiver*. C'est pas les flics !

Marino Vento fronça les sourcils.

— Quoi, pas les flics ?

— Négatif ! C'est... c'est le grand Fumier ! C'est Bolan !

CHAPITRE XXI

La phrase avait mis une seconde ou deux à pénétrer le cerveau de Marino Vento. Au volant de la Volvo, Aldo Ligonì avait légèrement sursauté.

Bolan le Fumier ! Ici !

Mais déjà, le *caporegime* avait renfoncé le curseur du talkie-walkie.

— *Attenzione ! Per tutti !* Opération plan numéro deux ! Maintenant !

Maxi Castano était toujours dans les vapes. Forcément, puisqu'il cauchemardait. Bolan la Salope ! Ici ! Dans cet enfer de crasse où Milio lui avait assuré que personne... Et le salaud voyait dans le noir ! Castano n'y comprenait rien. Il allait se réveiller...

— Emilio est mort.

La voix sinistre résonna à l'oreille du *traditore* à la manière d'un glas.

— Je l'ai tué, ajouta la voix lugubre. C'est lui qui m'a dit où te trouver.

Castano ne pouvait voir Bolan, mais, grâce au Smart, celui-ci voyait parfaitement sa large face grossière se ratatiner comme peau de chagrin. Complètement déstabilisé, les yeux débordant de panique, le mafieux fixait à présent la seule chose qu'il pouvait deviner dans l'obscurité. Le faible halo verdâtre, projeté par le mini écran-feuille du Smart devant l'œil de l'Exécuteur. Le réducteur de son du Glock toujours vissé dans le front du pourri, le Guerrier allait entamer son débriefing, quand quelque chose attira son regard de côté, vers l'ouverture de la fenêtre. Un reflet, là, juste en face. Deux taches. Deux lueurs rondes et rousses, d'intensité variable, comme reflétant des flammes. Ou encore...

L'Exécuteur plongeait sur Maxi, fit basculer le gros corps sur le sol, perçut un bruit de verre brisé, entendit une plainte sourde.

Un piège !

Sous lui, Castano rua, chercha à se dégager, en criant de panique :

— *I cacciatori !*

Les chasseurs. Ces équipes de flingueurs soi-disant haut de gamme, auxquels feu le *sgarrista* du wagon avait fait allusion en parlant du *Santo Campo* de Marano. L'Exécuteur en avait entendu parler, n'en avait encore jamais rencontré. Ou alors, il ne l'avait pas su. À cet instant tout allait très vite dans l'esprit de l'Exécuteur. Pas assez d'infos. Il avait besoin du *pentito*. Vivant. Un mafieux répertorié repenté par la police savait forcément des tas de choses. Mais d'abord, se couvrir. Vidant le contenu du sac de sport sur le sol gras, le Guerrier empoigna le H.K MP7, engagea un chargeur, arma, et redressant le canon du P.-M. vers la fenêtre, il envoya une rafale en direction de la terrasse d'en face. Mini rafale. Sans grand espoir. Sans réplique non plus du côté adverse. Puis il accrocha les grenades aux mousquetons de la ceinture de sa combinaison de combat, et, après avoir enfourné les liasses et le reste de l'armement du sac dans les poches de l'imper, il arracha littéralement Maxi du sol, le propulsa en avant et, sous la menace du Glock, il gronda :

— *Avanti ! Presto !*

— *Putana !* Ils... ils m'ont... j'en ai pris une !

Maxi avait raison. La face verdâtre du repenté s'ornait d'une grosse tache, plus luminescente que le reste, et qui se répandait en une large coulure descendant de la pommette jusqu'au menton. Balle, éclat de verre... Pas le temps.

— *Presto !*

L'un poussant l'autre, prenant soin d'éviter les ouvertures sur l'extérieur, ils remontèrent toute la longueur du bâtiment, arrivèrent à la cage d'escalier empruntée plus tôt par l'Exécuteur, dévalèrent si vite les marches en ruine que l'italien faillit jouer les cascadeurs plusieurs fois. À l'étage inférieur, seulement quelques paumés dormant dans leur pisse ou prenant leur trip autour de feux improvisés. Sans avoir éveillé d'autres réactions que quelques quolibets avinés au passage, ils débouchèrent au rez-de-chaussée. Beaucoup plus fréquenté. Groupes excités, musiques rap, cris, bagarres, junkies en délire affalés n'importe où, couples des deux sexes enlacés sur des matelas éventrés.

On ne faisait pas encore attention à eux. D'une bourrade, le Guerrier poussa le *pentito* en avant, MP7 en batterie sous l'imper, index posé sur le pontet. Car, maintenant, tout pouvait arriver.

Juste à l'instant où Maxi allait franchir la sortie du bâtiment, une tempête de rafales cisaila l'air vicié. D'un revers de bras, l'Exécuteur avait éjecté le pourri de côté, envoyé une rafale à son tour, droit vers les éclairs aperçus la seconde d'avant. Et, tandis que dans leur dos la panique s'emparait de la petite foule des laissés-pour-compte, il avait localisé deux des forces adverses. Les tireurs des premières rafales, et la position du sniper. Sur la terrasse, dix mètres, en haut et gauche.

Deux unités. Sniper invisible, rafaleur visible. Arrosant en un large arc de cercle les premiers et les seconds d'une large rafale de 4,7 mm acier, il remisa le Glock dans sa ceinture de combinaison, décrocha une des grenades du repent, arracha l'anneau de goupille avec les dents, et alors que Maxi essayait de s'incruster dans le mur près de lui, il marqua un temps, avant de détendre son bras dans un large mouvement. La poire d'acier quadrillé décrivit une parabole, parut se perdre dans la nuit. Dans la seconde suivante, une ombre apparut furtivement là-haut, et une voix hurla :

— Attenzio...

La déflagration couvrit la suite.

Une explosion sèche, qui fit trembler l'espace. Des débris montèrent vers le ciel noir, retombant un peu partout. Des restes de vitres se volatilèrent, des cris résonnèrent, et, quelque part, une sirène d'alarme se mit à cisailier l'air plein de poussières et de fumée. Sursautant contre Bolan, Castano coassa :

— Put... Putana di merd...

Il n'acheva pas. La face ruisselante de sang, il clignait des yeux frénétiquement, fou de trouille. Laissant de côté la deuxième grenade, le Guerrier rechargea ses armes, et tout en arrosant l'espace ouvert sur la nuit, poussa le mafieux en avant. Plié en deux, l'italien se lança dans une course pesante.

Au même instant, une escouade de furieux jaillit à l'angle du bâtiment, armes aux poings, tandis qu'un gros 4x4 sombre surgissait de la nuit. Dépassant de la portière avant droit, un bras armé d'un P.-M. canon pointé. Relevant le canon du MP7, Bolan propulsa Maxi de côté, mais, déjà, l'enfer se déchaînait.

Un déluge de feu se mit à ricocher partout. Les ogives brûlantes s'écrasaient sur les façades du bâtiment, brisant ce qui restait de vitres, ravageant tout au passage. Autour d'eux, le Guerrier percevait des cris de panique provenant du bâtiment. Et des appels, des insultes en italien. Complètement hystérique, Castano se mit à hurler à son tour, voulut s'enfuir, et, perdant tout contrôle, se mit à tourner sur lui-même comme un derviche. Il y avait de quoi. En une fraction de seconde, l'Exécuteur avait senti l'espace s'embraser, et le souffle de la mort balayer la nuit autour de lui. L'ennemi était passé au gros calibre de chasse : Brenneke ou chevrotines !

À travers la poussière, Bolan aperçut l'italien sursauter, mais, déjà, il plongeait sur lui. Dans un placage digne d'un rugbyman, il l'aplatit au sol, lui écrasant son gros ventre par terre. À cet instant, Castano sursauta, poussa un véritable barrissement. Au passage, l'Exécuteur sentit du chaud inonder sa main gauche. Du sang. Le sien ? Celui du

Napolitain ? L'adversaire canardait de plus belle, et les balles vrombissaient autour d'eux comme des essaims de frelons enragés. Sourd aux plaintes de Castano, Bolan localisait ses cibles. P.-M et Tanfoglio en batterie, il donnait la réplique, couvrant le terrain de mini rafales.

Très courtes. Très pros. Grâce au Smart, il pouvait gérer des tirs sélectifs. À vingt mètres de là, deux des furieux de l'immeuble culbutèrent sur place, fauchés en pleine course par les ogives mortelles. Lâchant leurs armes, du sang giclant de leurs thorax, ils s'étalèrent dans les jambes de leurs copains, qui se mêlèrent les pieds, perdant l'équilibre et le contrôle de la situation.

Quelques secondes seulement.

Un temps néanmoins précieux, que le Guerrier mit à profit dans la foulée. Côté bâtiment, et 4x4, d'où les tirs rasaient le sol, tout près de sa tête. D'une mini rafale, il perfora le montant de la portière, et fit sauter le côté supérieur droit de la tête du flingueur. Des choses giclèrent de la blessure béante, accompagnées d'un flot rouge sombre, qui inonda à la fois le pare-brise et sa portière droite. violemment projeté à l'intérieur de l'habitable, *Vassassino* lâcha son P.-M. Un M. P 5K, qui cascada sur le béton défoncé de la cour, avant de passer sous la roue arrière du véhicule. Dans le même temps, le chauffeur de ce dernier avait basculé de côté, puis s'était brusquement affalé en avant. Sur le volant. Des souillures avaient également maculé sa glace de portière et le pare-brise devant lui.

Mini rafale, pour deux victimes.

Klaxon coincé, le gros 4x4 fit une embardée, partit brusquement de côté, culbuta un des rafaleurs jaillis du coin de l'immeuble, avant d'aller percuter le mur du bâtiment de plein fouet. Un choc sourd, suivi d'un souffle et d'une petite explosion. Telle une torche, le 4x4 s'embrasa, et, simultanément, une deuxième explosion suivit. Un vent de tempête brûlante balaya l'espace, envoyant une portière et d'énormes débris tous azimuts. Toujours aplati sur le sol détrempé, Castano gémit, redressa la tête, cherchant visiblement par où s'enfuir, de plus en plus paniqué.

— *Merda di mer...*

Mack Bolan n'entendit pas la suite. Le temps d'une milliseconde, son regard avait accroché la masse qui arrivait sur eux, à la vitesse de la lumière.

La portière !

Puis il y eut le choc. Terrible. Tout près du crâne de Bolan. Et le cri. Étranglé, gargouillant, avorté. Le temps d'un clignement d'yeux, l'Exécuteur avait vu la portière tourner au-dessus de lui, partir en

vol plané, percuter Castano comme un boulet de canon au niveau de l'épaule, avant de culbuter sur elle-même, pour aller glisser plus loin, entraînant dans sa course une chose de forme sphérique, qui se perdit avec elle dans la nuit. À terre, le gros corps du mafieux marqua un soubresaut, tandis que sur l'écran-feuille du Smart, des jets luminescents semblaient jaillir d'entre ses épaules. Des épaules sans tête.

Maxi avait été décapité !

Vision atroce que le Guerrier n'eut pas le temps de contempler. Un deuxième véhicule venait d'apparaître à l'autre angle du bâtiment. Deuxième 4x4. Couvrant le grondement du brasier et les cris de panique provenant du squat, le moteur de l'engin se mit à rugir, fonçant droit sur Bolan. Dans un roulé-boulé en catastrophe, l'Exécuteur se propulsa contre le cadavre de Maxi, et alors que de nouvelles rafales faisaient sauter le ciment à l'emplacement qu'il venait de quitter, il passa ses bras sous les épaules du mafieux, et, d'un puissant élan, se remit debout avec lui. Éclaboussé de chaud par les affreux geysers et serrant le corps épais contre son buste, il redressa les canons du P.-M. et du Tanfoglio, vida les chargeurs sur le 4x4. Ébloui par les phares, il ne put constater le résultat de ses tirs, mais il vit le véhicule partir brusquement de côté, avant de déraiper pour revenir à l'assaut. Au même instant, d'autres coups de feu éclatèrent, et le Guerrier sentit des chocs contre son buste. Des projectiles. Feu Maxi encaissait à sa place, mais ça ne pouvait pas durer. Le 4x4 arrivait, lui coupant toute retraite côté bâtiment. Pas le temps de recharger le MP7. Restaient les P.A. pris à l'ennemi, et le Snake. Autant dire... Alors, l'Exécuteur lâcha ses armes vides, se laissa retomber sur le béton avec le cadavre, et, se tassant derrière le corps épais, décrocha la deuxième grenade de sa ceinture. La dégoupillant dans la foulée, il balança son bras dans un élan rasant. Rebondissant au sol, la poire d'acier roula, louvoyait, cascada, roula encore, allant au-devant le mufle noir du 4x4. Sans doute alerté par la forme du projectile, le chauffeur du véhicule freina subitement, faisant hurler les pneus et se déportant légèrement sur sa gauche. Une seconde, l'Exécuteur crut que c'était fichu, mais, subitement, et par un de ces caprices du hasard, la « poire » tressauta sur un obstacle, hésita, finit par repartir, pour disparaître entre les roues du 4x4.

Le Guerrier crut qu'elle allait continuer sa course, ressortir de l'autre côté du véhicule, et il arrachait le Glock et le S&W de sa ceinture de combinaison, quand l'explosion fit trembler l'air de la nuit. En deux temps. Sèche et brève d'abord, puis assourdissante et infernale, dans un déchaînement de feu, d'éclats, et dans un ouragan de débris tournoyant, embrasant le ciel du pourpre des incendies.

Placido Ganzio trouvait le temps long. Coincé au volant du gros Ranger Ford, il détestait ne pas participer activement à une action. Mais ce soir, c'était son tour. Simple chauffeur. Un système de roulement exigé par Vento, afin que chaque *cacciatore* puisse remplacer n'importe quel autre, au pied levé. N'empêche, depuis les premiers échos lointains de la bagarre, il rongeait son frein. Surtout depuis quatre ou cinq minutes, en fait, depuis la dernière explosion. Par sa vitre de portière, il avait vu le ciel rougir tout là-bas, et il se demandait bien ce qui motivait un tel déploiement de forces. À croire que le groupe attaquait toute une caserne de carabiniers. Il s'interrogeait aussi sur le silence radio réclamé par le *padrone*. Pas bien compris, si l'ordre tenait, ou s'il avait été levé. Il avait obéi. Coupé le contact. En revanche, l'ordre du boss, quand il était aux commandes du Ranger, était de ne jamais le quitter. De ne l'approcher d'une zone de conflit que sur injonction formelle. Contenu trop sensible. De quoi partir en guerre. Alors, il attendait en observant la nuit à travers le pare-brise. Dans l'ombre épaisse, il devinait à peine la forme de la Volvo stationnée plus loin tous feux éteints, sur la butte de terrain qui permettait d'observer le théâtre des opérations.

— *Non muovere ! Non gridare !*

Avant même que Ganzio ne réalise ce qui arrivait, une chose dure et glacée s'était enfoncée dans son oreille gauche, l'empêchant de tourner la tête. Du coin de l'œil et tandis que son rythme cardiaque prenait de la vitesse, il devina l'ombre qui s'était inscrite dans le cadre de sa glace baissée. Mais il était un *cacciatore*, et ses nerfs avaient toujours tenu bon.

— C'est ton chef, dans la Volvo ?

Une voix grave. Froide comme la mort. Malgré le saisissement du premier instant, Placido Ganzio analysait la situation. Un flic. Évidemment. Alors...

— *Sì, ma...*

— *Bene.*

Puis un cyclone lui balaya la cervelle. Dément, noir comme le néant.

— Faudrait aller voir, non ?

Marino Vento lança un regard de côté au chauffeur de la Volvo. Le ton d'Aldo Ligoni était resté neutre, mais sa proposition trahissait une certaine inquiétude.

— Pas question, renvoya le *caporegime*.

Décision qui n'était pas de son autorité, mais de celle de leur boss.

Don Gigante en personne. Ne jamais exposer le chef du groupe. Il en savait trop, et ne devait absolument pas tomber vivant aux mains de l'ennemi. Ordre incontournable.

Néanmoins, Vento se posait les mêmes questions que son chauffeur. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Il avait beau appeler dans le talkie-walkie, plus personne ne répondait. Là-bas, l'opération ne se déroulait pas comme prévu. Le chef des *cacciatori* avait entendu des tas de trucs sur le grand Fumier, sans y avoir jamais complètement cru. Bien sûr, le Yankee avait parfois commis quelques dégâts dans le secteur napolitain, mais il avait toujours eu la bonne idée de déguerpir avant de se faire coincer. Sauf ce soir. Ici. Ce connard était revenu tramer ses guêtres à Naples, et cette fois était la fois de trop. Ses gars l'auraient... l'avaient forcément descendu. Plus le moindre écho de bagarre. Plus le moindre coup de feu.

Le groupe appartenait à don Gigante, et le *caporegime* le connaissait depuis longtemps. Le boss allait sauter de joie. Enfin, façon de parler. Et lui, Marino Vento, allait encore engraisser son compte en banque aux Caïmans. À chaque succès du groupe, le boss y allait de sa prime. Encore quelques contrats comme celui-là, et il pourrait aller s'étaler les orteils au soleil des Bahamas. Un rêve qu'il nourrissait depuis...

« Flop. »

Jusqu'alors immobile au volant de la Volvo, Aldo Lioni sursauta si fort que la voiture en frémit sur ses amortisseurs. Durant un centième de seconde, le *caporegime* ne réalisa pas la nature de ces choses tièdes qui venaient de frapper son profil gauche, ni pourquoi Aldo Lioni basculait contre son épaule. Pourtant, instinctivement, sa main s'était refermée sur la crosse du Micro-Uzi posé sur ses genoux.

— Pas touche !

CHAPITRE XXII

— Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Ponctuant son impatience d'un grincement de roues de son fauteuil d'infirme, Alfonso « Gigante » Sacromonte exigea dans la foulée :

— *Sigaretta !*

Depuis son accident, don Gigante prétextait sa paralysie du côté droit pour se faire allumer ses cigarettes. Une manière à lui d'user de tous ses privilèges de *capo crimine*, et de ne pas se fatiguer à bouger trop souvent son énorme carcasse avachie dans le fauteuil. Contenant un soupir résigné, Ettore « Dissi » Sacromonte prit le paquet de Camel et le briquet sur le guéridon d'acajou qui jouxtait le fauteuil, inséra une cigarette entre les lèvres de son frère cadet, avant de l'allumer en assurant d'un ton qui se voulait patient :

— Ils vont arriver, Alfo. Ils sont sûrement déjà en route.

Tournant à demi la tête en arrière, le *capo crimine* du Quartier espagnol et de sa périphérie appela :

— Rico ?

— *Si, padrone. Esatto.* J'ai aussi rameuté l'équipe Ambroso. Et Tonino. Ils patrouillent dans le parc. Et j'ai appelé Pietro, et Mauro. Ils étaient allés voir leur frère à la polyclinique. Je leur ai dit de venir tout de suite.

— Et Vento ?

Dans le dos du fauteuil de don Gigante, Rico Stassi prit l'air gêné.

— Impossible à joindre. Je vais le rapp...

La sonnerie aigre du téléphone interrompit Stassi. Contournant le large fauteuil roulant, Ettore « Dissi » Sacromonte alla décrocher. Un de ces antiques téléphones en bakélite, qui ne figuraient plus qu'à l'inventaire des collectionneurs. Mais don Alfonso n'avait jamais accepté d'en changer. Une sorte de trophée. Il était d'origine, installé par les anciens propriétaires du Casale di Fonte, de lointains parents par la branche maternelle, qui avaient toujours refusé l'association des frères Sacromonte à leurs affaires hôtelières. Affront qui avait

profondément vexé Alfonso, alors simple *caporegime*. Résultat, grands amateurs de yachting, les cousins en question avaient trouvé la mort lors d'un inexplicable naufrage, au large de la Sardaigne. Grâce à l'aide financière de son *capo crimine*, Alfonso Sacromonte avait alors pu racheter la prestigieuse villa hôtelière à sa vente aux enchères. Très bon marché. Le clan avait su décourager les éventuels surenchérisseurs. Dans la foulée, il avait cessé l'activité commerciale du lieu. Il ne voulait pas d'un hôtel. Seulement la villa. Du balcon de sa chambre, il pouvait contempler le parc, ses massifs fleuris et son étang couvert de nénuphars. Magnifique propriété. À ses yeux, parfait symbole de sa puissance.

Le tout, à l'insu d'Ettore. Ettore Sacromonte n'était pas un *uomo d'onore*. Seulement le frère aîné d'Alfonso.

À l'époque, simple courtier au port marchand de Naples, il n'avait jamais accepté d'intégrer l'*onorabile società*, d'où son surnom de « Dissi », pour *dissidente*. Il s'était soigneusement tenu à l'écart de toute entreprise criminelle, et même de son cadet, jusqu'à l'accident vasculaire de celui-ci. Hémiplégie. Tout le côté droit, de la tête aux orteils. Drame survenu le lendemain de la mort d'Elvira, la femme d'Ettore, mère de Maria-Teresa. Au sein du clan, de mauvaises langues murmuraient que cette dernière n'était pas la nièce de don Gigante, mais sa fille. Une vieille histoire de passion de jeunesse, qui aurait dérapé post épousailles. On murmurait aussi que le frère aîné était au courant... mais ce n'étaient que des murmures.

Don Gigante avait un très sale caractère.

Depuis, l'aîné veillait jalousement sur la santé de son frère. Devoir familial. On était comme ça, chez les Sacromonte. Maintenant, Ettore le dissident savait à peu près tout de l'Organisation, mais fidèle à la fois à son frère et à son engagement de non-appartenance au monde du crime, il ne s'en tenait désormais qu'à sa propre devise.

Niente sentire, niente vedere, niente dire.

Au fond du vieux salon aux tapisseries surannées, Ettore Sacromonte raccrocha le téléphone, secoua sa tête aux cheveux gris :

— Personne.

Une erreur. À Naples, le téléphone était capricieux. Quand il voulait bien fonctionner. Mais alors qu'il s'apprêtait à regagner le canapé près du fauteuil de son frère, la sonnerie résonna derechef, et il décrocha de nouveau.

— Pronto ?

— *Papà !* lança une voix de femme éplorée. *Oh, Dio onnipotente !* Dieu tout-puissant !

Maria-Teresa. Dans le vieux combiné, le ton catastrophé de sa fille

fit froncer les épais sourcils gris d'Ettore « Dissi » Sacromonte. Encore une de ses crises de nerfs ! Sans doute avait-elle appris qu'on allait rapatrier de la clinique les baby-sitters de son cavaleur de mari ! Irrité d'être dérangé en ce moment, il renvoya :

— *Che cosa ancora !*

— *Santa Maria Madré de... Papà ! Un canino ! Un chien ! Alla clinica !*

Au ton de sa fille, Ettore Sacromonte sentit qu'il y avait un vrai problème.

— Comment un chien ?

— Un chien enragé ! Il... *Oh, Dio !* Il a tué tout le monde !

— Quoi, tout le monde ! Qu'est-ce que tu...

— Dans la chambre de la clinique ! Un... un chien ! *Oh, Dio !* Il... il a attaqué... il a égorgé les... les deux hommes. Ce Pepe... Et l'autre, ce Gen...

Un sanglot dans l'appareil, puis :

— Et... et aussi Bruno !

Ettore Sacromonte n'y comprenait rien. La clinique, un chien enragé, des hommes égorgés, et aussi Bruno... Encore une galère digne du clan ! Ôtant le combiné de son oreille et l'agitant en direction du *caporegime*, il appela :

— *Rico ! Vieni.*

— D'accord ! D'accord !

Pietro Caprioli venait de rentrer à l'hôtel Vesuvio, quand le coup de fil de Rico l'avait cueilli à froid. Le *caporegime* de Bruno avait immédiatement annoncé la couleur. Les *cacciatori* avaient coincé le grand Fumier !

Bolan la Salope ! Ici ! À Naples !

Marino Vento avait appelé Rico, pour lui dire que ses hommes avaient logé l'Exécuteur dans l'ancienne zone industrielle Nord en voie de réhabilitation, et que son élimination n'était plus qu'une question de minutes. Mais ça faisait maintenant pas mal de temps, et, depuis, le portable de Vento était sur répondeur. Alors, par précaution, on appliquait la procédure. Défense du clan, regroupement au Casale. Dans la foulée, les frères de Bruno Caprioli avaient voulu le prévenir, mais son portable était lui aussi sur répondeur, et ils s'étaient contentés d'y laisser un message. Pas d'inquiétude. Genio et Pepe étaient là-bas.

— *D'accordo ! D'accordo !*

— *Va bene ! Merda !*

Sur le siège passager du 4x4 TrailBlazer Chevrolet, Mauro jeta son mégot par la portière, ajouta :

— Arrête ce truc, merde !

Le truc en question, c'était cette manie de Pietro de répéter sans cesse ce qu'il était en train de penser. Dans son esprit, *d'accordo* signifiait qu'il attendait le Fumier de pied ferme. S'il venait jamais au Casale. Parce que c'était sûr, chez les *cacciatori*, seul Vento connaissait à la fois l'identité du big boss, et son adresse. Or, pour faire avouer ça à Vento, il fallait d'abord le choper vivant, puis le persuader. Pas encore fait. Et puis le Fumier était sans doute déjà refroidi. Au Casale, ils en sauraient probablement plus. D'ailleurs, le 4x4 grimpait déjà le dernier virage du chemin qui y menait. Une voie caillouteuse privative, autrefois curiosité à caractère authentique de l'hôtel, que don Gigante n'avait jamais voulu faire goudronner. En sortie de courbe, un portail monumental en fer forgé. Fermé. À l'approche du TrailBlazer, deux silhouettes se profilèrent derrière les arabesques métalliques. Pio et Carlo. Les deux gardes permanents du domaine, chacun un P.-M. au poing. Le 4x4 leur était connu, et les battants électrifiés s'ouvrirent. Au passage et sous le rayon de la lampe torche que Carlo braquait sur eux, les frères Caprioli eurent l'impression d'être dévisagés d'une drôle de manière, mais, déjà, une silhouette s'avançait vers eux sur le chemin sinueux du parc.

Rico Stassi. M. P 5K au poing.

Dans la lumière des phares, la première chose qui les frappa fut l'expression du *caporegime*. Une vraie tête d'enterrement. Le 4x4 arrivé à sa hauteur, Mauro Caprioli interrogea par sa glace ouverte :

— Un problème ?

Sans répondre, le *caporegime* monta à l'arrière du véhicule, enjoignit à Pietro en indiquant les lumières de la villa :

— Roule. Don Alfonso nous attend.

CHAPITRE XXIII

— Les voilà.

Gardiens permanents de la sécurité du Casale, Pio Valetti et Carlo Basilicate connaissaient tous les véhicules autorisés à pénétrer dans la propriété. Toutes les plaques minéralogiques également. Le Ranger Ford des *cacciatori* en faisait partie. Deux passagers à bord. Pio actionna immédiatement l'ouverture de la grille. Depuis le temps qu'on les attendait... Respectant néanmoins les consignes, Carlo s'était déjà avancé vers le véhicule, sa torche électrique au poing. Contrôle de routine. Soudain, Pio le vit sursauter. Exactement en même temps qu'il perçut le bruit.

« Flop. »

Incrédule, il relevait instinctivement le canon de son Micro-Uzi, quand il intercepta la scène, en deux temps quasi simultanés. La chute en arrière de Carlo, et le bras tendu à la portière du Ranger. Puis il y eut le choc. En même temps que le deuxième « flop ». Sauf que celui-là fut noyé dans le vacarme qui envahit soudain son crâne.

*
* *

Blesio Costa rongea son frein, mais Rico et lui avaient beau être de vieux potes, les ordres de ce dernier n'étaient pas discutables. Des instructions précises. En cas de coup dur, et si l'extraction du boss devenait impossible à bord de son Mercedes Classe V spécialement aménagée, ils devaient être prêts à l'évacuer avec le Nissan, dont l'arrière comportait l'espace nécessaire au fauteuil. Bien sûr, Blesio était armé comme tous les *sgarriste* du clan, mais il savait que Rico tenait à ce qu'il reste de côté. À cause de son poumon perforé. D'accord, il en avait profité pour allonger un peu ses reins sur la banquette arrière, n'empêche qu'en cas de castagne, il participerait. Ordre ou pas. Surtout ce soir. Car si Vento avait dit vrai au téléphone...

Justement, ça bougeait du côté de l'entrée du domaine.

Dans le rétro du Nissan, une paire de phares sinuait sur le chemin,

jouant à cache-cache au gré des massifs et des troncs.

— Putain ! Vous me le laissez, hein !

— *Si. Si*, on te le laissera, parole d'homme.

Depuis la fusillade de la via Pigotti, No Capista ne quittait plus le binôme de *sgarriste*. Umberto Malafita et Michele Rovere étaient les seules personnes avec lui, qui aient vu le cadavre encore chaud de son jumeau. C'était même grâce à eux qu'il n'était pas resté sur place comme un con, à attendre les premiers secours... voire les flics. Assis au pied d'un des trois cèdres du Liban que comptait le parc du Casale, il passait nerveusement la lame du poignard de commando sur le fond de sa paume, l'air de l'aiguiser. L'immobilisant un instant dans le creux de sa main, il grinça :

— Je veux lui couper les couilles ! Vivant ! Tu entends ? *I coglioni* !

Michele Rovere était de l'autre côté du parc, à monter la garde en compagnie de Marraca, l'homme à tout faire du Bimbo. Quant à Cosi Ambroso et ses deux flingueurs, ils patrouillaient sur le reste du domaine. En tout, sept gâchettes, sans compter les gardes à l'entrée, plus Rico, toujours là-haut avec le *padrone*. Si le grand Fumier se pointait maintenant, il était cuit. Dans ces conditions, No risquait bien de couper les *coglioni* d'un mort. Tout le monde ici rêvait de se payer la peau de Bolan.

Putain de trophée pour l'avenir !

Y compris pour les *cacciatori* de Vento. Même que pour eux, c'était déjà sûrement fait. Un moment plus tôt, Rico avait fait le tour des gars. Il leur avait dit que le *padrone* avait ordonné qu'on lui amène le cadavre du Fumier, pour qu'il crache dessus, avant qu'on le fasse disparaître. Alors, on n'attendait plus que Vento, et ses *caccia*...

— Les voilà !

Les feux du Ranger Ford étaient apparus au tournant du chemin, montant vers la villa à faible allure. Umberto Malafita y vit un signe. Cette absence de hâte signifiait qu'il n'y avait plus rien à redouter. Et si le Ranger précédait les autres bagnoles, c'était qu'il transportait le cadavre dans sa partie utilitaire de l'arrière. Pour le poignard de No, c'était cuit.

— *Merda* ! cracha ce dernier en se redressant.

Lui aussi avait compris. Bretelle de la Kalach à l'épaule, Malafita s'avança vers le véhicule qui ralentissait encore à leur hauteur. Seulement deux silhouettes à l'avant, dont une, caractéristique, avec le crâne lisse. Vento. À cet instant, le *cacciatore* qui conduisait se pencha

en avant, tendit son bras devant son boss, brandissant un obj...

« Flop. »

Umberto Malafita n'eut ni le temps d'identifier l'objet, ni celui de comprendre qu'il allait mourir. Cerveau dévasté par un cyclone glacé, il était déjà mort. Son corps bascula en arrière, heurta No Capista qui achevait de se relever, surpris par le son assourdi qu'il venait d'entendre. Il n'eut pas le temps de finir. Pas plus que celui de comprendre mieux que Malafita. Juste celui de percevoir le deuxième son étouffé... et de rejoindre l'âme crasseuse de son jumeau.

— *Non è possibile ! Non è possibile !*

Complètement sonné par ce qu'il venait d'entendre, Pietro Caprioli s'était laissé tomber sur un des antiques fauteuils du grand salon. Rico venait d'achever le récit des événements de la polyclinique, appris plus tôt par l'appel de Maria-Teresa, et, comme son frère Mauro, il venait de réaliser.

Pit !

C'était le chien de Pit ! Lui seul était capable d'un tel massacre en chaîne. En revanche, ni lui ni son frère ne comprenaient la raison de ces attaques, ni ce que Pit et son chien étaient venus foutre à la polyclinique. Dans un premier temps, ils avaient voulu se précipiter Piazza Miraglia, mais don Gigante les avait arrêtés. Un geste brutal de son bras valide, mouvement d'autorité rageuse qu'ils connaissaient bien. Puis à Rico, le *capo crimine* avait ordonné en les désignant :

— Donne-leur ce qu'il faut.

En clair, des armes. Réquisitionnés d'office. Comme tous les membres de la Famille. Mais les *cacciari* allaient forcément arriver, avec le cadavre du Fumier. Car dans l'esprit du boss, le drame de la clinique n'avait pas occulté le sujet principal à ses yeux.

Bolan le Fumier.

De son côté, Pietro Caprioli avait beau avoir à présent un P.-M. sur les genoux, il était privé de ressort. Il ne comprenait pas. Son frère non plus. Posté devant une des fenêtres du salon et son P.-M. posé sur un fauteuil voisin, il se triturerait le cerveau. Avec une question essentielle : à qui don Gigante allait-il confier la reprise des affaires de Bruno ? Lui ? Pietro ? Quelqu'un d'autre ? Inquiétude extrême. En fait, et hormis le choc de la disparition de Bruno, c'était son unique vrai souci. Car, pour lui, Bolan le Fumier était déjà réduit à l'état de viande froide.

Pour avoir conduit Rico à tous ses contacts durant des années,

Blesio Costa connaissait bien le Ranger Ford des *cacciatori*. Transport du gros matériel. De quoi déclarer une guerre. Artillerie lourde, et explosifs en tous genres. Super organisé, Vento. Un pro. Et le fait qu'il fasse arriver le Ranger en premier semblait annoncer la méga réussite. Intéressé, Blesio Costa redressa la tête, vit bientôt le Ranger défiler à quelques mètres du Nissan, avant de continuer sur l'allée et disparaître dans la boucle qui contournait le bâtiment principal. Cette fois, plus de doute. Vento faisait le grand jeu. Arrivée en grande pompe devant la terrasse de façade. D'ailleurs, ils n'étaient que deux dans la caisse. Dont le *caporegime*, avec son crâne rasé. Signe que l'arrière était occupé par autre chose.

Le cadavre de Bolan le Fumier.

Vento avait gagné ! Ses *cacciatori* avaient descendu l'Exécuteur ! D'excitation, Blesio Costa s'était cette fois complètement redressé. Pressé d'être aux premières loges pour la remise du cadavre de la grande Salope au *capo*, il sauta à terre, et, oubliant son insuffisance respiratoire, il remonta l'allée à pas pressés. Mais alors qu'il débouchait à l'angle de la grande bâtisse, il vit avec surprise le Ranger poursuivre son chemin. Comme pour refaire le tour de la propriété. Manœuvre insolite, qui ressemblait à une espèce de tour d'honneur, car, débouchant de derrière les massifs bordant en partie l'étang aux nénuphars, trois silhouettes venaient d'apparaître dans les phares du Ranger. Cosimo Ambroso, et ses deux *soldati*. Brandissant son P.-M. dans la lumière, l'un d'eux lança une courte phrase, aussitôt saluée par des éclats de rires. Mais alors que le flingueur s'avancait vers la portière de Vento, Blesio Costa le vit marquer un pas en arrière, perçut une sorte d'éternuement, entendit un juron, vit le *soldato* valdinguer dans les massifs en battant des bras, tandis qu'une rafale jaillissait du P.-M. qu'il n'avait pas lâché.

Les voilà !

À travers la fenêtre, Mauro Caprioli venait d'apercevoir les phares, puis la forme caractéristique du Ranger des *cacciatori* déboucher là-bas, dans la boucle du chemin. Quittant la fenêtre et tandis que Rico Stassi disparaissait pour aller accueillir les arrivants, il s'approcha de son frère toujours prostré, lui tapa sur l'épaule en sermonnant d'un ton sévère :

— *Va bene, miofratello ! Va bene !* Réagis, bordel !

Histoire de bien montrer au *padrone* cloué dans son fauteuil, qui des deux frères serait digne d'hériter du Bimbo. Mais alors qu'il lançait un regard en coin du côté de don Gigante pour guetter sa réaction, un son déchirant roula à l'extérieur.

Une rafale !

Dès l'apparition des trois flingueurs sortis de l'ombre comme par magie, l'Exécuteur avait enregistré qu'il y avait trop d'adversaires d'un coup pour les « traiter » ensemble avec le Glock à réducteur de son. Exit l'effet de surprise. Dès le passage de la grille d'entrée, il s'y était préparé. D'où le P-M. préalablement posé sur les genoux du cadavre de Marino Vento, et qu'il avait empoigné en même temps qu'il avait enfoncé la détente du Glock. Simultanément et devançant la réaction pourtant ultra rapide des deux autres *sgarriste*, il s'était rué sur sa portière déjà déverrouillée, s'était jeté dehors dans un plongeon achevé en roulé-boulé, qui l'avait mis à l'abri contre la roue arrière du Ford. À la seconde précise où la première rafale avait éclaté.

Cette fois, le rush final était lancé.

Un des phares du Ranger éclata, et sous une pluie d'éclats de verre, le Guerrier roula vers l'arrière du véhicule. Son bras armé du H.K MP7 jaillit au ras de la roue droite, cracha sa première colère. À la cadence de 1100 coups/minute, les petites ogives de 4,6 mm crevèrent l'espace humide, allèrent cisailler le buste du deuxième *sgarrista*, juste à l'instant où le canon de son arme s'abaissait vers Bolan. Trop tard. Rejeté de côté par la rafale du H.K, il pivota sur un pied, donna l'impression de reprendre son équilibre, trébucha sur sa jambe arrière. Empêtré par son début de chute, le troisième *soldato* vacilla, tenta de reprendre son assise, n'en eut pas le loisir. Sur la trentaine de cartouches encore dans le chargeur du MP7, une dizaine alla lui fracasser tout le haut du front, décollant un lambeau de la boîte crânienne qui bascula sur son oreille. Dans un geyser de sang qui se mêla à celui de son copain, il bascula en arrière, en poussant un cri étranglé. Le dernier de sa noire carrière. Mais l'Exécuteur n'était plus là pour l'entendre. Du coin de l'œil, il avait vu une autre silhouette déboucher des massifs un peu plus loin, sprintant comme un athlète, P-M. pointé droit devant lui. Puis, semblant soudain reconnaître le Ranger, il fit encore trois pas, s'arrêta sur place, l'air de ne pas comprendre. À cet instant, une voix cria quelque part :

— *Eh, Michele ! Che passa !*

Le Guerrier vit le Michele en question hausser les épaules, l'entendit renvoyer :

— *Io...*

La rafale de 4,6 mm lui rentra le reste dans la gorge. Simultanément, l'Exécuteur crut apercevoir une autre silhouette loin dans l'ombre. Instinctivement, son index enfonça de nouveau la détente du H.K. Une courte volée de mini ogives, qui se perdirent dans la nuit. La silhouette avait disparu, alors que le nommé Michele achevait de s'écrouler, et que, par ailleurs, deux événements

survenaient simultanément : un bruit derrière le Guerrier... et plus de lumière.

Toutes les lumières s'étaient éteintes dans la grande villa.

Tournant la tête et le canon du H.K. en même temps, et grâce aux feux du Ranger, le Guerrier crut de nouveau apercevoir une ombre. À l'angle du bâtiment. Aussitôt disparue à son tour. Visiblement échaudé, l'ennemi changeait de tactique. Cette fois, le danger venait d'ailleurs. Un autre jeu de mort venait de commencer.

Celui du chat, et de la souris.

Un jeu qui arrangeait l'Exécuteur. En deux coups de crosse, il fit sauter les feux arrière du Ranger, rampa contre le flanc du véhicule, ouvrit la portière avant droite, agrippa le corps de Vento, l'assit contre lui, passa son bras armé du H.K. par-dessus le capot, acheva de vider le chargeur en direction du Casale. La réaction arriva immédiatement. Une courte rafale lui répondit, accompagnée de brefs éclairs, exactement où il l'avait imaginé. Une deuxième envolée de frelons suivit. Plus longue. De la tôle sonna sourdement, de la terre gicla, des cailloux vinrent frapper la carrosserie tout près de Bolan. Redressant le cadavre du *caporegime* contre son buste et dans le silence revenu, il poussa un bref cri étranglé. Douloureux. Suivi d'un gémissement, puis d'un puissant élan, il le projeta en avant. Le cadavre pencha, parut hésiter une seconde, bascula lentement... sous une nouvelle giclée de projectiles. Pendant que le corps du tueur encaissait au passage, et comme le Guerrier l'avait espéré, le deuxième phare du 4x4 explosa. De la terre vola, de la tôle sonna sous les impacts, mais l'Exécuteur n'était plus là.

À cet instant, Rico Stassi éprouva ce que le chasseur de safari ressent en voyant s'affaler le fauve sous la balle qu'il lui a destinée. Du hall de l'entrée principale du Casale où il se trouvait, il avait nettement vu le corps du grand Fumier s'écrouler sous sa dernière rafale. En plein dans la lumière du phare, juste avant que ce dernier n'éclate. Il allait se ruer à la curée, quand le doute du vrai pro l'assaillit. Et si la grande Salope... Non. Il délirait. Il l'avait vu plein cadre. Exactement dans sa ligne de tir. Il avait crié. Gémi. Puis plus rien. Impossible de se tromp...

— C'est toi, Rico ?

D'abord, Rico Stassi se crut le jouet d'une hallucination. À peine deux secondes. Puis sa grande expérience du combat et du crime le détrompa. L'évidence. Incroyable. Cette voix à l'accent yankee ne pouvait appartenir qu'à...

Une voix grave, glacée, sinistre. Là ! Exactement là, un degré sur

la droite !

La rafale partit si vite que Rico fut presque étonné de sa dextérité. Dans l'obscurité du grand hall, les éclairs des départs de feu lui donnèrent l'impression d'avoir aperçu... et d'avoir perçu une plainte du côté de l'entrée. Suivie d'un glissement précipité. Le tout si bref qu'il se demanda...

— Raté, Rico.

Le diable ! Rico Stassi affrontait le diable ! Là ! Sur la gauche ! Pur réflexe, son index pressa derechef la détente du M.P. 5K, expédiant une nouvelle rafale... trois coups, et petit claquement sec. Chargeur vidé.

— Pas de chance, Rico.

La voix ! Tout près. Là, devant, si près que...

Un petit « Flop » vint définitivement couper sa réflexion.

*
* *

— On n'entend plus rien !

La voix de Pietro. Tendue. La trouille. À cet instant, Mauro Caprioli se mit à haïr son frère. À cause de cette peur qu'il sentait devenir contagieuse. L'obscurité voulue par don Gigante pour dérouter l'ennemi, et ce silence brutal après cette dernière rafale. Si courte, si près qu'ils l'avaient tous crue tirée sur eux.

— Pietro !

La voix de don Gigante. Calme et dure. Pas une once de frémissement.

— *Padrone ?*

— Descends voir.

— *Ma...*

— Je sais que tu m'as entendu, Pietro, insista le don. Alors, descends. Tu appartiens au clan Sacromonte devant lequel tu as prêté serment. Alors, descends, trouve Rico, et reviens me dire.

— Il est mort.

Il sembla tout à coup que le silence se transformait en glu. À cet instant, dans le grand salon plongé dans le noir, ni les frères Caprioli, ni Ettore le dissident, ni don Alfonso « Gigante » Sacromonte ne crurent une seconde à une quelconque altération de leur esprit. Car chacun sut à cette même seconde que par la volonté de cette voix aux accents de glace, il allait vivre le dernier acte de sa propre tragédie.

— Pietro ?

La voix sinistre. Le frère cadet de Mauro faillit répondre, se dit que ce serait idiot. Ils étaient dans le noir complet et ça n'était qu'une ruse pour le localiser.

— Tu es un pleutre, Pietro.

La suite, s'il y en eut une, fut masquée par la détonation. Une seule. Pour une exécution. Pas un massacre.

CHAPITRE XXIV

Blesio Costa avait entendu le coup de feu. Là-haut, quelque part dans la vaste demeure. Il l'avait entendu, et il s'en foutait. Il avait mal. Très mal. L'impression qu'un gigantesque volcan déversait des tonnes de lave dans ses bronches. Une douleur torride, envahissante, qu'il avait déjà ressentie autrefois. Et comme l'autre fois, il ignorait qui lui avait tiré dessus. Une si courte rafale, qu'on aurait dit une seule détonation. Et puis le choc en plein poitrail, juste à l'instant où il se glissait dans le grand hall du Casale pour prêter main-forte à Rico. Projeté en arrière, il s'était retrouvé mi-assis, mi-couché sur une marche du perron, son flingue tombé à ses pieds, avec cette envie de vomir qui ne le quittait plus. Le goût du sang. Il savait qu'il était en train de crever. Logique. Un miracle ne se produit jamais deux fois. Et de ça aussi, il s'en foutait. Parce que Rico avait eu le grand Fumier. Il l'avait vu s'écrouler devant le Ranger, juste avant que son deuxième phare n'éclate. Alors, plus rien n'avait d'importance.

Rico avait gagné. Il était le meilleur.

Et puis il y eut cet autre coup de feu, là-haut. Et cette rafale. Blesio Costa se demanda qui pouvait bien encore rafaler de la sorte, alors que le Fumier n'était plus que ce cadavre, là-bas, allongé devant la calandre de...

Une ombre, là-bas, près du Ranger ! Une ombre qui se découpait sur la lueur jaunâtre du plafonnier du 4x4 ! Silhouette mouvante, courbée, comme pour passer inaperçue. Pas facile. Trop grosse, trop courte sur pattes. Et cette face. Simiesque. Menton en galoche et...

Tonino Marraca, le chef barman du Bimbo ! Tonino Marraca, qui balançait son P.-M. sur le siège passager, qui se jetait au volant du 4x4, qui mettait le contact...

Immondizia !

L'ordure était en train de se faire la malle ! Le lâche ! L'immonde flotte ! Marraca désertait, laissait tomber Rico. Insupportable. Alors, sans qu'il sache où il trouvait la force pour faire ça, Blesio Costa ramassa son vieux Beretta, se redressa, dévala les marches du perron, tomba sur les genoux, se redressa, se mit à courir, du moins le crut-il,

jusqu'à ce que, alerté par le bruit de ses pas au moment où il claquait la portière du ranger, Tonino Marraca tourne la tête vers lui.

— *Aspette !* cria le chauffeur de Rico. Attends, espèce de...

Le moteur du 4x4 se mit à hurler, et Blesio Costa en fit autant.

— Espèce de rouleur !

Dans son poing, le canon du Beretta s'était redressé. Quand il tressauta dans sa paume, Blesio Costa vit nettement le gros Marraca sursauter à son volant. Alors, dans un dernier élan qui lui arracha les poumons, il plongea sur la portière, s'y accrocha des deux mains, sentit l'arme lui échapper, et tandis que le véhicule démarrait en trombe, il se dit qu'il n'allait pas tenir. Qu'il allait lâcher, et que cette ordure de Marraca allait s'en tirer. Alors il tint bon. De toutes ses forces. Tout au long du chemin sinueux qui descendait jusqu'au portail monumental, il se fit traîner comme un sac de chiffons, les pieds frottant le sol, tressautant sur les bosses. Au dernier moment, alors qu'il n'avait plus ses chaussures, alors qu'il se sentait lâcher prise, il vit Tonino Marraca s'effondrer sur le volant, et le pilier du portail leur arriver dessus. Très vite. Il se souvint alors de ce que le Ranger des *cacciatori* transportait au cours de leurs missions punitives. De quoi faire sauter...

L'explosion fut si puissante que les vitres du grand salon tremblèrent, et que plusieurs tombèrent. Un son cristallin, cascasant, presque joyeux. Derrière les hautes fenêtres, le ciel de nuit s'alluma d'un gigantesque éclair, puis passa à l'orange, avant de virer vers le pourpre. Une lumière fauve et dansante, qui donna l'impression que le salon s'embrasait, et que les deux corps couchés sur les carreaux d'émail flottaient sur un lac en fusion. Tout un décor figé, où même les vivants ressemblaient à des morts.

Puis la vie revint.

Trois hommes dont deux debout, l'autre dans le fauteuil, un court P.-M. MAC 10 posé sur les genoux et doigt sur la détente, fixant sans paraître les voir les flammes qui montaient derrière les fenêtres. L'air ailleurs, l'air d'être mort.

— Il ne vous dira rien.

La voix d'Ettore. Debout et immobile à côté du fauteuil, une main sur l'épaule de l'énorme *capo*, regardant Bolan bien droit dans les yeux.

— Je ne dirai rien non plus. Je ne sais rien.

Bolan hocha la tête.

Aucune importance, il savait déjà tout. Ou presque. Dixit feu

Emilio, entre les roues du train. L'épisode Milena, la cavale du beau-frère, et aussi le recours par le boss du Bimbo aux services de ce Pit, et de son chien génétiquement « modifié ». Incroyable. Ces choses n'existaient pas ! Mais en écoutant les infos à bord du 4x4 en venant jusqu'ici, pour savoir si la police était déjà sur son blitz du squat, il avait appris le massacre de la polyclinique. Et bien sûr, il avait tout reconstitué.

Y compris l'incroyable.

Ce Pit et son chien sur la trace de Milena, cette même Milena que le médecin envoyé par Brognola avait fait admettre au même établissement que celui où était soigné Bruno Caprioli. Ironie du hasard. On ignorait encore la raison pour laquelle ce chien avait sauté à la gorge des trois hommes, pas plus qu'on ne savait pourquoi il avait épargné la soignante, alors présente à ce moment-là.

Quant au chien et à son maître, ils avaient disparu sans laisser de trace. Mais, pour l'Exécuteur, la boucle était bouclée, avec sa part d'ombres, d'énigmes en attente. Restait maintenant le baisser de rideau.

Pas un instant à travers l'écran feuille du Smart, le regard du Guerrier n'avait quitté la main d'Alfonso « Gigante » Sacromonte posée sur le MAC 10. La gauche. Valide. Il avait attendu, et attendait encore. Le moindre frémissement, l'amorce du geste précédant le mot fin. Mais don Gigante regardait toujours l'incendie à travers les fenêtres. Immobile dans son fauteuil. Minéral.

Comme s'il lisait dans les pensées de Bolan, Ettore Sacromonte dit encore :

— Il ne le fera pas.

Le Guerrier n'avait pas besoin d'un dessin pour comprendre. Gigante ne lui donnerait pas l'occasion, pas le plaisir de l'exécuter. Pour être plus clair, le frère de don Gigante confirma encore :

— Il ne veut pas mourir de votre main.

La scène se figea un instant, puis, comme se réveillant d'un sommeil hypnotique, Alfonso « Gigante » Sacromonte hocha lentement la tête, sa bouche à demi figée par la paralysie s'étira dans un rictus assez laid, puis plantant son regard noir dans celui de l'Exécuteur, le *capo crimine* acquiesça de sa voix dure et froide :

— *E vero...*

Puis, sans même lever les yeux vers son frère aîné pour un ultime adieu, il enfonça le canon du MAC 10 dans son menton bouffi, et il enfonça la détente.

Quand les échos de la rafale cessèrent de rouler sous le plafond

constellé de souillures, l'unique survivant s'appelait Ettore Sacromonte. Car le Guerrier n'était plus là.

Dans le parc aux couleurs d'incendie, alors qu'aux lointains les chants syncopés de sirènes s'élevaient déjà dans la nuit, le Guerrier solitaire marcha jusqu'à l'étang couvert de nénuphars, y plongea les deux mains, les lava longuement de l'épais sang séché qui s'était incrusté dans les plis de sa peau. Un sang rouge et sale.

Le sang du repent.